00102559

00102559

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020

DON CARLOS

DANS

LES INDES

PP-1-6

Carlos

Photo-aquatinte Boussod, Valadon & Cie

DON CARLOS

DANS

LES INDES

PAR

102559

LE PRINCE DE VALORI

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

God
Fo 915.4
Val/Don
102559
2ek
294

LETTRE

DE

DON CARLOS

A L'AUTEUR

Venise, le 25 février 1886.

Mon cher Valori,

En parcourant les premières pages de votre livre, je n'ai pu maîtriser un sentiment de tristesse. Je pensais avec amertume que ma vie depuis dix ans est renfermée dans les étroites limites de mes déplacements, que son histoire est un journal de voyage, au lieu d'être la chronique d'un roi dont la vie, le cœur, l'intelligence et l'autorité n'ont d'autre but que la grandeur de son peuple. Combien de fois n'ai-je pas rêvé pour des actions glorieuses des historiens comme Hernando del Pulgar, Mondéjar ou Solis ! Heureuse-

ment j'ai la foi, mes Espagnols sont avec moi, mon droit est immortel, et Dieu permettra qu'un jour tous les hommes de bonne volonté viennent se grouper autour de moi pour sauver ma bien-aimée patrie.

Qu'il me soit donné alors de compter sur le noble enthousiasme de votre cœur, sur l'élégance de votre plume, sur la vivacité de votre esprit et sur le dévouement historique de votre famille et de votre personne à toutes les légitimités. Alors vous pourrez, à côté de nos écrivains, raconter les entreprises que je mènerai à bonne fin avec l'aide d'un grand peuple.

Vous dire que la manière dont vous avez écrit votre livre me plaît infiniment, ce serait vous renouveler l'assurance de la haute estime que j'ai pour votre intelligence et les services que vous me rendez. A cette occasion, vous avez voulu faire voir mon besoin de mouvement. Vous n'avez pas voulu me présenter comme un touriste parcourant le monde pour admirer la nature en Suisse, l'esprit en France, l'art en Italie, l'industrie en Angleterre, la flore en Amérique, l'histoire en Europe, l'antiquité en Asie ; mais comme un voyageur avide d'étudier toutes les lois, tous les efforts humains dans tous les pays, pour en tirer profit à l'avantage de sa patrie, et pouvoir la doter de tous les progrès légitimes et féconds.

Vivant dans les tristesses de l'exil, comme vous le dites, avec tant d'à-propos, j'ai parcouru le monde,

cherchant ma patrie dans ses souvenirs et dans son histoire. J'ai cherché Charles-Quint à Tunis, Cisneros et Cervantès à Alger ; au Mexique, Grisalva et Hernan Cortez, qui unissait à la souplesse politique l'énergie virile du cœur. J'ai salué dans le Pacifique les noms de Balboa, Pizarro et Almagro, et partout j'ai prié aux saints autels élevés par nos sublimes missionnaires.

Après avoir traversé les glaces de la Norwège et de la Russie, les sables de l'Afrique, je suis allé saluer le souvenir de l'antiquité dans la mystérieuse Égypte, dans les Indes, me rappelant, dans la première, le voyage prodigieux de Benjamin de Tudela, et me trouvant à plusieurs des endroits visités par Alcano dans les secondes.

Vous connaissez tous les détails de mon dernier voyage : je n'évoque pas leur souvenir. Ils sont vivants dans votre beau livre, rehaussés par vos connaissances et par le charme de votre style.

Habitué à vous raconter en détail mes voyages, je suis peut-être un peu long dans cette lettre ; mais vous avez réveillé mes souvenirs dans les premières pages de votre livre, quand vous y mêlez, avec des noms espagnols et les gloires de ma patrie, l'histoire de ma famille, celle de ma branche, l'aînée des Bourbons, la fille royale de la France monarchique.

Le but que je me suis proposé, en prenant la plume,

est de vous remercier de tout cœur, mon cher Valori, pour votre livre. Il sera toujours considéré par moi comme une nouvelle preuve de dévouement et comme un gage certain de votre amitié.

Votre bien affectionné,

CARLOS.

PRÉFACE

Le livre que je publie est le récit fidèle du voyage du duc de Madrid aux Indes. Chaque jour, pendant mon séjour au palais Loredan, un chapitre, pour ainsi dire, m'en était raconté. Mes notes, recueillies aux Indes avec intelligence, ont rafraîchi ma mémoire.

Pour ne pas toucher au récit royal, j'ai relégué dans l'appendice la seule chose qui m'appartienne dans ce livre créé et inspiré par un roi : mon étude sur le brahmanisme et le bouddhisme. Puisse-t-elle compléter une publication où les convictions, les croyances du fils des rois très chrétiens et catholiques éclatent à chaque page.

PRINCE DE VALORI.

Paris, 25 décembre 1885.

DON CARLOS

DANS

LES INDES

INTRODUCTION

UN VOYAGEUR

Si cette sentence *la vie est un voyage* est vraie, elle l'est surtout pour les âmes inquiètes de gloire et de savoir. Elles ont horreur des bornes et des limites. La terre leur semble trop petite. L'oisiveté leur pèse. Elles préfèrent avec le poète, à « beaucoup d'ans sans gloire, » ces longues mémoires qui perpétuent le nom avec l'accomplissement du devoir.

Le voyageur dont il s'agit a tenu cinq ans la campagne dans le nord de l'Espagne. Il était parti avec trois cents hommes : il en commanda cent mille. Il fut vainqueur à Lacar, à Sommorostro, à Montejurra. Vendu par une France bâtarde, qui n'était ni la monarchie, ni la république, il dut partir. On l'expédia de Pau à Boulogne.

Ne pouvant plus faire la guerre, don Carlos voyagea. C'était le seul moyen d'assouvir sa soif d'activité. Ce que la Genèse appelle *dies peregrinationis* commença pour lui.

⁂

A peine débarqué à Londres, il part pour l'Amérique. Il est accompagné du général marquis de Velasco, du marquis Ponce de Léon et du vicomte de Montserrat. Il aborde à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse. Il traverse le Nouveau-Brunswick et gagne le Canada, où il trouve les souvenirs de la France et de l'Espagne. Jacques Cartier eut l'honneur de découvrir le Canada, et les Espagnols lui ont donné son nom, *AcaNada*. Mais, brûlant Boston, le prince se trouva auprès du Niagara, au-

près de cette cataracte fameuse « d'où il sort de tels bruits du fond des eaux, où il se passe de telles choses aux yeux, qu'il est impossible de les décrire ». Le duc de Madrid, passant alors par la Nouvelle-Orléans en descendant le Mississipi, se rendit au Mexique. Il avait hâte d'entendre parler la langue de ses soldats.

⚜ ⚜
⚜

La Vera-Cruz était bloquée par le général Porfirio Diaz. Pendant huit jours don Carlos assista, simple spectateur, au siège de la ville. Il put sortir avec une division du général Alatorre. On se dirigea sur Mexico, au milieu des plus grands périls. On était en chemin de fer ; mais à chaque instant il fallait arrêter le train, développer les soldats en tirailleurs, éclairer le pays, remonter en wagon et repartir à toute vitesse. A Boca-del-Monte, des soldats carlistes, qui s'étaient sauvés de Cuba où on les avait déportés, firent une ovation à don Carlos : son incognito fut ainsi trahi.

A la nouvelle de son arrivée, le président Lerdo de Tejada dut être un peu embarrassé. Don Carlos était le premier prince de la mai-

son de Bourbon qui foulait le sol américain, et ce prince était le héros d'une guerre de cinq ans. L'ombre de Maximilien put se dresser devant lui. Il envoya cependant complimenter le duc de Madrid et lui annoncer sa visite. Don Carlos n'eut qu'à se louer de la courtoisie, de la loyauté du gouvernement mexicain.

La haute société mexicaine, qui portait encore le deuil de Maximilien, trouva l'occasion propice pour rompre son jeûne de bals et de plaisirs. Don Carlos fut fêté par l'aristocratie mexicaine, comme il le fut plus tard par les démocrates de New-York. Dans cette ville, sa loge, au théâtre, fut ornée de drapeaux, et, à son entrée, on joua la *marche royale* espagnole. Il suffisait d'ailleurs de le voir, de causer avec lui, pour confesser avec le grand écrivain que « toutes les races sont nées d'hier auprès de celle de Hugues Capet ». — Dans le Nouveau Monde républicain il fut entouré d'hommages. Il appartenait au monde monarchique et aristocratique de lui prouver que l'adversité n'est qu'une femme du peuple grossière, et qu'il ne faut pas se gêner pour lui manquer de respect.

Charles de Bourbon trouva au Mexique la France à côté de l'Espagne. N'était-ce pas la France de Louis XVIII qui avait rêvé, avec le génie de Chateaubriand, des monarchies bourbonniennes dans les Amériques espagnoles? Ferdinand rendit l'indépendance au Mexique. Chaque matin, comme la jeune fille des contes de Perrault, Mexico attendit l'arrivée d'un infant d'Espagne. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?*

Au lieu d'un Bourbon, il vint, trente ans après, un Hapsbourg!... et on lui donna pour trône l'esplanade de Queretaro...

Don Carlos visita le théâtre des exploits de Cortez, de ses compagnons Sandoval, Avila, Velasquez. Le conquérant du Mexique repose à Mexico. Son fils ne voulut pas qu'il fût enseveli en Espagne. *Ingrata patria, ossa mea non habebis.*

Le conquistador, dit son historien, « savait gagner le cœur des soldats : car ils aimaient à obéir à un capitaine impétueux

comme le vent de mars et riant comme la brise de mai; libéral, franc ami du vin et des chansons; le premier à escalader un rempart et le cœur des belles. »

De retour en France, don Carlos se rendit à Frohsdorf et à Rome. A Frohsdorf, Henri V, rebelle à l'impiété du siècle, à la déchéance de sa patrie et de la royauté, y enseignait à tout venant la vertu, le devoir, la grandeur. A Rome, l'héritier de la seule dynastie qui ne se trompe pas, que son chef soit Pie IX ou Léon XIII, le bénit une dernière fois.

De l'Italie il passa sur la terre sacrée du génie : en Grèce. Le roi attacha à sa personne un aide de camp, M. Vassos; et tous deux, Homère à la main, ils parcoururent, à cheval, le Péloponèse. Rentré à Athènes, le roi lui dit : « Vous avez admiré nos monuments de pierre, vous avez vu, à Misène, le tombeau d'Agamemnon : il est un tombeau vivant qu'il vous faut contempler. » Le duc

de Madrid alla visiter à la campagne l'illustre Canaris, qui

Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Allume l'incendie.

Canaris arrosait ses fleurs, comme Dioclétien à Salone.

⚜ ⚜
⚜

L'auguste voyageur se trouvait à Constantinople à l'époque des conférences. Il s'embarqua pour Varna le même jour que le général Ignatief. A Bucharest, il se lia d'amitié avec le prince de Roumanie, un soldat comme lui. A Kissinief, en Bessarabie, le grand-duc Nicolas lui fit les honneurs de son camp et lui dit que le czar l'attendait à Saint-Pétersbourg. Après une brillante réception du prince Dolgorouki, gouverneur de Moscou, le prince arriva sur les bords de la Néva. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici les fêtes auxquelles il assista. Aux premiers coups de canon tirés entre la Russie et la Turquie, il partit pour la Roumanie : il y assista aux principales batailles.

Rentré à Paris, l'infatigable pèlerin n'y resta pas longtemps. Il voyagea en Suède et

en Norwège. Trois mois après, il était à Tunis et enfin à Alger. Don Carlos dut y rêver. La conquête de Charles X fut agrandie par la prédiction de Bossuet. Fénelon, lui aussi, avait annoncé Navarin. — « Le sang des Turcs se mêlera un jour à celui des Perses, dans les eaux du Péloponèse. »

⚜ ⚜ ⚜

Cette double vue fait sourire les aveugles de notre temps ; elle console les croyants. La foi, c'est la véritable force : le duc de Madrid la possède. Quels que soient les destins, ils le trouveront prêt. Si Dieu lui a donné une mission, il ne lui sera pas infidèle. L'Espagne voyage toujours avec le royal touriste : il l'emporte dans son cœur. Qu'il soit occupé de recherches artistiques ou scientifiques, qu'il entreprenne un voyage sur terre ou sur mer, et même en ballon pour étudier les lois de l'aérostat, il songe à la patrie espagnole. Dans sa croyance indomptée, il en sera, un jour, le rédempteur. Il croit, et les espérances chrétiennes sont plus longues que le temps et l'adversité. Nous allons suivre le duc de

Madrid dans le voyage qu'il vient d'accomplir dans les Indes.

⚜ ⚜

C'est ici, dans le palais Loredan, royal cadeau de sa mère, où il a entassé tant de reliques glorieuses : drapeaux des combats, portraits des fidèles, curiosités des Deux Mondes, que l'auguste voyageur va me raconter ses pérégrinations. Nous les publierons dans ces colonnes.

Il y a quelques jours, à mon arrivée, j'ai trouvé sur ma table la correspondance de mon père avec l'illustre aïeul du duc de Madrid. C'était pieux, c'était délicat. Nous avons tous deux le culte des ancêtres. Don Carlos se souvient de saint Louis, de Henri IV, de Louis XIV, et moi, je suis le petit-fils de leurs compagnons d'armes.

Venise, palais Loredan, le 28 juin 1885.

CHAPITRE PREMIER

⚜

L'INDE

Au nord, le berceau du genre humain, à droite ou à gauche, un peu plus près, un peu plus loin : peu importe. Le paradis terrestre était là, au pied des plus hautes montagnes du globe. Les cimes des monts d'Immaüs rappelaient à l'homme son origine, elles mesuraient sa chute, lui enseignaient qu'il faut monter pour arriver à Dieu.

A l'ouest, à l'est, au sud, l'Océan, et l'Océan le plus profond du monde ; tout est abîmes immesurables dans cette Inde qui est elle-même un véritable océan, avec un flux de religions, de constitutions de peuples, de civilisations relatives et de barbaries. Elle a lancé ce flux sur le vieux monde, qui, par un reflux na-

turel, lui a renvoyé ses dons modifiés et perfectionnés.

Les colonies juives sont arrivées les premières.

Le Bouddha est arrivé le second.

Le Christ est arrivé avec l'apôtre saint Thomas.

Puis Mahomet, puis le Christ encore sous saint Louis, et enfin, lorsque l'empire des Indes échappa à la France, Calvin et Luther firent leur apparition.

Brahma tint bon. Il chassa le bouddhisme ; serré de près par le bouddhisme, le mahométisme, le christianisme, il se défend encore. Mais il a reçu une blessure mortelle : sa mort n'est plus qu'une question de temps.

C'est peut-être le fait le plus étonnant de l'histoire du monde que cette religion de quatre mille ans, fondée sur la tyrannie théocratique la plus scandaleuse, sur une religion fondée sur toutes les extravagances, les débauches de la pensée humaine, cimentée dans le sang des femmes et des enfants, enseignant la rapine, acceptant, à côté du culte de sa trinité de bandits, celui des bandits des autres religions ; laissant adorer le dé-

mon et les attributs honteux des deux sexes ; il est étonnant, dis-je, que, malgré des variations innombrables dans le dogme, elle soit demeurée quatre mille ans invariable dans sa constitution et presque dans sa puissance.

⁂

L'histoire de l'Inde est faite à l'image de sa flore. Elle en a toute la variété, toute l'exubérance, en bien et en mal, avec ses fleurs aux larges calices, ses épines monstrueuses, ses fleurs et ses parfums, toute la sève fécondante, tous les principes putréfiants de la nature, les brises éternelles et les cyclones formidables, les douceurs du printemps, les feux du soleil torride, les neiges du Thibet et les pluies du déluge.

⁂

Son histoire politique a moins de variété ; mais encore que d'invasions depuis celle des Aryas descendant des montagnes à la conquête de la péninsule, jusqu'aux expéditions portugaises, françaises, anglaises, hollandaises ! Que d'empires s'élèvent et disparais-

sent les uns après les autres ! Quels conquérants ! Alexandre, Timour, Gengis-Khan, Baber !...

On comprend facilement que les historiens aient exagéré dans un pays où tout est exagéré ; qu'ils aient bâti des fables là où tout est fable, légende et, disons-le, beaucoup trop souvent mensonges.

L'Inde n'a ni chronologie, ni histoire. Son histoire, sa chronologie, comme sa religion, reposent sur ses poèmes fantastiques, sur une mythologie qui donne le vertige.

⁂

Plus on étudiera l'histoire de l'Inde et plus on sera obligé de confesser, avec Bossuet, que la plus haute antiquité historique, là où l'histoire va se confondre avec la fable, ne dépasse pas l'époque du siège de Troie ; que le plus ancien historien, c'est Moïse ; que la seule vraie chronologie est celle de la Bible, qu'on n'a jamais pu prendre en défaut. Les Chaldéens, les Assyriens concordent avec elle, et bien d'autres encore. Quant aux Égyptiens, leurs calculs astronomiques ne prouvent rien. Un astronome qui calcule quatorze mille ans

d'avance la marche d'un astre, peut très bien faire le calcul en *arrière* comme il l'a fait en *avant*, et ce calcul hypothétique ne détruit en rien la vérité génésiaque.

⁂

Mais, malgré et peut-être à cause de tous ces nuages, de toutes ces contradictions, quel charme étrange n'éprouve-t-on pas dans l'étude de cette merveilleuse contrée! Et comme on comprend que l'homme soit attiré, comme par le vide, à plonger son regard dans les profondeurs mystérieuses de cette étrange histoire!

Et puis, quelles merveilles tropicales! quelle flore! quelle constitution géologique! quelle variété prodigieuse de sites et de contrées! quelles cités curieuses! quelle étrange architecture! Non pas que la vieille Europe puisse le céder à l'Inde, avec ses capitales, ses monuments anciens et modernes, ses ruines, ses travaux d'art; mais c'est du nouveau, et, il y a cela de piquant et d'intéressant que, dans les chefs-d'œuvre de l'art indien comme le *Tadj* et la *Mosquée-Perle*, c'est l'art qui a

créé l'Alhambra que l'on retrouve. Mais rien d'aussi grand, d'aussi sublime que Saint-Pierre, rien qui puisse être comparé à Saint-Marc et au palais ducal de Venise, les deux bijoux sans pareils de l'art byzantin.

⚜ ⚜
⚜

Un esprit aussi élevé, aussi curieux que celui du duc de Madrid, devait rêver souvent de l'Inde. Du rêve à l'exécution il n'y a qu'un pas pour les natures passionnées du savoir. Un jour on apprit qu'il s'était embarqué sur la *Bérénice*, où je vais le suivre.

CHAPITRE II

Battaglia. — Le Cathay. — La puissance anglaise. — L'antiquité du christianisme. — Don Carlos. — Le duc et la duchesse de Mecklembourg. — M. Melgar. — Départ de Trieste. — Port-Saïd. — Le *Venezuela*. — Une bonne farce de MM. les Anglais. — *Si non è vero ben trovato*. — Arrivée à Bombay.

Battaglia est une petite station thermale à quelques lieues de Padoue, sur la ligne de Bologne. Elle fait la joie des éclopés du pays vénitien ; les élégantes de Luchon ou de Trouville n'y trouveraient pas leur compte. Elle a pour elle d'être située entre le Cathay et Arqua : le plus vaste, le plus magnifique château d'Italie, et le tombeau de Pétrarque.

C'est à Battaglia, dans l'été de 1884, que le duc de Madrid conçut le dessein de visiter les Indes. Il eut la bonne fortune d'associer à son entreprise le duc et la duchesse Paul de Mecklembourg-Schwérin. Sous les ombrages d'ailleurs fort beaux de l'allée unique de

Battaglia, les deux princes dressèrent leur plan de voyage.

⁂

J'ai esquissé le portrait du duc de Madrid comme voyageur. J'ai montré qu'il avait soif des courses hardies, aventureuses, qu'il était d'une nature aussi curieuse qu'entreprenante. Dans le voyage des Indes, il y avait encore plus que de la curiosité et du besoin d'agir ; il y avait l'ambition de lire la page la plus mystérieuse, sinon la plus grande, de l'histoire des peuples. Etudier la puissance anglaise dans les Indes, admirer le chef-d'œuvre de la colonisation moderne, et, en même temps, s'assurer avec les nouveaux travaux de la science catholique que la tradition biblique est la plus ancienne : voilà ce qui attirait par-dessus tout le petit-fils de saint Louis et des rois catholiques.

Il se lia, dans son voyage, avec tous les savants et les ecclésiastiques qui pouvaient l'éclairer sur ces deux questions. Il ne lui déplaisait pas, dans sa gratitude pour la puissante nation qui lui offrait une royale

hospitalité, de reconnaître tout ce qu'il y a de grand dans l'empire indo-britannique, tout ce que la Grande-Bretagne y a dépensé de génie, de courage, de persévérance ; et, en touriste, sans prétentions, il voulait s'assurer que l'Inde n'est pas la source première, le foyer de toute civilisation, de toute religion, de toute science. Assurément nous n'avons pas le dessein de rapporter ici toutes les impressions scientifiques ou philosophiques que le duc de Madrid a rapportées de son voyage : il le fera, plus tard, lui-même. Nous avons dû indiquer le but vrai, indiscutable de ce voyage si intéressant. Don Carlos n'est-il pas d'ailleurs le premier petit-fils de Louis XIV qui ait foulé le sol immortalisé par Dupleix ?...

⚜

Le 1er décembre 1884, don Carlos s'embarqua, à Trieste, sur la *Bérénice*, superbe bateau du Lloyd, avec le duc et la duchesse de Mecklembourg et M. Melgar, son chambellan. Un coup de crayon pour signaler les voyageurs. Je passe sous silence le portrait du duc de Madrid, il est dans toutes les mé-

moires. Le duc Paul de Mecklembourg est un homme de trente-deux ans, grand, blond, d'une figure régulière, le front dégarni, les yeux bleus : un vrai paladin. La duchesse de Mecklembourg est belle, grande, blonde, avec une figure charmante et des yeux superbes. Elle allait prouver qu'elle était vaillante et intrépide. M. Melgar a trente-quatre ans ; il est de taille moyenne, brun, le front haut, le regard fin et loyal à la fois ; il suffit d'être dévoué au duc de Madrid pour avoir de la sympathie pour M. Melgar. La fidélité a ses fluides magnétiques.

Au moment du départ, les anciens serviteurs du roi Charles V se trouvèrent sur le quai pour saluer son petit-fils ; et parmi eux le comte de Florès, M. Azcoaga, et le docteur Cardona, qui vient de mourir. La *Bérénice* avait pour capitaine M. Verona ; les princes n'eurent qu'à s'en louer.

⚜

Après avoir côtoyé la Dalmatie, passé en vue de Corfou et doublé le cap Matapan, la *Bérénice* mouilla, le 6 décembre au soir, dans les eaux de Port-Saïd. Le lendemain,

le duc de Madrid apprenait qu'un aviso de guerre espagnol, le *Legazpi*, venant des Philippines, se rendait à Carthagène. Il ne put résister au désir de saluer le drapeau national. Il prit un bateau et demanda la permission de le visiter. Le capitaine l'invita à déjeuner. Le duc de Madrid refusa ; mais le petit-fils de Louis XIV et lui trinquèrent et se rendirent raison avec le vin ami de Manzanilla. Le duc de Madrid voyageait sous le nom de *comte de Dicastillo* : son incognito fut bientôt trahi. Un paquebot-poste, le *Venezuela*, était arrivé avec la malle des Philippines. Deux heures ne s'étaient pas écoulées quand le pont de la *Bérénice* fut, pour ainsi dire, pris d'assaut par une foule d'Espagnols, désireux de présenter leurs hommages à don Carlos.

« Vous ne sauriez croire, me disait le duc de Madrid, mon émotion. Dans ce coin du monde, sur le pont d'un navire, je me sentais sur la terre espagnole ; là, entre l'Afrique et l'Asie, je me retrouvais au milieu de ceux pour lesquels j'ai combattu cinq ans. »

Nous comprenons son émotion. Il est de ces situations auxquelles le malheur seul prête son auréole.

M. Melgar distribua à ces braves gens des photographies du prince.

Comme il importe peu à mes lecteurs de savoir si Port-Saïd est une ville française ou non, si on y parle toutes les langues, et si ses cafés-concerts et ses Eldorados font concurrence à ceux de Paris, je dirai que les augustes voyageurs repartirent le 9, au point du jour. On sait que la traversée du canal dure trois jours. Le 12, la *Bérénice* passa devant le *mont Sinaï*. Moïse n'y parle plus. Il fait sagement. Qui l'entendrait aujourd'hui, lorsque Dieu, qui parle au milieu des révolutions, des exils et des fléaux, n'est pas entendu?

⚜ ⚜
⚜

Le 13, on entra dans la zone torride, et on aperçut les phares du *Dédale*, ainsi nommé parce qu'un grand vaisseau anglais s'y est brisé.

A l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb on aperçut Périm, que l'Angleterre a commencé par s'adjuger, avant même que les ouvriers de de Lesseps aient mis la main à la cognée. Les princes aperçurent Massouah. Toutes les

puissances étaient là pour se partager le littoral de cette malheureuse *mer Rouge*, ainsi nommée, sans doute, parce qu'elle est du plus beau bleu. On raconte ceci. (Ni le duc de Madrid ni moi nous n'en prenons la responsabilité.) Il paraît qu'une escadre, dont nous tairons la nationalité, avait reçu l'ordre d'occuper Périm. La veille de l'occupation projetée, l'amiral fut invité à dîner chez les Anglais. Quand il revint à bord, un contre-ordre avait eu le temps d'arriver.

⚜ ⚜
⚜

Aden signifie *Enfer*. Il n'y a pas d'eau. Il y a des raffineries d'eau, comme au Tréport des raffineries de sucre et d'eau de Cologne. La seule distraction de l'équipage de la *Bérénice* fut de jeter une masse de sous dans la mer. De petits nègres, noirs comme de l'ébène, plongeaient pour les retrouver.

Il y a à Aden des cafés chantants : l'impresario doit être le diable. La garnison se compose d'un bataillon anglais et de deux bataillons hindous. Beaucoup de nègres s'embarquèrent à Aden sur la *Bérénice*. Leurs provisions de riz étaient épuisées : don

Carlos et le duc de Mecklembourg donnèrent ordre de les nourrir. C'étaient, les uns des mahométans, les autres des idolâtres.

Enfin, après avoir traversé la mer des Indes sous une pluie d'étoiles filantes et escortée par une flotte de marsouins, la *Bérénice* jeta l'ancre à Bombay.

CHAPITRE III

Bombay. — Le Parell. — Sir James Fergusson. — Le palais du gouvernement. — Mœurs indiennes. — Lord Meurin, évêque catholique de Bombay. — Le temple d'Éléphanta. — La Trinité indienne. — Les corbeaux et les écureuils.

C'était le jour de Noël : un père franciscain, M. Roch, célébra la messe sur la *Bérénice*. Quelques instants après, un aide de camp du gouverneur apportait deux plis cachetés : l'un pour le duc de Madrid, l'autre pour le duc de Mecklembourg. Sir James Fergusson mettait le palais du gouvernement à la disposition des voyageurs princiers.

Ce palais s'appelle Parell, il est à 5 kilomètres de Bombay, à peu près la distance de Neuilly à Paris. C'est un ancien couvent de Jésuites et une église sécularisés par le marquis de Pombal. Il est très vaste, avec de longues enfilades de salons, des écuries pour cent chevaux. La livrée du gouverneur est

rouge et jaune. Il y a là un millier de domestiques : ils vont tous pieds nus, excepté le maître d'hôtel. Celui-là a des chaussettes en peau de Suède. La garde d'honneur se compose d'un escadron de lanciers : veste rouge, revers noirs, turban jaune et bottes à l'écuyère. Le gouverneur a sept ou huit aides de camp. Tous les officiers mariés ont leurs femmes à la résidence.

Sir James Fergusson est d'une ancienne famille d'Écosse. Il a cinquante ans, il est grand, avec des moustaches et des favoris châtains qui commencent à grisonner. Ce gentilhomme est d'une courtoisie exquise. Sportsman accompli, il a des écuries tenues à ravir. Il conduit à quatre dans la perfection. Ses armoiries sont une abeille qui sort d'une fleur de chardon, avec cette jolie devise : *Dulcior ex asperis*. Il est veuf et n'a qu'une fille avec lui.

Un grand dîner fut offert aux princes, suivi de plusieurs autres. Quant à la vie ordinaire, à 8 heures et demie, dans le palais, on sonnait un premier coup ; à 9 heures et demie on servait le déjeuner sur une terrasse couverte de petites tables : à 2 heures, le

lunch, dans une grande salle du rez-de-chaussée, à cause de la chaleur. Le soir, on dînait et soupait sur la terrasse. L'eau potable à Bombay est atroce : on servait principalement du champagne et du bordeaux.

⚜ ⚜ ⚜

A peine remis de ses fatigues, le duc de Madrid, avec ses illustres compagnons, visita Bombay. Ce qui frappa les princes, c'est l'absence, pour ainsi dire, de la maison. Tous les coolies, quand il ne pleut pas, « ont pour chambre à coucher l'Inde tout entière »; ils dorment là où le sommeil les prend : à l'ombre d'un arbre, sous le portique d'un temple. Dans la maison des riches, les domestiques font à peu près la même chose. La nuit, vous risquez, dans les corridors, de vous heurter à de grands sacs de linge : ce sont les laquais qui dorment, enveloppés dans leurs manteaux.

« L'intérieur de l'Hindou vous dit tout de suite son caractère : méfiance, jalousie, religiosité (1). » C'est partout un labyrinthe de corridors, avec une terreur légitime de la chaleur

(1) Paolo Mantegazza, *India*. Milano, fratelli Treves, 1884.

et de la lumière. Il y a des baignoires partout. La *Zenana* ou harem est séparée du reste de la maison. Il y a aussi la chambre appelée *Krodhagara*, ou chambre de la mauvaise humeur. L'individu atteint du spleen s'y renferme jusqu'à sa complète guérison.

⁂

Un endroit des plus curieux à Bombay, c'est le grand hôpital jaïna pour les animaux. Un religieux djaïna qui rencontre un animal malade ou blessé, est tenu à le soigner ou à le recueillir dans sa maison.

Entrons dans l'hôpital. C'est une grande cour entourée de hangars, où se trouvent les différentes races de malades : bœufs, chevaux, ânes, chiens : des boiteux, des manchots, des paralytiques, des aveugles ; tous bien soignés, bien nourris, bien couchés, servis par des domestiques. « Pourquoi, disait un jour le voyageur Rousselet à un de leurs gardiens, ne mettez-vous pas un terme aux souffrances de ces pauvres animaux ? » Le gardien lui répondit : « Agissez-vous ainsi à l'égard de vos malades (1) ? ».

(1) Rousselet, *l'Inde des Rajahs*.

Quel formidable contraste que cette charité, admirable même dans le ridicule, et les sacrifices humains, et toutes les pratiques abominables du brahmanisme!

Ces djaïnas sont une secte qui prétend être plus ancienne que les bouddhistes. Les souastikas, une de leurs subdivisions, portent sur eux une croix mystique. Les djaïnas sont les plus grands architectes de l'Inde.

⚜ ⚜
⚜

Le duc de Madrid fit la connaissance, à Bombay, du chef des Parsis, sir Jametsejee-Gegebhoy : c'est le Rothschild des Indes, le seul Parsi qui ait été anobli.

La reine Victoria l'a créé baronnet. Il est petit, blanc, avec favoris et moustaches ; il est marié à une femme charmante. Son palais est magnifique et entouré de lanternes, comme tous ceux des Parsis. Qu'est-ce donc que cette secte peu connue qui compte à peine deux cent mille adhérents et qui est la caste la plus civilisée de l'Inde (1) ?

(1) Voici un fragment du petit poème de Gœthe : *Parsi Nameh :*
« Je gravis la montagne pour contempler Dieu sur son trône, pour

Les Parsis, ou sectateurs de Zoroastre, ont une haute antiquité. Alexandre le Grand brûla leurs livres saints. Après lui, les Séleucides ont été très peu favorables à la religion du feu. Ce n'est qu'en 226 de notre ère qu'un roi, nommé, je crois, Ardassir-Babegan, leur rendit leur indépendance. Jusqu'à la moitié du septième siècle, ils ont eu la suprématie dans l'Asie occidentale. En 641, après la victoire du calife Omar sur le roi Mâ-Yazdjird, qui fut tué, la plupart des Parsis devinrent mahométans par force. Seule, une petite colonie de croyants se sauva dans les déserts de Korassan. Réfugiés, un siècle après, à l'île de Hormuz, dans le golfe Persique, ils furent encore poursuivis par les mahométans. Alors ils consultèrent les astres et s'embarquèrent pour l'Inde. Leur chef s'appelait Dartur.

Le prince indien Tado-Rana, qui ne les attendait pas, leur demanda quelques ren-

le nommer le maître des sources de la vie, pour me conduire en digne témoin de ce spectacle sublime, et pour marcher à sa lumière *.

« Mais quand le disque enflammé se levait tout entier, j'étais aveuglé, comme dans les ténèbres ; je me frappais la poitrine et, le front baissé, je prosternais sur la terre mes membres ranimés. »

* Dieu, c'est ici le *feu*.

seignements sur leur passé, sur leur religion.

« — Nous vénérons, dirent-ils, la lune, le soleil, la vache, l'eau et le feu. »

Cette réponse fit le plus grand plaisir au prince indien. Pourquoi ? Cette question me semble indiscrète.

⁂

Le palais du baron Jametsejee-Gegebhoy est un vaste édifice gothique. Il l'a légué, de son vivant, pour en faire un hôpital après sa mort. Les Hindous reconnaissants lui ont élevé une statue qui est devant sa porte.

⁂

Le duc de Madrid se sentait tout heureux dans ce beau pays.

« — Vous ne sauriez croire quel ravissement j'ai éprouvé, me disait le duc de Madrid, en me trouvant, de nouveau, sur le sol des tropiques : tout y paraît neuf et merveilleux. Dans les champs, dans les forêts, les souvenirs de l'Europe disparaissent. La végétation, d'une exubérance prodigieuse,

agit sur l'imagination d'une manière étrange. Le soleil n'éclaire pas, il colore les objets. Les vapeurs légères, la transparence de l'air produit des teintes harmonieuses. Les splendeurs pacifiques de la nature répandent le calme et la sérénité dans l'âme (1). »

Le 27, les princes firent une excursion à Khandalla, dans les montagnes. Un train spécial avait été mis à leur disposition. « On n'a pas idée, me disait Melgar, du luxe et du confort que l'on trouve dans les chemins de fer de l'Inde : bains, douches, cuisine, *e tutti quanti.* » On visita un camp, où l'on admira de magnifiques éléphants. On déjeuna dans la salle à manger du train, et on retourna à Bombay pour le dîner.

⚜

Don Carlos s'était lié avec lord Meurin,

(1) Baber (Zahir-ed-Din-Mohammed-Baber), descendant de Tamerlan par son père et de Gengis-Khan par sa mère, parle de l'Hindoustan avec le même enthousiasme.

— « C'est un pays tout à fait étrange et qui, comparé aux nôtres, présente un monde entièrement nouveau. Montagnes, fleuves, jungles, plaines, paysages, contrées, animaux, végétaux, peuples, langages, pluie et vent, tout y est différent de ce que l'on voit chez nous. » (*Mémoires de Baber*, trad. de Pavet de Courteilles, tome II, pages 181-183.)

évêque catholique de Bombay, prêtre ayant de l'affection pour les causes légitimes. Il demanda à monseigneur de célébrer pour lui la messe, le lendemain, à huit heures et demie, dans un couvent de Petites Sœurs des pauvres. Le prince et l'évêque consacrèrent toute la matinée à visiter les établissements de bienfaisance. Le collège des Jésuites est magnifique. L'illustre compagnie est protégée par l'Angleterre puritaine et protestante. Il n'y a que la France, hébétée d'un faux libéralisme, pour ne pas comprendre la force civilisatrice d'un pareil apostolat, pour mettre, comme dit de Maistre, le pied sur une montre et lui crier : — « Oh! je t'empêcherai bien de marquer l'heure! »

Le prêtre qui assistait l'évêque pendant la messe et qui faisait fonction de diacre, était un grand jeune homme pâle, maigre, avec des lunettes. A la fin de la messe il s'approcha du duc de Mecklembourg. Le noble prince et la duchesse sa femme, qui est catholique, assistaient à l'office divin, à côté de don Carlos. C'était un baron allemand, ancien officier dans la garde royale. Il avait été le camarade du duc de Mecklembourg. Touché par la

grâce, il avait quitté le sabre et s'était fait jésuite.

⚜ ⚜
⚜

Les princes, pour ne pas perdre de temps, déjeunèrent au *Royal Yacht Club*, et de là, sur le vapeur du gouverneur, ils se rendirent aux cavernes d'Éléphanta, situées à une heure de Bombay, de l'autre côté du golfe.

La descente dans l'île d'Éléphanta est assez difficile ; mais, une fois débarqué, les magnificences de la nature effacent toutes les fatigues de la route. Les princes trouvèrent le temple bien inférieur à sa réputation. D'ailleurs, beaucoup des choses les plus intéressantes ont été transportées au Jardin zoologique de Londres, entre autres un éléphant taillé dans le roc, de treize pieds de longueur et le tout à l'avenant. La longueur du temple est de 130 pieds 1/2 anglais de longueur sur 130 pieds de largeur. Les bas-reliefs sont grotesques, mais imposants par leur grandeur.

Il y a là la fameuse chapelle de la *Linga*. La *Linga* est la divinité infâme et principale de ce temple : Brahma, Vichnou et Siva eux-

mêmes ne sont là que des divinités secondaires.

Dans ce temple fameux élevé au Trimurti, à la Trinité indienne, Brahma est sculpté avec un joyau splendide sur la poitrine. Comme il fait chaud, il a, dans la main, une gourde pour boire. Vichnou, lui, tient la fleur sacrée, la fleur du lotus. Siva joue avec un cobra (serpent capel). Il y a aussi le Siva hermaphrodite Ardalhan Arishwar. Brahma crée, ce bon Vichnou conserve, et l'excellent Siva détruit : il y en a pour tous les goûts.

. Gœthe a composé des vers sur Éléphanta. Je doute qu'en écrivant à sa belle et chaste amie Bettina d'Arnim, il lui ait expliqué ce que c'est que la *Linga*. Soumet parle aussi d'Élèphanta dans son poème *la Divine Épopée*.

⚜ ⚜

Dans toutes les rues de Bombay, sur les trottoirs, dans les jardins publics et privés, partout on trouve des corbeaux. Ils sont sacrés, comme les pigeons à Venise. Nous verrons bientôt quelle est leur fonction lugubre et spéciale. L'écureuil jouit des mêmes pré-

rogatives. Il est très différent de celui de l'Europe. Son corps, vert foncé et gris, est zébré. Il adore la musique et ne manque jamais aux représentations théâtrales : les salles de spectacle en sont remplies. Le 29, les princes visiteront la *Tour du Silence*. Nous retrouverons MM. les corbeaux à cette nécropole illustre.

CHAPITRE IV

La Tour du Silence. — Les croque-morts. — Encore les Parsis. — Le duc de Madrid et sir James Fergusson. — Le bijoutier Punanal Purunchund. — Départ pour Jaypour. — *Gloire de la lune.* — *Douceur du miel.* — Une ville rose.

De la *Tour du Silence*, à laquelle on arrive par un beau jardin embaumé de fleurs, on jouit d'une des plus belles vues des Indes : car on se trouve au sommet de la montagne de Malabar. Bombay, entourée d'une forêt de cocotiers, et l'île tout entière se déroulent à vos pieds.

L'accès, à l'intérieur de la *Tour*, n'est permis qu'à des croque-morts. Ils portent des gants et ne peuvent toucher aux objets qu'avec de longues pincettes. D'après l'écrivain distingué Mantegazza, la *Tour du Silence* a 25 pieds anglais de hauteur et 176 de circonférence. Elle est flanquée de quatre tours plus petites, qui ont coûté chacune 20,000 livres sterling. Dans la tour centrale, il y a un trou : on s'y rend par des degrés. Il

donne accès à une terrasse divisée en trois zones concentriques avec un puits au milieu. « Dans la zone intérieure on expose les cadavres des enfants, dans celle du milieu ceux des femmes, dans la plus large ceux des hommes. » — Ils sont tous nus. Aussitôt qu'un cadavre y est déposé, des milliers de vautours et de corbeaux l'entourent et se jettent dessus avec une telle voracité que les os restent dépouillés en moins d'une heure. Alors les prêtres, avec des pincettes, jettent les os dans le puits. On dit que ce qui reste est entraîné dans la mer par un courant souterrain. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quarante ans que l'on jette des ossements dans la *Tour du Silence*, et le fond du puits n'a été exhaussé que de cinq pieds.

Les Parsis laissent manger leurs parents ; ils ne brûlent pas leurs morts; ils ne les enterrent pas non plus. Ils croiraient souiller la terre, l'air, l'eau, le feu. La chair humaine pour eux est considérée comme impure. Elle corromprait les éléments. Elle ne doit leur revenir que transformée par sa décomposition dans des corps étrangers. Et la parole de Zoroastre s'accomplit : « Que la mort est

faite pour réunir ensemble les pauvres et les riches. »

A côté de la *Tour du Silence*, il y a un temple cyclopéen. C'est là que les premiers Parsis fugitifs auraient apporté le feu sacré. Ils le tiennent pour la divinité suprême, et il est constamment allumé. Il est confié, avec leur livre sacré, le Zend-Avesta, à leurs prêtres. Comme chez les anciens lévites, le sacerdoce est héréditaire dans leurs familles. Ils n'ont aucun salaire et doivent, pour vivre, avoir quelque emploi civil.

Le duc de Madrid eut la surprise d'y rencontrer un officier espagnol, M. Sanchez Pedraza, lieutenant des hussards d'Almansa, régiment soulevé par Prim en 1867. Il fut obligé de se réfugier en Portugal. De Lisbonne il passa à Londres, de Londres à Bombay. Malgré ses opinions libérales, il offrit au duc de lui servir d'interprète, étant très versé dans les choses indiennes et très estimé à Bombay. Don Carlos accepta avec plaisir.

En revenant de la *Tour du Silence*, les princes dînèrent comme d'habitude chez sir James Fergusson. Un grand bal succéda au dîner de gala. La duchesse de Mecklembourg

y brilla par son esprit et son éclatante beauté.

Sir James Fergusson est un homme d'État des plus distingués. Ce fut un vrai plaisir pour le duc de Madrid de l'interroger sur l'organisation de cet empire indien, chef-d'œuvre de la politique anglaise. Rien de comparable ne s'était vu depuis l'ancienne Rome : du cap Comorin à l'Himalaya, 190,000,000 d'Indiens soumis à une petite île devenue immense par le génie de ses habitants ! Sir James Fergusson expliquait aux princes le mécanisme merveilleux de cette machine compliquée, le pourquoi de cette prospérité : le choix habile des fonctionnaires, le réseau des chemins de fer, la générosité de la mère patrie en temps de disette, la sécurité dans les relations commerciales, l'impartialité dans la manière de rendre la justice, l'instruction, une sage administration.

Tous les Hindous portent sur leur front le signe de leur caste, et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Dans les trois races chamites, touraniennes et aryanes, il y en a plus de cent : une Tour de Babel, où règne une confusion inexprimable de langues, d'idiomes,

de religions, de sectes, de cultes, dont deux seuls, celui de Mahomet et du Bouddha, ont une moralité quelconque, où des divinités infâmes, que le paganisme lui-même aurait maudites, ont des autels, où le dieu le plus populaire est le diable. Ceux qui auront le temps d'étudier l'histoire indienne verront ce que c'est que le peuple indien, dont une école, aussi impie qu'ignorante, a voulu faire l'ancêtre et l'éducateur du genre humain.

Mais comme nous ne sommes pas ici pour prêcher et philosopher, revenons aux Parsis : ils sont peu connus et intéressants. Il n'y a pas cent mille Parsis, mais ils sont très puissants. Ils sont presque maîtres de la richesse immobilière et monopolisent les capitaux. Il leur est défendu d'être pauvres. Voilà une belle défense, et les Juifs ont dû être jaloux. Ils ont un grand esprit d'association et de solidarité. Un Parsi vient-il à faire de mauvaises affaires, sa signature est-elle en danger? vite les Parsis se cotisent entre eux et la banqueroute est évitée. Chez les négociants grecs, on retrouve ces mêmes vertus commerciales.

Il leur est défendu d'être jardinier, forgeron, soldat. Simples dans la vie privée, ils aiment le faste au dehors, dans les occasions importantes, comme le mariage de leurs enfants, les souscriptions publiques. Ils sont actifs, courageux, mais menteurs comme des baromètres américains. Aussi, c'est à Bombay que l'on a inventé le proverbe qu'il faut cinq juifs pour rouler un Génois et dix Génois pour rouler un Parsi.

Un bijoutier parsi, M. Punanal Purunchund, a montré au duc de Madrid, au Government-House, ses bijoux, parmi lesquels il y avait des colliers de perles de 25,000 livres sterling.

Le 31 décembre, à huit heures du soir, les princes partirent pour rendre visite au Maharajah de Jaypour. Ils arrivèrent à Jaypour le 2 janvier, à dix heures du matin. Les voyageurs avaient traversé d'admirables forêts peuplées de singes, de flamants. La chaleur était atroce. Les princes et la princesse se rafraîchissaient avec du lait de coco.

A Jaypour, le premier ministre du Maharajah les attendait avec trois voitures de la cour. Ce ministre s'appelait *Gloire de la lune;*

son maître, le Maharajah, se nommait, lui, *Douceur du miel*. La religion empêchant le Rajah de dîner avec les infidèles, le duc de Madrid fut conduit au seul hôtel que possède Jaypour. *Gloire de la lune* le laissa s'y installer, annonçant une nouvelle visite pour cinq heures.

Jaypour est une belle ville neuve de 120,000 habitants. Le grand-père de *Douceur du miel* avait la passion de la couleur rose. Il fit raser l'ancienne ville et tout rebâtir en rose. C'est la seule ville hindoue qui possède le gaz.

Le Maharajah a reçu les princes dans le principal des quatre palais qu'il possède dans la ville. Il a vingt-quatre ans, très grand, il porte toute sa barbe, qui est noire et dessinée comme celle du duc de Madrid. Melgar prétend qu'il ressemble beaucoup à don Carlos : les photographies que j'ai vues ne me disent pas assez cette ressemblance.

CHAPITRE V

Les palais de Jaypour. — Combats d'éléphants. — Exercices et courses de chevaux. — Grande fête de nuit. — Bayadères. — Les Radjputes. — Le Rakki et le Satti. — Moyen indien de terminer une guerre à l'amiable. — Excursion à Amber. — Chasse à l'antilope. — Mort dramatique d'un sanglier. — Un peu d'ethnographie, d'histoire et de théosophie. — Les Aryas — Brahm. — Les Brahmanes. — Les Kshatryas. — Les Vaïssyas. — Les Sudras. — Les Indiens sont nos aïeux. — Couches et relevailles d'une panthère. — Le duc Paul de Mecklembourg-Schwérin.

Le duc de Madrid et le duc et la duchesse de Mecklembourg furent reçus par le Maharajah, qui se tenait à la porte de ses appartements privés. Il les a conduits dans une magnifique galerie de marbre blanc. Elle s'ouvrait sur des jardins s'étendant à perte de vue. Il fit asseoir la princesse et les princes sur un divan, et la conversation s'engagea pendant une demi-heure. *Gloire de la lune* servait d'interprète. Ensuite, on visita les appartements. Plusieurs meubles sont en or massif. Les étoffes sont d'incomparables tissus de soie, d'argent et d'or. Les tableaux ont pour cadres des panneaux incrustés de pierres précieuses. Les miniatures sont remar-

quables. Mais, à côté de ces merveilles, encadrées dans des colliers de perles, il est d'affreuses lithographies d'Épinal, qui excitent au plus haut degré l'admiration du Rajah et de sa cour.

Le Rajah invita les princes à de grandes fêtes pour le lendemain : luttes de fauves, combats de sangliers, d'éléphants.

Du palais, accompagnés par le ministre, les princes ont visité le Jardin zoologique. Ils virent des tigres superbes. On fit sortir de la cage un jeune tigre pour le faire admirer en liberté.

⁂

Le 3 janvier, au matin, le Maharajah fit monter ses hôtes au sommet d'une haute tour. Une estrade était préparée. On a lâché deux éléphants : l'un sauvage, l'autre apprivoisé et monté par un Indien. Ils avaient la peau couverte de peintures, les défenses peintes en rouge. Ils étaient à moitié ivres de l'eau-de-vie qu'on leur avait fait prendre. Piqué par la lance de son cornac, l'éléphant apprivoisé se jetait avec fureur sur son adversaire. Ils se sont battus pendant vingt mi-

nutes. Le sang leur coulait abondamment par la bouche. Quand on a vu l'éléphant sauvage fléchir, une brigade d'Hindous habillés en rouge s'est approchée avec des bambous énormes, au bout desquels il y avait des fusées. On les fit éclater sous les yeux et entre les trompes des deux éléphants, et, profitant de leur frayeur, on les sépara. L'éléphant sauvage fut enchaîné. Alors on fit courir un cheval et un éléphant. L'éléphant ne put jamais atteindre le cheval, affolé de peur et de colère.

⁂

J'emprunte en les résumant à MM. de Warren et Jacquemont les détails suivants sur les voyages à dos d'éléphant. Chaque éléphant a un cornac accroupi sur un coussin placé sur le cou. Son laquais suit à pied pour faire la conversation avec lui, l'avertir des mauvais pas, lui recommander d'être prudent, lui défendre de jouer avec sa trompe et surtout de ne rien voler dans les boutiques qui peuvent se trouver sur son chemin. S'il est sage, au retour il aura des feuilles fraîches. Pour monter l'éléphant, on le fait coucher

sur le ventre, appuyé sur les genoux de derrière et les jambes de devant tout à fait étendues. On monte par une échelle, et, une fois installé, le cornac ordonne à l'éléphant de se relever doucement. Mais quand il se relève, on se croirait sur une barque qui chavire. L'éléphant n'a que deux allures : l'une, un tangage assez doux, avec lequel on fait une lieue de poste à l'heure; l'autre, une combinaison de toutes les secousses les plus abominables : on tangue, on roule, on cahote pour faire deux lieues au plus à l'heure.

⚜

On descendit de la tour dans les jardins. Le Rajah et les princes s'installèrent sous une tente magnifique, et des combats variés furent livrés sous leurs yeux. Les combattants étaient des coqs, des cailles, des buffles, des sangliers, des antilopes. On choisissait l'époque des fiançailles de ces aimables gladiateurs, on séparait les époux de leurs femmes et on les rendait ainsi enragés.

Des chevaux de toute beauté entrèrent alors dans l'arène. Ils avaient aux jambes des bracelets de pierreries et des diadèmes sur la

tête. Ils étaient harnachés de velours rouge brodé d'or. Ils exécutèrent un travail de haute école, comme on n'en voit pas dans les cirques de l'Europe. Deux des enfants du grand écuyer se sont fait remarquer par des tours de force d'une adresse surprenante.

Cette petite fête hippique se termina par des courses de chevaux.

⚜ ⚜
⚜

Le duc de Madrid, avec M. Melgar et les princes, rentra au palais. Le Maharajah fit manœuvrer devant lui des troupes d'infanterie. Habillées à l'anglaise, elles n'appartenaient pas pourtant à l'armée britannique, mais aux forces indigènes. La revue terminée, les princes montèrent dans une voiture à quatre chevaux. Escortés par des lanciers dont l'uniforme est gris, brun et rouge, aux couleurs du Maharajah, ils vinrent retrouver leur hôte royal au Jardin public. De là, ils entendirent de la musique et assistèrent à une partie de lawn-tennis chez la femme du résident anglais. Un lunch suivit.

Le soir, le duc de Madrid en habit noir se rendit au palais pour la fête de nuit donnée

en son honneur. Les princes assistèrent à une scène des *Mille et une Nuits,* un vrai conte de fées. Ils s'assirent à côté du Rajah, sous un dais de velours vert, appuyé sur des colonnes en or massif. Tous les hauts dignitaires étaient rangés à l'entour. En face, au fond d'une cour splendide, il y avait cent bayadères qui chantaient et dansaient (1). On avait éteint le gaz et la scène était éclairée par de grandes torchères en bronze que tenaient des Hindous habillés de rouge. Dans la main droite, les mêmes Hindous portaient des amphores remplies d'huile pour arroser les torchères à chaque instant. Une nuée de serviteurs du Rajah faisaient circuler des plateaux chargés de glaces, de sorbets, de fruits, de fleurs.

⁂

Le vêtement des bayadères consiste en un pantalon de soie couleur claire, orné de bor-

(1) Les bayadères sont parfois des poétesses. Voici une poésie de l'une d'elles :

« Quand, ô mon bien-aimé, retourneras-tu ? Délice de mon cœur et trésor de mon âme. Oh ! quand apparaîtras-tu pour rendre heureuse ta Roxane ? En vain j'attends ton retour, tu abandonnes tes amours ; mes paupières sont rouges à force de veiller au bruit de tes pas. Le lit de mon bien-aimé est couvert de guirlandes de *mogree*, il est ombragé avec des branches de jasmin, etc. »

dures et de broderies d'argent, et assez long pour ne laisser voir qu'en passant les riches anneaux à grelots qui entourent les chevilles. Leurs orteils sont couverts de bagues. Par-dessus le pantalon, elles portent une jupe d'étoffe précieuse ayant au moins douze largeurs, garnie de larges bordures d'or ou d'argent terminées par des franges épaisses de la même matière; une petite veste, serrant la poitrine, est presque entièrement cachée sous un voile immense qui fait plusieurs tours, retombe devant et derrière en larges pointes. Les mains, les bras et le cou sont couverts de joyaux, la plupart d'un grand prix, et les cheveux, relevés avec des rubans d'argent, sont attachés par des aiguilles du plus beau travail. Le bord des oreilles, le nez, sont percés par des anneaux; une perle et deux autres bijoux y sont suspendus. A l'exception de cet ornement, le costume est joli. Les bayadères sont en même temps des musiciennes.

Le rythme des danses était excessivement monotone, les bayadères traînant leurs pieds sans grâce. Chaque danse était une histoire mimée avec un titre spécial, une sorte de ballet : le *Charmeur de serpents*, le *Porteur*

d'eau (celui-là aurait eu du succès en Auvergne), le *Cerf volant*. Le bal fini, le Maharajah a passé autour du cou de chaque invité un collier de fleurs : ceux des princes étaient à trois rangs, les autres à deux rangs. Le roi de Jaypour demanda ensuite à chacun son mouchoir de poche, et il y versa quelques gouttes d'essence de rose. Un serviteur tenait, à cet usage, une petite cuiller en or. N'y a-t-il pas, dans cette coutume, un peu de tristesse philosophique? A-t-on voulu prolonger le souvenir? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que don Carlos conserve précieusement, au palais Lorédan, les fleurs du prince indien. Ses fleurs et ses parfums vivront toujours dans la mémoire du petit-fils de Louis XIV.

⚜

A une heure avancée, les princes quittèrent le palais, et le Maharajah, couvert de toutes ses parures, avec sa robe littéralement ourlée en perles fines et en brillants, sortit avec eux comme un dernier éblouissement. « Chaque jour, me disait Melgar, il change de costumes et de pierreries. »

Le Maharajah — titre dont la traduction lit-

térale est grand roi — appartient à la race des Radjputes. Sa dynastie est une des plus anciennes de l'Inde. La plus ancienne, la plus pure, est celle des rajahs de Udeypur. Un des princes de cette race, Goha, qui créa le royaume radjpute d'Edur, dans le Guzarat, épousa le petite-fille de Maurice, empereur chrétien de Constantinople. Ainsi, le fils du soleil, le descendant de cent rois, le patriarche de la race solaire duquel tous les autres rajahs doivent recevoir l'investiture, descend d'une princesse chrétienne.

***

Djeypur(1) est une ville toute moderne, capitale de l'ancien État de Dhundar. Elle fut fondée en 1728 par le roi Djey-Sing II, communément appelé Sowaï Djey-Sing, un des plus grands hommes de la nationalité hindoue, un des plus grands astronomes qui aient jamais existé. Il expédia une ambassade scientifique en Portugal, au roi Jean V. Celui-ci, à son tour, lui envoya Xavier da Silva.

Le maharajah de Djeypur est le chef des

(1) Djeypur, Jeypur, Djaïpore, Djaïpour ou Jaypour : au choix.

Cathchwahas, qui font remonter leur origine au divin Rama, roi d'Ayodia. Djeypur est le plus important des royaumes radjputes. Le maharajah Roun-Sing, qui régnait en 1875, était un homme d'État habile. Il inventa une secte pour avoir le droit de se débarrasser des prêtres et des nobles, qui ne lui laissaient pas un moment de repos par leur avidité et leurs prétentions.

⚜ ⚜
⚜

Maintenant, pour l'intelligence complète du voyage de don Carlos, je demande la permission de servir à mes lecteurs un soupçon d'ethnographie, d'histoire et de religion. Je serai aussi bref qu'on peut l'être, le moins nébuleux possible.

La race conquérante des Indes, celle qui domine aujourd'hui, est la race des Aryas, qui se compose de trois classes principales : les Brahmes, les Kshatryas et les Vaïssyas. Et une chose à laquelle vous ne vous attendiez pas sûrement, c'est que vous et moi nous sommes aussi des Aryas et des Brahmes : voilà comment. Au moyen de la philologie, en comparant entre eux le sanscrit et les

langues qui en découlent, les savants ont établi cette filiation.

« Le mot Arya, selon Max Muller, dit Mgr Laouenan dans son livre merveilleux (1), signifie, dans son acception première, celui qui cultive avec la charrue (*arare*), puis *chef de famille*, *maître excellent*, *honorable*. C'est le nom d'une ancienne province de l'Asie centrale, l'Aryane, qui correspondait aux provinces actuelles de Hérat, Balk et Samarcande. Elle faisait partie de l'antique Médie, et plus tard de l'Iran ou Perse. D'après Hérodote, les Mèdes descendaient de Madaï, troisième fils de Japhet. Les Aryas seraient donc fils de Japhet par Madaï. »

Des autres fils de Japhet, Gomer fut le père des Gomérites (Cimbres, Galls, Celtes); Magog, celui des Scythes, etc.; Javan, celui des Romains ou des Grecs; Thubal, celui des Ibériens et des Ligures; Mosok, celui des Moscovites ou peuples slaves; Théras, celui des Thraces. Les Orientaux attribuent à Japhet trois autres fils dont il n'est pas fait mention dans la Genèse : Djin, Sinn ou Tchinn, père

(1) *Du Brahmanisme*, par Mgr Laouenan, vicaire général de Pondichéry.

des Chinois; Tur, père des peuples généralement connus sous le nom de Turcs ou Turaniens; Russ ou Ross, père des Russes. Ainsi, les Aryas sont de race japhétique, aussi bien que la plupart des populations européennes et un grand nombre de peuples asiatiques.

Avant la conquête aryenne, l'Inde était occupée par des nations aborigènes de race chamite et turanienne. Une des tribus chamites est tristement célèbre sous le nom de parias.

Les Aryas se divisèrent en Brahmes (prêtres), Kshatryas (guerriers), Vaïssyas (marchands, agriculteurs), et les Sudras (la populace); plus tard, probablement à cause de leur dévouement au Bouddha, les Kshatryas furent remplacés dans la hiérarchie aryenne par les Radjputes et les Mahrattes.

⚜ ⚜
⚜

Le dieu hindou est Brahm, qu'il ne faut pas confondre avec Brahma, une des personnes de la *sainte* Trinité indienne : le *Trimurti*. Du Trimurti on ne sait rien, si ce n'est les débauches horribles des trois divinités. Brahma conserve, Vichnou conserve, Siva détruit. Le brahmanisme est un mélange de panthéisme

et de polythéisme. Tous les crimes, toutes les turpitudes, toutes les infamies y sont divinisés à côté de la déification des éléments et de la matière. Les deux cultes le plus en honneur sont celui du diable et celui du Lingam... Le catholicisme rejette de son sein tout ce qui n'est pas pur, moral, honnête; le brahmanisme convoque toutes les innombrables sectes de l'Inde, plus de sept mille, à son ignominieux panthéon.

Le judaïsme n'admet qu'un sacrifice, celui d'Abraham, et Dieu détourna le bras de son serviteur; le brahmanisme tolère et encourage les sacrifices humains, l'assassinat périodique des enfants et des jeunes filles.

Les livres sacrés des Hindous sont le Rig-Véda, le plus ancien, mais absolument remanié et défiguré, et le Code de Manou, qui n'est qu'un pillage de la Genèse, de la Pentateuque et des livres saints des Juifs. (Voir notre appendice.)

⚜

Un dernier mot. Les impies, les athées, les libres penseurs s'évertuent depuis un siècle et demi à opposer la pseudo-antiquité des Vé-

das à la Bible. Soyons bon prince et admettons : 1° qu'il y ait une morale véritable dans un coin quelconque des Védas; 2° que les lois de Manou, qui ont un semblant de religiosité, aient précédé celles de Moïse. Allons encore plus loin, soyons bon archiduc, et convenons, un instant, que les légendes de Salivahana, de Sulasṭha, personnages peu connus sur le boulevard, soient antérieures à la naissance de Jésus-Christ et nullement inspirées par la vie du Sauveur. — « Qu'est-ce que cela prouve? me disait le duc de Madrid, Moïse avait-il le dessein de répudier tout ce qui pouvait être bon avant lui? Et Jésus-Christ, qui est venu faire concorder la nouvelle loi avec l'ancienne, en l'épurant et la justifiant avec son sang, a-t-il, symbole divin et vivant, rejeté les anciennes figures, et lui, le Verbe de Dieu, contredit les prophètes anciens sous quelque forme qu'ils aient annoncé la vérité ou pressenti la venue du Messie? »

J'ai dit que le Maharajah était grand et beau. Les Radjputes sont généralement grands et bien faits. Ils ont le nez recourbé et des apparences hautaines dans toute leur per-

sonne. A l'orgueil de la naissance, ils joignent certains sentiments romanesques et de la courtoisie pour les femmes. Ils ont des règles d'honneur qu'ils ne violent jamais, mais aussi malheureusement ils ont des coutumes féroces.

A côté de l'usage du *rakki*, bracelet qui assure à celle qui l'a envoyé la protection de l'homme, se rencontre la pratique abominable du *satti* (1).

Il faut encore signaler le meurtre des filles.

On raconte que le maharajah de Jaypour, grand-père de *Douceur de miel*, avait fait immoler une jeune fille de treize ans, à son avènement au trône. Bon de sa nature, il n'a fait que sacrifier à des traditions, à des usages barbares. Cet usage affreux était pratiqué à

(1) Les sacrifices humains existent encore, malgré le gouvernement anglais. J'emprunte à Laouenan le récit suivant :

« C'est dans un temps de maladie épidémique, de mortalité et d'infortune que le sacrifice est consommé. Quinze jours avant l'époque fixée, les habitants du village s'assemblent : le *jauni* ou prêtre récite des prières sur la victime, annonce le jour où elle doit être immolée et lui rase la tête. Pendant les trois jours qui précèdent immédiatement, tout le village se livre à l'ivrognerie et à la débauche. Au second jour, on baigne la victime et on la revêt d'habits neufs; on la conduit ensuite, avec force musique, chants et danses, au bosquet du sacrifice..... Ensuite on rompt les os des bras et des jambes de la victime, on l'enivre avec de l'opium et du datura, et le prêtre lui ouvre la poitrine.

un tel point qu'en 1818, sur 8,000 familles, il n'y avait plus que soixante filles. En 1810, les radjahs de Djaïnpore et de Jaypour, ayant demandé simultanément la main d'une jeune princesse d'Udeypur, soutinrent leurs prétentions les armes à la main. On termina le différend en immolant la pauvre fille.

⚜

Le 4 janvier, le duc de Madrid assista à la messe qui fut célébrée par un prêtre italien, puis il monta avec le prince et la princesse sur des éléphants, et fit une excursion à Amber, ancienne capitale du royaume, aujourd'hui en ruines (1). Le Maharajah y possède un merveilleux palais de marbre, dans lequel on avait préparé un déjeuner. Le premier ministre, *Gloire de la lune*, accompagnait les princes et, à cause de sa religion, ne prit

(1) Amber est surnommée la *Reine des montagnes*. « Abandonnée maintenant aux fakirs et aux singes, dit Élisée Reclus, elle est d'autant plus belle que ses coupoles dorées, ses pavillons multicolores sont à demi cachés par la verdure ; les dalles de marbre sont descellées par les racines des arbres, les lianes s'enroulent aux colonnes, l'eau des fontaines s'écoule en filets serpentant à travers les salles, à travers les murs décorés d'ivoire et de bois précieux. » (Élisée Reclus, *Géographie. — L'Inde.*)

pas part au festin. Il s'assit par terre et mangea quelques oranges. Et encore, il se tint à une distance suffisante pour que l'ombre des convives royaux ne pût l'atteindre. Au retour, le duc de Madrid fit galoper son éléphant.

Le 5, chasse à l'antilope. Les princes et toute la cour de Jaypour partirent en voitures, traînées par des buffles dont les cornes étaient couvertes de velours vert. Dans d'autres voitures se trouvaient les léopards enchaînés et les yeux bandés avec des demi-masques de velours brodés en or. On se met donc à la recherche des antilopes. Aussitôt qu'on aperçoit un troupeau, par des marches et des contremarches adroites, on cherche à isoler une des antilopes. Quand on y parvient, on découvre les yeux à un léopard et on lui rend la liberté. Le léopard bondit, saute sur la croupe de l'antilope, la saisit au cou et ils tombent tous les deux. On accourt : si l'antilope n'est pas morte, on l'égorge. Alors, on recueille son sang dans une casserole attachée au bout d'un bâton. On fait flairer le sang au léopard et on l'attire ainsi jusqu'à un chariot, où on l'enchaîne.

On prit ainsi trois antilopes. Don Carlos, le duc et la duchesse de Mecklembourg avaient d'excellents fusils de chasse. Don Carlos tua un sanglier et le duc de Mecklembourg une antilope. Quant à la duchesse, elle assista à toutes les chasses et expéditions pendant le voyage, à cheval. Pour avoir une idée de l'énergie de cette princesse dans un voyage de quatre mois, et qui fut une véritable marche forcée, il faut savoir que dans les journées très fraîches il y avait trente-deux degrés de chaleur, et cela tout le temps. Pour ne pas être insolé, on était obligé de porter des casques. Mais, au lieu d'être en carton léger comme on les porte en voyage, en Europe, ils étaient en drap gris très épais, très lourds, pour que les rayons solaires ne pussent les traverser.

Le comte de Warren nous donne les instructions suivantes pour la chasse au sanglier :

« — Dès qu'on aperçoit le sanglier, le guide crie : « Dekho ! sahib ! dekho ! dokeran ! dokeran ! (Voyez, messieurs, voyez, les sangliers ! les sangliers !) » La coutume est pour chaque cavalier de choisir l'animal qui lui

semble le plus beau et de se lancer à sa poursuite. S'il entend son métier, il ne doit ni jeter, ni brandir sa lance, mais la tenir appuyée à sa cuisse à un angle de 45° avec la terre. S'il parvient à rejoindre l'animal, il doit chercher à le dépasser du côté gauche, en laissant toujours son arme dans la même position. Il suffit qu'il le rase d'assez près pour que la pointe de sa lance arrive jusqu'au sanglier ; alors l'impulsion même de la course fera entrer le fer jusqu'au manche, sans un mouvement, sans un effort du chasseur. Il est sûr, au contraire, de manquer son coup s'il veut, en quelque manière, le diriger (1). »

Le Maharajah, avec sa cour, suivit la chasse sur des dromadaires harnachés splendidement en velours vert et or. Après la chasse, il a envoyé aux princes les défenses du sanglier et les cornes de l'antilope.

Le duc de Madrid acheta à Jaypour des armes magnifiques, incrustées dans le genre de celle de Tibal, en Espagne. Ces incrustations sont du travail le plus délicat. Elles

(1) Comte E. de Warren, *l'Inde anglaise.*

sont étonnantes ; car il faut de longues études et un sentiment artistique des plus exquis pour agencer de pareils dessins. Le duc de Madrid les a placées dans son cabinet indien, au palais Lorédan.

⁂

Revenons à mes pèlerins royaux. Le Maharajah avait offert au duc de Madrid de chasser une panthère qui avait osé pénétrer dans l'enceinte de son château d'Amber ; mais, sur ces entrefaites, la panthère accoucha, et, en personne chaste et bien élevée, ce fut dans le département des femmes. Le Maharajah alors changea d'avis. Il voulait garder les petits. Mais il avait compté sans la panthère. Celle-ci, sautant un mur de douze pieds, se sauva, emportant ses petits.

⁂

En quittant Jaypour, les princes partirent pour Agra. Le duc de Madrid trouvait le voyage bien court avec son compagnon de route. Le duc de Mecklembourg était un soldat doublé d'un sportsman. Cavalier hors

ligne, franc, loyal, joyeux compagnon, il avait cette noblesse de sentiments dont il a donné tant de preuves. Le duc et la duchesse formaient un couple charmant. Le duc avait pour sa femme les attentions du fiancé et de l'époux.

CHAPITRE VI

Agra. — Le Jahunjiri-Mahal. — Le Tadj. — La Mosquée rose. — Saint-Pierre de Rome. — Lord Byron. — La grande mosquée d'Agra. — Le tombeau d'Ethmadudolhah. — Les portes de Sommath. — Lord Ellenborough. — Le Bagne. — Fabriques de tapis pour le *Bon Marché* et le *Louvre*.

Le 4, au soir, les princes sont partis pour Agra, où ils sont arrivés le 5 au matin. Aussitôt arrivés, ils allèrent visiter le fort, dont l'enceinte a plus de deux kilomètres. Il y a dans cette forteresse toute une ville de palais et de temples. Le plus important de tous est un palais en marbre, le Jahunjiri-Mahal, bâti par l'empereur mogol de Delhi, Yahanjili, pour une femme follement aimée pendant sa vie et même après sa mort. Ce palais immense est tout en marbre blanc, avec une tour très élégante qui s'avance sur le fleuve. L'empereur y passa les deux dernières années de sa vie. En face, il avait fait construire le tombeau de la femme adorée. Ce tombeau, c'est le Tadj... Les salles de bains du palais sont incrustées en ambre, et les piscines sont

faites pour être remplies avec de l'eau de rose.

Dans l'après-midi, les princes se sont rendus au Tadj. Le Tadj passe pour la merveille architecturale des Indes. Dans tous les cas, c'est un grandiose et superbe édifice. Nous l'avons dit, c'est à l'impératrice Mounitar-Mahal ou Tadj-Bibi, morte en donnant le jour à la princesse Johanna, que l'empereur Yahanjili ou Chah-Yahan éleva ce mausolée sans pareil.

« Après un concours de tous les architectes de l'Orient, le projet d'Isa Mahomed (Jésus Mahomet) fut adopté. Commencé, dit Rousselet, en 1630, le mausolée ne fut terminé qu'en 1647, et, pendant sept ans, vingt mille ouvriers y furent employés. Le gros œuvre nécessita cent quarante mille charretées de grès rose et de marbre de Radjpoutana, et chaque province contribua à son ornement par l'envoi de pierres précieuses, dont on retrouve la liste dans un manuscrit du temps. Le jaspe vint du Pendjab, les cornalines vinrent du Broach, les turquoises du Thibet, les agates de l'Yémen, le lapis-lazuli de Ceylan, le corail d'Arabie, les grenats

du Bundelcund, les diamants de Pannah, le cristal de roche de Malwa, l'onyx de Perse, les calcédoines de l'Asie Mineure, les saphirs de Colombo, les conglomérats de Jessalmir, de Gwalior et de Sipri. »

Malgré ces contributions et le travail forcé des ouvriers, le coût total fut environ de soixante millions.

Le Tadj, avec sa grande coupole et ses deux autres plus petites, se dresse sur les bords de la Jumna et élève son croissant à 250 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Il est en marbre blanc. Une charmante mosquée en marbre rose, placée à côté, fait ressortir sa blancheur éblouissante.

La gloire du Tadj ainsi acquise à la vérité, lui comparer celle de Saint-Pierre de Rome, comme l'ont fait plusieurs historiens, est une chose absolument insensée. L'œuvre immortelle, sans précédents, à laquelle Balthazar Perruzi, Bramante, San-Gallo, Raphaël, Michel-Ange, Maderna, Bernin ont travaillé pendant plus de deux cent cinquante ans, est deux fois grande dans tous les sens : hauteur, longueur, largeur, comme le Tadj. Saint-Pierre a 138 mètres d'élévation, plus de

400 pieds. En 1693, Saint-Pierre avait coûté, malgré les dons de la chrétienté, 350 millions d'écus romains, près d'un milliard. Je ne parle pas de la valeur architecturale, de l'incalculable différence comme difficulté vaincue qu'il y a entre les coupoles indo-sarrasines avec leur col étranglé et leur renflement, et la coupole latine, dont le Panthéon d'Agrippa, le dôme de Brunelleschi à Florence et celui de Michel-Ange à Rome sont les trois merveilleux spécimens. Entre la coupole du Tadj, toute belle qu'elle est, et celle que le titan florentin a lancée dans les airs, au-dessus du tombeau de Pierre et de Paul, il y a un abîme.

Ecoutons l'opinion de lord Byron, traduite en vers admirables : son scepticisme devant Saint-Pierre de Rome se fond dans l'ardeur de la dévotion :

CLIV. — Mais, parmi tous les temples antiques et tous les nouveaux autels, on ne peut rien te comparer, édifice imposant, le plus saint, le plus vrai, le seul digne de l'Éternel. Depuis la désolation de Sion, lorsque le Très-Haut abandonna la cité de son choix, de tous les monuments élevés à son honneur

par la main des hommes, quel est celui qui pourrait être plus sublime? Majesté, puissance, force et beauté, tout est réuni dans ce temple du Dieu de l'univers.

CLV. — Entrez : sa grandeur ne vous accable pas, et pourquoi? Ce n'est pas qu'il soit rétréci; mais votre âme, agrandie par le génie du lieu, est devenue colossale et ne peut plus trouver une demeure digne d'elle, si ce n'est dans ce temple, où sont consacrées les espérances de son immortalité. Un jour, si vous en êtes jugé digne, vous contemplerez votre Dieu face à face, comme vous voyez en ce moment son *Saint des saints;* vous le contemplerez sans être anéanti par son regard.

CLVI. — Vous avancez... Mais l'élégance de cette enceinte vous trompe... Le temple s'agrandit comme une haute montagne dont la cime paraît s'éloigner des pas de ceux qui la gravissent. En se développant, toutes les parties de son immensité se montrent en harmonie; à vos yeux étonnés s'offrent de riches marbres, des tableaux plus riches encore, des autels où brûlent des lampes. »

Le tombeau de l'empereur mogol se trouve dans le Tadj; à sa droite, celui de la femme aimée. Il est entouré d'une grille de marbre d'une délicatesse de ciselé inouïe.

Au coucher du soleil, le duc de Madrid fit illuminer tout l'intérieur du Tadj avec des feux de Bengale : cela produisit un effet fantastique. On retourna à Agra pour dîner; mais on retourna, le soir, au Tadj, pour l'admirer au clair de lune, et on y resta jusqu'à une heure du matin.

⚜

Le mercredi 7 janvier, les princes visitèrent la grande mosquée d'Agra, la plus grande des Indes. Elle se trouve également dans l'enceinte du fort et est en marbre blanc. On visita ensuite le tombeau d'Ethmadudolhah, grand, élégant mausolée construit par la fille d'un poète persan pour y renfermer les cendres de son père. Le poète était un émigré persan devenu le premier ministre du Grand Mogol. Ce mausolée est une sorte de Tadj en miniature, moins grand, plus gracieux. On l'appelle le Mouti-Masjid ou *Mosquée-Perle*. Il est d'une blancheur

éblouissante, sans mosaïques, sans aucune ornementation.

La cathédrale-mosquée d'Agra s'appelle la Jammah-Masjid. On admire dans le Dewasni, ou palais de justice d'Akber, le trône d'Akber et les fameuses portes de Sommath. Elles formaient, d'après la tradition, depuis les premiers siècles de notre ère, les portes du temple de Krichna, à Sommath, dans le Goujerate. Le sultan Mahmoud les enleva et les porta à Gazni. Lors de la prise de Gazni par les Anglais, lord Ellenborough les rapporta à Agra. Et, à cette occasion, dit Rousselet dans son beau livre *l'Inde des rajahs*, il prononça un discours si indianophile qu'on s'en émut à Londres.

Les princes firent une promenade au *Jardin du repos*. Les jardins hindous sont dans le goût de ceux de Versailles. On passa l'après-midi dans les bazars de la ville. Agra est d'autant plus intéressante qu'elle n'a absolument rien d'européen.

Ne quittons pas les alentours du Tadj et de la *Mosquée-Perle* sans faire observer que c'est sous le règne de Chah-Jehan qu'a fleuri la grande architecture indo-sarrasine, créée par

les Koutab de Delhi et les Ahmed de Goujerate — « Sous ce prince, dit Rousselet, apparaît cette école d'architecture sans rivale qui produisit le Mouti-Masjid et le Tadj d'Agra, le palais impérial et le Jammah-Masjid de Delhi. »

Le jeudi 8, après avoir entendu la messe au couvent des franciscains, le duc de Madrid se rendit au bagne, établissement très curieux. 2,500 forçats hindous y travaillent à la fabrication des tapis pour le *Bon Marché*, pour le *Louvre*, pour la reine Victoria et la cour de Russie. Les princes les virent sur leurs métiers. Ils travaillent tous enchaînés et le boulet aux pieds. Chacun porte un écriteau avec son âge, son nom, son crime et sa peine. Derrière, sur le dos, sont inscrits les bons points qu'ils méritent pour leur bonne conduite. Le directeur, comme dans toutes les prisons indiennes, doit être à la fois médecin, par raison d'économie.

Le soir, départ pour Meerut, résidence de S. A. R. le duc de Connaught.

CHAPITRE VII

Arrivée à Meerut. — Revue des troupes anglaises passée par les princes. — Carrousel donné par les officiers d'artillerie. — Bal magnifique offert par le 19e lanciers de Bengale. — Shardana. — Lady Forster. — Dîner au mess du 11e régiment d'artillerie. — Discipline anglaise. — Les mess des régiments.

Le vendredi 9, les princes arrivèrent à Meerut à dix heures du matin. Le duc de Connaught avait ordonné une grande parade. Le duc de Madrid, aussitôt arrivé, monta à cheval. Il se rendit au champ de manœuvres et parcourut le front des troupes avec le duc et la duchesse de Connaught, le duc et la duchesse de Mecklembourg. Il y avait en formation un régiment anglais de hussards, un régiment indigène des lanciers de Bengale, un bataillon écossais, un autre bataillon de Gourkas, troupes indigènes des frontières de Chine, et plusieurs batteries d'artillerie. La revue terminée, les troupes défilèrent devant les princes.

Le duc de Connaught ne vivant pas dans la ville de Meerut, mais au camp, le duc de

Madrid a été logé dans une tente magnifique, à côté de celle de Son Altesse Royale. Dans cette tente, il y avait un appartement complet.

Après le déjeuner, le docteur Scott, qui accompagna le corps du prince impérial et ensuite l'impératrice au Cap, fit la photographie de tous les princes.

Les princes se rendirent ensuite, sur la prière des officiers d'artillerie, sur une grande prairie Un carrousel, dans le genre de ceux qui s'exécutent à Saumur, leur fournit l'occasion de montrer leur adresse, leur rare talent en équitation, en voltige.

Le soir du 9, le 19e lanciers de Bengale donna un bal magnifique en l'honneur des princes. Ce qui les frappa le plus, c'est la disproportion entre les deux sexes, à l'inverse de ce qui se passe en Europe. C'est-à-dire qu'il y a dix danseurs pour une dame. Le duc de Madrid trouva la maison du régiment remplie des tableaux du général Fane. Le général Fane passe ses hivers à Venise, où le duc de Madrid l'avait connu. C'est un peintre distingué; mais il ne vend pas ses tableaux.

Le 10 janvier, on passa toute la journée à la

campagne, à Shardana, possession de lady Forster. Elle est située à treize milles de Meerut. C'est une Anglaise catholique, excessivement riche. Elle a reçu les princes, au bruit des salves de l'artillerie, sous des arcs de triomphe. Les deux bords de la route étaient couverts de drapeaux. Après un déjeuner de cinquante couverts, visite à une très grande église catholique appelée la cathédrale de Shardana. Lady Forster soutient cette église de ses deniers. Sa charité s'étend également sur deux écoles pour les enfants des deux sexes : elle en est la fondatrice. Les enfants ont chanté le *God save the Queen* et ont adressé un discours au duc de Connaught.

Dans l'église, on peut voir le tombeau de la dernière Begaum (grande reine) de Shardana. La dernière Begaum est morte en 1832. Elle avait une armée de vingt mille hommes. Convertie au catholicisme, elle avait épousé un Français. N'ayant pas d'enfant et aimant la France avec passion, elle a épousé un autre Français. Celui-ci, devenu veuf, épousa une Anglaise à laquelle, en mourant, il légua son énorme fortune. Devenue veuve, elle épousa lord Forster, et voilà par quelle singulière

genèse ces grandes richesses sont entre les mains de lady Forster.

Le soir, dîner au mess du 11e régiment d'artillerie à cheval. Tous les officiers et leurs femmes y assistaient.

Dimanche 11, à sept heures et demie du matin, le duc de Madrid assista à la messe, dite par un aumônier catholique. Dans la journée, promenade à cheval dans Meerut; le soir, banquet au 8e régiment de hussards. Les officiers ne voulaient plus laisser partir le duc de Madrid qui, comme toujours, avait su conquérir ceux qui s'approchent de lui.

* * *

« — Il faut voir les Anglais dans les Indes », me disait le duc de Madrid.

Et, me parlant de la discipline dans l'armée anglaise, il ajoutait :

« La discipline anglaise est tout à fait différente de la discipline française et de celle de l'Espagne. Le corps d'officiers n'est pas une monarchie absolue, mais une république avec une hiérarchie et une charte constitutionnelle. La constitution de l'empire britannique

règne dans l'armée comme dans le gouvernement. La hiérarchie n'existe que devant l'ennemi. Hors des champs de bataille, ce sont tous des gentlemen. Le titre de gentilhomme est considéré comme le premier de tous. Un officier est traduit devant un conseil de guerre pour avoir oublié sa qualité de gentilhomme comme pour avoir manqué à ses devoirs militaires. »

A propos de ces *mess*, auxquels les princes furent invités, j'emprunte des détails très intéressants au livre du comte Edouard de Warren, *l'Inde anglaise* :

« — Cette masse (mess) est un capital flottant, fondé depuis nombre d'années, et alimenté de la manière suivante : tout officier, en entrant au régiment avec le grade de sous-lieutenant, doit commencer par verser dans la caisse commune une somme équivalente à son premier mois de solde. Il paie en outre sa pension de chaque mois à la table d'hôte : cette pension est la même pour tous les officiers, quel que soit leur rang; elle est déterminée, pour ce qui a rapport à la nourriture, par la consommation générale, divisée par le nombre des convives; et, quant aux vins

et liqueurs, par la consommation individuelle, plus une taxe de douze pour cent au profit de la masse.

Chaque fois qu'un officier est promu à un grade supérieur, il subit encore une fois une retenue semblable d'un mois de solde du nouveau grade, toujours pour enrichir cette masse.

En cas de mort, c'est la communauté qui hérite ; il en est de même si l'officier permute d'un corps à un autre ; les sommes données ne sont jamais rendues, et il devra verser dans la caisse du nouveau corps un mois de solde du grade avec lequel il y entrera ; enfin, tout officier présent au corps, en congé ou détaché, subit encore une retenue mensuelle d'un jour de solde.

Comme le gouvernement exige un certain luxe et une certaine hospitalité de chaque corps d'officiers (par exemple deux dîners par an aux généraux chargés des inspections semestrielles, dîners où toutes les autorités de la localité doivent être invitées), il souscrit aussi annuellement à la masse, soit en Angleterre, soit dans l'Inde, pour 250 livres sterling par compagnie ou 250 livres par ré-

giment. On conçoit que ce fonds social pourra s'accumuler rapidement, et c'est ce qui arrive le plus souvent.

. . . . . .

La masse est non seulement reconnue comme la bourse commune, la propriété inaliénable et incontestable du plus jeune officier comme de son commandant, mais l'administration de cette fortune est élective et doit se renouveler chaque année. Tout le corps d'officiers, réuni en conseil, choisit parmi ses membres un président de masse (qui ne devra jamais être le commandant) et deux secrétaires. Ce président est responsable *sur sa fortune privée* du placement des capitaux et de la gestion des propriétés mobilières et immobilières qui appartiennent au cercle. Les secrétaires partagent cette responsabilité.

. . . . . .

La table d'hôte est considérée comme une parade militaire dont aucun officier ne peut s'absenter, à moins qu'il ne certifie sur l'honneur qu'il s'est rendu à une invitation particulière pour dîner dehors, ou pour cause de maladie. Deux officiers par semaine sont

chargés, à tour de rôle, des fonctions de président de table et de vice-président : ils ne peuvent s'absenter sous aucun prétexte et siègent aux deux extrémités de la table. Le vice-président d'une semaine devient le président de l'autre. Chaque officier, à son tour, doit subir les inconvénients de ce rôle, commençant par les deux extrémités de la hiérarchie, c'est-à-dire le plus jeune sous-lieutenant siégeant avec le plus ancien officier supérieur (après le commandant, qui, seul, en est excepté) (1). »

(1) L'*Inde anglaise*, par le comte Édouard de Warren, pag. 242 et suiv. Paris, Hachette. 1857.

CHAPITRE VIII

Delhi. — La Mosquée-Perle. — La campagne de Delhi. — La tour de Koortub-Minar. — Bénarès. — Allahabad. — Le temple des Singes. — *La Tour d'or.* — L'uniforme des Fakirs. — Chasse au sanglier. — Le dieu Siva. — L'Observatoire indien.

Le lundi 12, à onze heures du matin, Monseigneur et les princes prirent le train pour Delhi.

Au moment où le train princier est entré en gare de Delhi, les forts anglais ont salué avec le canon. Le colonel Rogers, gouverneur militaire de la place, reçut les princes. Un bataillon d'infanterie, drapeau et musique en tête, se trouvait rangé devant la gare.

Les princes descendirent à Cachemyr-Gate. Ils refusèrent une garde d'honneur. La journée fut consacrée à des acquisitions.

Le mardi 13, le colonel Rogers conduisit le duc de Madrid aux forts. Il lui fit voir le palais du dernier maharajah de Delhi, mort

il y a deux ans prisonnier à Calcutta. Dans l'enceinte du fort on admira beaucoup la *Mosquée-Perle*, c'est-à-dire une petite mosquée ouvragée comme un bijou, une sorte de Sainte-Chapelle dans le goût oriental. Les autres monuments, palais et mosquées, n'ont rien de remarquable que leurs dimensions.

Il y a, à Delhi, un nombre incroyable de singes en liberté. Ils circulent dans les rues et sur les toits des maisons.

⚜ ⚜ ⚜

Le mercredi 14, visite à Koortub-Minar, d'après les Indiens la tour la plus haute du monde, sise à onze milles de Delhi. En chemin, les princes descendirent cinq ou six fois de voiture pour examiner, en passant, les ruines sans nombre qui couvrent la campagne de Delhi. On la prendrait pour une vaste nécropole, quelque chose de la campagne romaine, moins les montagnes de la Sabine et le grand dôme du Christ, vivifiant les souvenirs, la nature et les morts. De tous côtés, on aperçoit des mausolées. Les princes entrèrent dans un vaste cimetière, où reposent

des familles nobles. Un bassin y est dominé par une très haute coupole. Des Hindous s'y tiennent tout nus. Pour quelques roupies, ils se jettent dans l'eau. On déjeuna au pied de la tour. Elle est bâtie en pierres rouges, dans un parfait état de conservation. Sur un de ses flancs, une colonne en fer plantée dans la terre porte la date de 300 ans de l'ère chrétienne. C'est une des dates auxquelles on peut se fier : chose des plus rares dans un pays où l'imagination archéologique et historique est délirante, et où l'on a des nuits de six mille ans : on a le temps de rêver.

⚜ ⚜

Jeudi 15, chasse au sanglier à cheval, avec lance. C'est le sport de prédilection dans les Indes. La duchesse de Mecklembourg y brilla par son intrépidité. On tua quelques sangliers, et, le soir, les princes retinrent à dîner le colonel Rogers, leur aimable guide, toute sa famille et ses officiers d'ordonnance.

Vendredi 16, on ne fit pas grand'chose. On donna à manger aux singes dans le Jardin public.

Le samedi 17, les princes quittèrent Delhi avec la même solennité. Les troupes étaient à la gare, et le canon leur adressait ses adieux.

⚜ ⚜
⚜

Le dimanche 18, arrivée à Bénarès, la ville sacrée des Hindous. Le Maharajah ne put recevoir le duc de Madrid, il était absent. Agé de soixante-cinq ans, âge plus qu'avancé pour les Hindous, il était allé à Allahabad. C'est un endroit de la plus haute dévotion pour les brahmanistes. Là, le Maharajah faisait une retraite pour se préparer à sa fin prochaine. Allahabad se trouve à la jonction de trois fleuves : le Gange et ses deux affluents.

Allahabad est située dans la plaine, sainte par excellence, où se trouve le Triveni, le point de jonction des trois rivières saintes : le Gange, la Jumna, le Saravasti, rivière mystique qui tombe du ciel et dont les eaux sacrées lavent des péchés. Là se trouvait Prayiana, une des plus antiques cités aryanes. Le Chinois Hiouen-Thsang, qui la visita vers 640 de notre ère, dit : — « A l'est de la ca-

pitale, deux fleuves se réunissent ensemble ; à l'ouest de ce confluent, il y a un plateau qui a quatorze ou quinze lieues de tour et dont le terrain est droit et uni. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, de grands personnages doués d'humanité et d'affection se rendent en cet endroit, afin de répandre des bienfaits et des aumônes. C'est pourquoi on l'a appelée la *Grande Plaine des aumônes*. Et la tradition rapporte qu'il est plus méritoire de donner en ce lieu une pièce de monnaie que cent mille ailleurs. » (*Hist. de la vie de Hiouen-Thsang,* trad. de Stanislas Julien.)

A défaut du Maharajah, il y avait à la gare un officier de sa maison, les voitures de la cour et le résident anglais. Celui-ci accompagna les princes à leur hôtel. Après déjeuner, il leur montra le palais du Maharajah. Ce palais est mesquin : il n'y a de remarquable qu'une superbe terrasse sur le Gange.

⚜

Le Gange, à Bénarès, a un kilomètre de largeur. Le fils du Maharajah reçut les princes à la porte du palais. C'est un enfant de

dix ans, très beau, mais affligé d'une précoce obésité. Il fit les honneurs du palais de son père avec une grâce exquise. En sortant, on se dirigea vers les magnifiques jardins qui sont au bord du Gange. On descendit jusqu'au fleuve sur des éléphants. Là, le duc de Madrid s'embarqua sur un énorme bateau. Les Hindous le faisaient avancer avec les pieds. On a descendu le fleuve une heure et demie.

La ville proprement dite est toute échelonnée sur la rive gauche. A droite, il n'y a que les palais et les jardins du Maharajah. L'aspect de la cité est féerique. Chaque prince hindou a le devoir d'y posséder un palais. Ce palais doit pouvoir contenir une suite de plusieurs centaines de personnes pendant un mois chaque année. Jadis, les cardinaux, à Rome, étaient tenus d'avoir un palais assez vaste pour une *familia* (domesticité) de cent personnes. A Avignon, leur demeure devait être surmontée d'une tour.

Les palais sont en pierre, d'une richesse architecturale inouïe. Leur élévation est grande. Des escaliers en marbre descendent dans les eaux mêmes du Gange. Il n'y a pas

de maisons particulières : il n'y a que des palais et des temples.

⁂

La journée du lundi 19 fut consacrée à la visite des temples. Parmi ceux-ci il y a celui des singes. Il est en pierres rouges, au milieu d'une pièce d'eau. Il y avait jadis plus de cinq mille singes sacrés. Ils faisaient de tels ravages dans la ville, que l'avant-dernier maharajah fit un coup d'État. On les mit dans des cages et on les expédia dans les forêts de l'intérieur. Il n'en reste, à présent, que deux cents. Les concierges du temple vendent des confitures et des bonbons pour donner à manger à ces bêtes sacrées.

Plus curieux encore le temple de la *Tour d'or*, ainsi nommé parce qu'il y a une grande tour plaquée d'or massif. Dans l'intérieur, il y a le *Puits de la sagesse*. Ses eaux possèdent la vertu d'inspirer un bon conseil, une sage résolution. Il y avait une foule incroyable. Malgré la protection de la police, les princes ont dû jouer du coude très fortement pour approcher du puits sacré. Les Hindous y je-

taient des fleurs, des pièces de monnaie, des bijoux et de l'eau du Gange.

L'onction et la dévotion de ces pauvres diables sont admirables, et le vrai Dieu leur en tiendra compte.

Ce temple, comme tous les autres de la religion de Brahma, rappelle beaucoup dans ses dispositions intérieures et son aspect extérieur les églises catholiques. Il est flanqué de tours élancées. On y trouve de petites chapelles avec des grilles, des images de bienheureux et des chandelles en cire qui brûlent devant eux, des tombeaux de saints qui opèrent des miracles, et surtout des quantités de cloches. Seulement, celles-ci, au lieu d'être placées au sommet et dans l'intérieur des tours, sont accrochées aux voûtes des temples, à portée de la main des fidèles. Ceux-ci les font sonner en même temps qu'ils prient. A côté du puits de la science, il y avait un fakir, jeune homme magnifique, le corps tout barbouillé de blanc, un vieillard aussi bien vêtu et le corps barbouillé de rouge.

Ce temple est dédié à Siva, dont le nom vulgaire est Mahadeo (grand dieu). C'est la

plus populaire des divinités hindoues. Il est représenté sous des variétés innombrables de formes. La plus ordinaire est un œuf en pierre, pour indiquer que Dieu est une essence pure, qu'il n'a pas de membres, qu'il est le germe de toutes choses.

Le même jour, on montra à Monseigneur l'observatoire astronomique indigène, bâti il y a cent cinquante ans. Pas de télescopes, pas de verres ; tous les instruments sont en pierre, tout le calcul repose sur la combinaison des angles.

CHAPITRE IX

Bénarès (suite). — Déjeuner à l'hôtel de ville. — Cérémonies religieuses. — Crémation d'une jeune fille. — Dangers de la calvitie. — Bénarès et Venise. — Départ pour Calcutta. — Lord Dufferin. — Les pouvoirs du vice-roi. — Aspect de Calcutta. — Un mot sur la famille indienne. — Un bal costumé. — Les courses. — Barrakpoor. — Duel entre deux aigles.

A moitié chemin, on mit pied à terre et on s'arrêta à l'hôtel de ville. C'est une construction à l'européenne, dans le style gothique anglais. On l'avait mis à la disposition des princes. Ils en profitèrent pour se mettre à table et se faire servir le déjeuner qu'ils avaient apporté.

Le mardi 20, au point du jour, on partit du *Pont des barques* et on remonta le Gange pour assister aux cérémonies religieuses. Des milliers d'Hindous des deux sexes entrèrent dans le Gange, tout nus, pour faire leur prière avec des signes cabalistiques. Il est impossible de pouvoir décrire le fourmillement des Hindous dans les immenses escaliers des temples. Une sortie de l'Opéra à

une première, le palais des Champs-Élysées le jour du vernissage en donnent à peine une idée ; et cela dure tout le temps.

Dans l'endroit le plus saint du fleuve, qui est aussi le plus pittoresque, les princes assistèrent à la crémation de deux cadavres : un homme et une jeune fille. Le cadavre est enveloppé dans un voile de gaze. On le place sur un bûcher et on l'approche des eaux du Gange. Il est penché de telle façon que les talons du mort touchent seuls l'eau. Le bois du bûcher est fourni par une forêt sacrée, placée à 28 milles de Bénarès. Quand tout est prêt pour la cérémonie, on dépouille le cadavre de son voile ; on l'enveloppe dans un drap blanc très épais, ourlé de bleu et de rouge. On verse sur le mort de grandes amphores pleines de l'eau du Gange et on allume le bûcher. La famille du défunt, assise en cercle sur les hauteurs, assiste à la cérémonie. Tout le temps de la combustion, un Hindou se tient près du bûcher : il y jette, à chaque instant, des poignées de gomme aromatique. Lorsque le corps est entièrement calciné, on recueille précieusement les cendres et on les jette dans le Gange. On a ra-

conté au duc de Madrid qu'au moment où un Hindou entre en agonie, on met dans la bouche du malade un peu de boue prise dans le fleuve sacré. Elle empêche les démons d'entrer dans son corps; car le diable aimerait mieux mourir que d'y toucher. On lui a raconté aussi qu'avant la crémation on coupe les cheveux du cadavre pour les jeter dans le Gange. Chaque cheveu qui tombe fait gagner au mort mille ans de paradis. Voilà ce qui ne doit pas, aux Indes, faire monter les actions des gens chauves. Malgré tous ces racontars, il est certain que la jeune fille que l'on brûlait avait une chevelure noire magnifique. Ses grands yeux noirs ouverts semblaient regarder comme si elle était vivante.

⚜ ⚜
⚜

De leur barque, les princes aperçurent aussi les innombrables caravanes de pèlerins. Ils portaient des amphores en cuir remplies de l'eau du Gange, et parcouraient tous les temples avant de rentrer chez eux avec les vases consacrés.

⚜ ⚜
⚜

Bénarès, vue du milieu du fleuve, n'est pas moins pittoresque le jour que la nuit. L'aspect des maisons dont les fondements sortent de l'eau rappelle Venise. Mais la vie, à Bénarès, est plus intense, plus bruyante. Le décor général est plus imposant, plus sauvage, infiniment moins gracieux, moins aristocratique, moins religieux même. Les dômes et les campaniles de Venise ont une plus pieuse posture que les temples de cette religion à mille pattes qu'on appelle le brahmanisme. Somme toute, le duc de Madrid et les princes ne laissèrent pas que d'admirer beaucoup Bénarès et d'être édifiés par la piété de ce peuple singulier qui brûlait ses femmes, mais où l'amour conjugal a fait des prodiges.

Le 19, avant-veille de leur départ, le Maharajah, qui faisait sa retraite, a envoyé un officier de sa maison complimenter les princes. Il leur portait, en offrande, des fruits, des fleurs, des légumes, du sucre.

Le mercredi 21, on partait pour Calcutta. Le 22, on y arrivait.

⚜ ⚜
⚜

Le duc de Madrid et ses compagnons furent reçus par lord Dufferin. Le vice-roi leur offrit son palais et les conduisit chez lady Dufferin et sa fille. Au moment d'entrer dans le palais, un aide de camp informa M. Melgar, chambellan de Monseigneur, que le vice-roi avait aux Indes une position absolument royale, absolument identique à celle de la reine Victoria, que le duc de Connaught, comme rang, comme préséance, lui était absolument subordonné. En effet, le vice-roi est un souverain absolu. On peut le changer ; mais ni la reine, ni les Chambres ne peuvent lui demander aucun compte. Il a sa cour, ses ministres, sa maison militaire. C'est un homme d'une haute valeur. Il a succédé à lord Ripon, de très indianophile mémoire.

Après les présentations d'usage, on déjeuna, et les princes montèrent à cheval. Le soir, dîner de cinquante couverts et bal de cinq cents personnes. Le duc de Madrid ouvrit le bal avec lady Dufferin, et lord Dufferin avec la duchesse de Mecklembourg. Ces bals, comme tous ceux qui ont suivi, sont merveilleux; la disposition de cet immense palais

prête à toutes ces magnificences. Il est situé au milieu de vastes jardins. Pendant le dîner du vice-roi, il y a toujours de la musique ; et, qu'il soit seul ou non, il boit toujours à la Reine : *To the Queen Empress.*

⚜

Calcutta est un mélange de dômes, de colonnes, de clochers, de squares et de huttes. L'esplanade est très belle. Ses habitants sont le plus triste échantillon de la race hindoue. La divinité favorite du peuple de Calcutta est l'horrible Kali, femme de Siva. Pour l'honorer, dans les environs de Calcutta, on établissait un cirque, ou, si vous aimez mieux, des chevaux de bois. Des hommes et des femmes tout nus remplacent les chevaux de bois : un crampon de fer enfoncé dans leur chair et fixé au bout d'une corde les tient attachés à l'axe du cirque. On tourne la manivelle, femmes et hommes tourbillonnent et, dix minutes après, ils sont en lambeaux. Kali adore ce genre d'exercice. Le jour à la mode, c'était le samedi.

La première impression de Calcutta n'est pas agréable. Le climat est atroce, l'air est chaud et humide à la fois. Le spectacle des gens qui se baignent dans le Gange, la plupart difformes, est ignoble. Les maisons sont laides, d'un blanc sale. Des ordures les déshonorent partout. La population n'y est pas pittoresque comme à Bombay. Les hommes sont tête nue, les cheveux coupés. Ils sont enveloppés dans un drap blanc. Ils ont ainsi un faux air de citoyens romains. Les rues sont traversées par des tramways. Il y a des chaises à porteurs, des fiacres de première et de seconde classe.

La population de Calcutta est de 700,000 : Hindous, 280,000 ; — mahométans, 125,000 ; — chrétiens, 27,000 ; — bouddhistes, 2,000 ; — juifs, 1,000 ; parsis, 150.

⚜⚜
⚜

Un mot sur la famille indienne. — « La famille, dit Montegazza, est dirigée par le Karta, véritable patriarche, qui, par son âge, son rang ou l'impôt qu'il paie, a la main au gou-

vernail. Après lui vient le Djunni ou chef femelle de la colonie. »

La nourriture des Indiens consiste en légumes, en riz, en poisson, en viandes ; leur boisson est l'eau-de-vie et le café. Si une femme fait la cuisine, elle doit se purifier dans l'eau du Gange. Il y a de véritables magasins d'eau du Gange avec des bouteilles cachetées et brevetées. Il est dans la domesticité hindoue un personnage curieux : le Magadhas! Il réveille son maître, le matin, lui dit l'heure, lui répète le nom de tous les dieux, lui souhaite une bonne journée et lui prédit le temps.

Les Hindous aiment la musique, mais la leur est horrible. Il est cependant un air indien, dont je ne me rappelle plus le nom : il est d'un charme et d'une mélancolie exquis. Byron l'a immortalisé en composant sur lui une chanson. Ce sont les cordonniers qui sont les musiciens, comme les *pittori* à Venise.

Dans chaque maison de Calcutta, il y a une chambre, véritable forteresse, où l'on se réfugie en temps de cyclone. On se rappelle les effroyables perturbations atmosphériques

qui ont si souvent ravagé la capitale des Indes anglaises.

⚜

Il est à Calcutta un parti auquel appartiennent les Babous, novateurs politiques : on l'appelle Young indien. Ils ont levé l'étendard de la révolte contre d'anciennes coutumes, et ils ont *épousé des veuves*.

« Pour comprendre, dit Rousselet, la valeur de cette révolution sociale, il faut savoir que, d'après les dogmes hindous, la femme doit être tenue dans l'ignorance, la courtisane seule peut savoir lire et écrire. Quant à la veuve, la loi est inexorable pour elle : sitôt qu'elle a perdu son époux, ses parents doivent la prendre, la dépouiller de ses vêtements et, après l'avoir accrochée par les pieds, lui raser la tête dans cette pénible situation. Les vêtements les plus grossiers, les services les plus pénibles ; la soie, l'or, l'argent lui sont interdits. »

⚜

Après le déjeuner, le vice-roi a reçu, dans la salle du trône, une députation mahométane des nababs. Leur chef a lu une Adresse à laquelle lord Dufferin a répondu par un discours. Il était en redingote noire, le cordon du *Bain* en sautoir. Les princes, avec lady Dufferin et lady Ellen, sa fille, assistèrent à l'audience derrière un paravent. Le soir, magnifique bal costumé à l'Hôtel de ville.

Le samedi 24, les princes, accompagnés du vice-roi et de sa famille, se sont rendus aux courses : même public, même pesage, mêmes parieurs qu'à Longchamps. Le soir, tous ont pris le train spécial pour se rendre à Barrackpoor : c'est la campagne du vice-roi, à une heure et demie de Calcutta, sur un bras du Gange. Le roi y passe tous les dimanches avec sa famille. A Barrackpoor, il y a un camp. Le général commandant se trouvait à la gare : il a été présenté par le vice-roi aux princes. Après dîner, on a joué aux jeux innocents.

Dimanche 25, déjeuner dans le parc sous l'*arbre-forêt* : c'est le baobab. Les branches descendent, entrent dans la terre et en res-

sortent en faisant de nouveaux arbres. Le baobab s'étend quelquefois sur une surface de cent mètres carrés. Pendant le déjeuner, on jetait de la viande aux aigles. On attachait de la viande aux deux bouts d'une corde : un aigle s'emparait d'un bout, un autre de l'autre, et ils se battaient à qui garderait la corde.

CHAPITRE X

Excursion à l'Himalaya. — Un chemin de fer à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. — L'*Évériste* et le *Chinchinyunga*. — Acte de témérité fabuleux. — Retour à Calcutta. — Réception solennelle du Maharajah de Jaypour. — Madras. — Pondichéry. — Dupleix. — L'île de Ceylan. — Le prince de Lucinge et les huîtres perlières. — Le culte du Diable.

Après déjeuner, les princes partirent pour Darjeeling et commencèrent leur pèlerinage à l'Himalaya. On quitta le train pour traverser le Gange en bateau à vapeur. La largeur du fleuve est telle qu'il a fallu vingt minutes pour le traverser.

Le lundi 26, à huit heures du matin, le duc de Madrid arriva à Siligguri. On prit ensuite le chemin de fer des montagnes. C'est une sorte de petit tramway à vapeur. Dans les wagons, il n'y a de place que pour deux personnes côte à côte, ce qui fait quatre avec les vis-à-vis. L'envoyé du résident anglais, qui était venu au-devant des princes, avait eu un accident en descendant cette route dangereuse. C'est avec la figure ensanglantée qu'il

s'excusa de ne pouvoir accompagner les princes.

Ce chemin de fer est une des merveilles du monde, parce que, sur un parcours de huit à dix kilomètres sur les pentes de l'Himalaya, il y a 7 pour 100 d'inclinaison, c'est-à-dire 28 pour 1,000 avec des courbes de 21 de hauteur. Il n'y a pas de parapets : on tomberait à *huit* mille pieds.

Arrivé à Darjeeling à quatre heures de l'après-midi, on n'a pu rien voir, à cause de l'intensité du brouillard. La route est splendide au milieu des forêts vierges, des montagnes immenses de l'Himalaya. Il y a des bambous qui sont des colosses, des lierres dont un seul couvrirait le plus grand monument.

Le 27, Monseigneur s'est levé avant le soleil, parce que c'est le seul moment où les pics les plus élevés de l'Himalaya et du monde sont visibles. Il y a sept montagnes plus hautes que le Chimborazzo, ce roi de la Cordillère des Andes. Les deux plus élevées sont l'Evériste et le Chinchinyunga. Elles ont près de trente mille pieds de hauteur. Le brouillard était profond; mais, à travers les dé-

chirures, on apercevait les sommets, et plus distinctement encore les montagnes du Thibet.

⁂

Les princes firent une excursion à cheval qui dura six heures. Ils admirèrent les points de vue les plus intéressants. En route, une hyène énorme a passé devant les chasseurs. Elle a galopé longtemps devant Monseigneur, entre la montagne et le précipice. Elle á fini par se sauver. Les fourrés étaient remplis de tigres, de panthères, de chacals et, plus bas, d'éléphants sauvages.

La végétation est géante. Les pentes sont couvertes de plantations de thé.

Là, se trouvent les premiers spécimens de la race indigène de l'Himalaya : face aplatie, teint couleur de fève mûre, les yeux en amande.

La flore himalayenne apparaît aussi dans toute sa splendeur : magnolias, orchidées, rhododendrons, etc.

L'Himalaya est un des chefs-d'œuvre, le plus grand de la création terrestre après la

mer. Avec son ciel ou d'azur ou d'étoiles, avec sa nue orageuse, l'Himalaya est « un hymne superbe de la nature à Dieu! » « On « croit être présent à la création, me disait le « duc de Madrid, on dirait que le chaos sans « forme est réduit à une vapeur pendant « quelques moments. Peu à peu, on y remar- « que une mystérieuse fermentation, une ge- « nèse en action. On voit se dessiner des « branches d'arbres, des vallées, des som- « mets, des orbes couvertes de plumes de « cygne, de flocons de coton. On les pren- « drait pour les crépuscules de la forme. »

⚜ ⚜ ⚜

« — Tu es vraiment vierge, s'écrie éloquemment l'historien Mantegazza, tu es la seule virginité du monde. Aussitôt que la terre a reçu les baisers du soleil, des milliers de créatures sont nées : elles ont fouillé les entrailles de leur mère. Mais, ni les hommes, ni les insectes, ni les maux qui affligent la terre n'ont pu monter jusqu'à toi. Notre pla-

nète est un lit de noce perpétuel; toi seule tu es la vierge.

« Toi seule tu es vierge, tu n'as pas été prostituée même par les chants d'un oiseau; mais tu es tellement belle que, si tu gardes ta virginité, tu fais l'amour avec la lumière qui t'enivre et qui t'habille d'azur, de pourpre, d'or; tu fais l'amour avec les nuages qui caressent ton front serein; tu fais l'amour avec les espaces infinis des cieux, dans lesquels tu plonges avec l'audace des vraiment forts; tes amours sont éternelles comme les choses qui ne vivent pas; tu es le cantique, tu es la fête du monde inorganique; le monde des plantes a la végétation et le baobab; le monde des animaux a le lion; le monde des pierres a l'Himalaya, c'est-à-dire la richesse et la beauté des montagnes. Toi seule, tu peux étreindre le ciel de tes bras puissants et en même temps rester ici près de nous pour forcer l'admiration des hommes. »

L'empereur martyr Maximilien dit dans ses *Souvenirs* que l'homme qui a le sentiment de la nature doit assister à trois spectacles : d'abord une matinée dans les Alpes, sur un sommet élevé, dans l'air pur, loin du mouvement du monde. Là, environné des richesses de la fleur alpestre comme d'un magnifique émail naturel, « gentianes azu-« rées, roses souriantes, pensées, myosotis, « œillets et violettes, baigné dans la fraîche « vapeur du matin, que percent peu à peu les « rayons de la lumière, il voit les étoiles s'é-« teindre dans le firmament argenté. » Le second est celui du milieu du jour dans le paradis des tropiques, avec son exubérance de parfums, de fleurs, de vie, de sons. Le troisième, celui du soir, au désert, « quand le disque enflammé, voilé d'une teinte de sang, s'abaisse dans les vapeurs où se joue le mirage, au moment de disparaître à l'horizon lointain dans la mer de sable. » Le duc de Madrid leur aurait préféré l'Himalaya. Quant à moi, le coucher du soleil à Venise, aperçu des terrasses de Saint-Lazare, ou le même spectacle, à Rome, sur le Monte-Mario, me semblent mériter une place dans

cette nomenclature des beautés de la nature.

Les princes n'ont pu arriver jusqu'au Thibet. L'entrée est interdite aux Européens, sous peine de mort.

Monseigneur acheta des armes et des instruments de musique religieuse, un tambour fait avec deux têtes de mort collées ensemble et une flûte percée dans un fémur humain.

Le mercredi 28, on est retourné à Siliguri. Mais, au lieu de descendre traînés par la locomotive, les princes ont demandé de faire la descente dans un wagon entraîné par son propre poids. On a gagné trois heures : on est resté cinq heures au lieu de huit. Pour apprécier cette course vertigineuse, cet acte incroyable d'audace auquel la duchesse de Mecklembourg a voulu associer son courage, il faut remarquer que l'on se trouvait à *huit mille pieds de hauteur ;* que la montagne était sillonnée de trains ascendants; que c'est par miracle que les mécaniciens ont pu les garer. Cela est autrement sérieux que les voyages en ballon entrepris par le duc de Madrid. J'ai entendu critiquer ces témérités fabuleuses. Quand Charles XII était jeune, on blâmait aussi ses imprudences. Que voulez-

vous faire? on ne peut créer les vaillants à sa fantaisie.

⚜ ⚜
⚜

Se trouvant dans la province de Guipuzcoa, pendant la guerre, don Carlos reçut une dépêche télégraphique annonçant que l'ennemi allait attaquer Estella, en Navarre. — « Je « n'avais pas le temps d'y arriver, me dit le « duc de Madrid, à cheval ou en voiture. Il « y avait sur la ligne du chemin de fer du « Nord, abandonnée depuis plus de trois ans, « une vieille locomotive rouillée par l'inac- « tion et quelques wagons de troisième « classe. Je les fis mettre sur la voie. Accom- « pagné des officiers de ma maison militaire « et d'une compagnie de guides, je m'embar- « quai sur le train improvisé. Pas un homme « pour faire les signaux; mais, passant par « les endroits dangereux que tout le monde « connaît, sentant les traverses se briser sous « le poids de la locomotive, nous atteignîmes « Alsasua, et j'arrivai à temps pour voir la « retraite de l'ennemi, qui n'osa pas attaquer « ce jour-là. »

C'est la première fois, depuis la découverte de la vapeur, que l'on fait un pareil voyage sur une voie abandonnée.

⚜ ⚜
⚜

Le jeudi 29, les princes rentraient au palais de Calcutta. Un dîner de soixante couverts célébrait leur retour ; un bal suivait.

Le vendredi 30, à deux heures de l'après-midi, réception très solennelle du Maharajah de Jaypour par le vice-roi. La garde, sur deux rangs, s'étendait des pieds du trône jusqu'au jardin, à travers les salons et le grand escalier. Le Maharajah est arrivé dans une voiture à six chevaux, avec une grande escorte de cavalerie. Les deux régiments ont joué des hymnes indiens, et on a tiré le canon tout le temps de l'entrevue. Le vice-roi, entouré de toute sa maison civile et militaire, était sur le trône, en redingote noire, avec le *Bain* en sautoir. A l'entrée du Maharajah, il s'est avancé vers lui de trois pas. Il l'a fait asseoir à sa droite, sur un fauteuil plus bas que le trône. Le Maharajah a présenté sa suite, com-

posée d'une quarantaine de personnes. La réception a duré une demi-heure.

Dans l'après-midi, le premier ministre du Maharajah, trouvant les princes dehors, est venu demander à M. Melgar à quelle heure le Maharajah pourrait être reçu par le duc de Madrid et le duc de Mecklembourg. Précisément, les princes avaient pris les devants et s'étaient rendus chez le Maharajah. Il fut convenu que le prince indien viendrait le soir après le dîner. En effet, il est venu et a passé près d'une heure avec les princes. Après son départ, on termina la soirée au Cirque.

Le samedi 31, départ sur le *Tibre*, des Messageries françaises, capitaine Lugan. Le directeur baron de Février voulut installer Monseigneur à bord.

⚜

Dans l'après-midi, au moment du départ, le sémaphore de Hornbor a transmis une dépêche du vice-roi pour le duc de Mecklembourg. Il le priait de prévenir le duc de Madrid que la duchesse de Madrid avait télégraphié à sir James Fergusson que l'infante

dona Bianca, sa fille, était gravement malade. Le prince télégraphia par le même sémaphore, demandant des nouvelles à Madras, et annonçant son retour en Europe. Quelle triste traversée pour don Carlos!

On arriva le 4. Deux dépêches attendaient Monseigneur avec de bonnes nouvelles de l'infante. On en promettait d'autres pour l'arrivée des princes à Colombo, dans l'île de Ceylan. La jeune princesse, qui a conquis l'admiration et la sympathie de tous, fut bientôt guérie.

⁂

Deux aides de camp du gouverneur de Madras se rendirent à bord du *Tibre*. Ils priaient les princes de descendre au *Government-house* et mettaient les bateaux du gouvernement à leur disposition.

Les princes s'y rendirent; puis ils parcoururent la ville; plus d'une fois, le vainqueur de Lacar et de Montejurra dut évoquer l'ombre de la Bourdonnays pour lui demander compte de la perte de l'empire des Indes pour la France. C'est à Madras que, rebelle à

l'immortel Dupleix, rebelle à sa propre renommée, la Bourdonnays compromit l'œuvre gigantesque de Dupleix et la fit tomber entre les mains des Anglais.

« — Venu dans l'Inde pour anéantir la puissance anglaise, dit Hamont, l'éloquent historien de Dupleix, il l'avait ménagée, et lui, acclamé quatre mois auparavant comme un Messie, il laissait Dupleix, le représentant du roi et de la France, aux prises avec les plus terribles difficultés et presque sans défense. »

⚜

Madras est divisée en deux parties : la ville blanche, la ville noire : l'Europe et l'Asie. Des casernes, des maisons à l'espagnole, de petits jardins, de belles rues ombragées de grands arbres, des églises, quelques palais de style grec, une belle forteresse; puis un immense village avec des minarets, des pagodes, des mosquées. Enfin de larges avenues plantées d'arbres magnifiques, de somptueux palais, de véritables temples d'Athènes sur les bords des pelouses, à l'entrée de

bosquets, de charmilles et d'une forêt de fleurs. »

Quant au confort dont l'on jouit dans les maisons, j'emprunte à M. de Warren le récit suivant :

⚜ ⚜
⚜

« J'étais absorbé depuis quelques heures dans cette occupation (recueillement), quand mon attention fut soudainement réveillée par un petit cri perçant qui semblait s'élever de la table même où j'écrivais. En levant les yeux, j'aperçus deux petits écureuils qui venaient d'entrer par une des fenêtres ouvertes (c'est une espèce grise plus petite que la nôtre et marquée de trois raies noires sur le dos). Ils avaient une querelle à vider, et ma table servait de champ de bataille. Après quelques secondes de combat, ils traversèrent la chambre en se poursuivant et disparurent par une fenêtre. Cet incident me fit jeter les yeux tout autour de l'appartement, et je fus surpris du nombre d'insectes et de reptiles de toute espèce qui partageaient avec moi la jouissance des localités. Des lézards de toutes formes et de toutes couleurs bruis-

saient, couraient sur toutes les murailles et sur les plafonds, à la chasse aux mouches; les écureuils ne faisaient qu'entrer et sortir; quelquefois une grosse araignée tarentule traversait rapidement le plancher; enfin des bourdons, des guêpes, des moustiques chantaient en chœur sur tous les tons. Je conservai longtemps mon préjugé européen contre ce mélange de société; mais, après quelques années de séjour dans l'Inde, on finit par s'habituer à toute cette vie qui fourmille et bourdonne autour de vous, comme on s'habitue en Europe au tapage bien plus fatigant d'un canari dans le coin d'une chambre. »

Près de Madras se trouve le village de Valkéchwar, village sacré où coucha Rama lorsque, à la tête d'une armée de singes, il marchait à la conquête de Ceylan pour punir le géant Ravana. Vijayanagar est proche.

On y voit des troupes de religieux vallabayatcharas, au costume efféminé, aux regards insolents, disciples de Krichna sous sa forme la plus honteuse. Ils se promènent à

travers la foule. Malgré tous les efforts du gouvernement anglais, cette secte odieuse, quoique bannie par plusieurs édits, est encore puissante dans le sanctuaire de Valkéchwar, et le bras de la loi ne peut les frapper que difficilement. Chaque année dévoile des crimes révoltants commis par des prêtres, dont la religion est la débauche la plus révoltante.

Le plus illustre des princes de Vijayanagar fut Crishna-Rajah, qui défendit sa capitale contre les armées combinées des rois de Bedjapour et de Golconde. Vijayanagar fut détruite de fond en comble par les mahométans en 1545.

Quand M. de Warren visita ces ruines, il trouva un jeune homme, descendant du dernier roi, dans un état voisin de la misère; mais, comme le Ravenswood de Walter Scott, il avait son Caleb et un éléphant, pour les jours de fête, qui lui rappelait les jours de l'antique splendeur de sa race...

Voici une légende touchante :

« — Le dernier brahmine de la pagode de Vijayanagar avait une belle femme et un seul enfant. Dans un accès de jalousie, il poignarda l'enfant et le jeta dans le lac. La mère, dans son désespoir, s'y précipita après lui et ne reparut plus. Mais on voit encore un fantôme de femme, enveloppé dans un brouillard et portant le corps sanglant de l'enfant, glisser à la surface. Quiconque est témoin de cette vision meurt : aussi le lac de Vijayanagar est inhabité. »

⚜ ⚜
⚜

Le 6 février, le duc de Madrid arrive à Pondichéry. J'ignore si Dupleix y a une statue. « Tout le monde, dit Hamont, est familier avec les exploits des Fernand Cortez et des Pizarre. » Mais connaît-on l'œuvre de Dupleix? Dupleix fut un des plus grands hommes dont la France s'honore. Il a créé l'empire indien. Cet homme a eu tous les génies. Il procède de Richelieu et de Colbert, bien supérieur à ce dernier, car il est plus aisé d'être

ministre d'un grand roi, n'ayant qu'à administrer la richesse publique, l'augmenter même si l'on veut, que de la faire naître dans un pays qu'il faut d'abord conquérir et même créer. Dupleix, fils de famille, presque expatrié pour des dissipations de jeunesse, devient un grand financier, un marin excellent, un capitaine, un ingénieur qui fortifie les villes qu'il conquiert. Dupleix crée Chandernagor, agrandit et fortifie Pondichéry. Un jour il fait lever le siège de cette ville à l'amiral Boscawen, à ses trente vaisseaux, et fait taire ses trois cents bouches à feu. Les Anglais l'auraient fait duc, chevalier de la Jarretière et comblé d'honneurs. On le fait marquis et on lui envoie la croix de Saint-Louis. On confessait à la fois que Dupleix était un grand guerrier et qu'on dépassait en ingratitude tout ce qu'on pouvait rêver. Le diplomate est encore plus étourdissant. Il divise les princes indiens, il les oppose les uns aux autres. Il va donner à la France l'empire des Indes avec un plan de gouvernement qui est adopté aujourd'hui encore par l'Angleterre : le cabinet imbécile de Versailles le rappelle. Ce conquérant, ce vainqueur, ce mil-

lionnaire mourra de faim. L'État lui doit treize millions, l'État les gardera.

Et qu'on ne s'imagine pas que j'exagère. Les historiens anglais Campbell, Schmidt et autres ont avoué : « Que, si Dupleix avait été secouru par la mère patrie, l'empire des Indes appartiendrait à nos rivaux. »

Dupleix avait épousé Jeanne de Castro, qu'on appelle encore dans les Indes la Bégum Jeanne. Cette femme admirable, qui parlait presque tous les idiomes indiens, fut son secrétaire.

Au milieu de toutes ses angoisses patriotiques, Dupleix conserva toujours une âme sereine. Quand la tristesse et le découragement le serraient de trop près, il saisissait une harpe dont il jouait en maître. Dans les extases de la symphonie, il oubliait et il rêvait.

Puisque j'ai la bonne fortune d'être appelé à parler de ce héros, redressons à mon profit une erreur due à l'imagination de l'aimable M. Borel d'Hauterive. La fille de Dupleix n'épousa pas un de mes cousins très éloignés de Normandie, mais un de mes grands-oncles, le marquis de Valori de Lécé, de ma branche.

⚜ ⚜
⚜

La terre indienne ne fut pas clémente aux héros français. Lally-Tollendal n'avait pas le génie de Dupleix, mais il en avait le dévouement. Il avait versé son sang pour la France dans vingt combats. Louis XV trouva de son honneur de vider jusqu'à la lie la coupe d'une honteuse ingratitude, d'une criminelle faiblesse. Lally-Tollendal, innocent et calomnié, fut conduit au supplice dans un tombereau de boue, un bâillon sur la bouche. Le bourreau tremblait : — « Appuyez-vous sur moi », lui dit Lally-Tollendal. La foule se mit à battre des mains.

Son fils vengea la mémoire de son père en offrant, au péril de ses jours, de défendre Louis XVI devant la Convention nationale ! C'est ainsi qu'à l'époque des héroïsmes chrétiens, des vies glorieuses et des trépas immortels, nos pères savaient pardonner.

⚜ ⚜
⚜

Le duc de Madrid, avant de partir, aurait bien voulu visiter une tribu qui se dit tout

entière issue des Bourbons : il n'en eut pas le temps.

A Bhopal se trouvait, il y a quelques années, madame Élisabeth de Bourbon, princesse de Bhopal. Elle est la suzeraine d'une sorte de tribu de Bourbons qui se disent issus de Jean de Bourbon, qui, se disant aussi Français, arriva à la cour de Delhi, sous le règne du grand Akber, 1557-1559. Cette princesse, la Doulân Sircar, c'est-à-dire la *reine des fiancées* (elle avait en 1875 soixante et dix printemps), avait le type européen et, qui plus est, très bourbonnien. Elle a le premier rang dans le Bhopal après la Bégum.

Les descendants de Jean de Bourbon, après avoir servi avec gloire les padischahs et avoir été comblés d'honneurs par eux, se déclarèrent indépendants à Sirgach en Malwa. Ils furent détrônés par un aventurier français, le capitaine Jean-Baptiste Fantôme, dont le célèbre voyageur et écrivain Rousselet rencontra les descendants à la cour de Rhurtpore. Leur chute coïncidait avec la chute des Bourbons de France.

Ils conservèrent néanmoins une grande situation.

Je laisse à ceux que cela peut intéresser d'établir si ce Jean de Bourbon appartenait à la famille française des Bourbons, et si, dans ce cas, il ne serait pas quelque fils illégitime du fameux connétable qui vivait à peu près à cette époque, ou si ce n'était qu'un imposteur. On ne pourrait pas cependant, dans ce dernier cas, lui décerner l'épithète de vulgaire, car ce devait être un homme de haute race et de rare talent que celui qui avait pu s'élever à une position si haute dans cette cour d'Akber, qui était peut-être alors la plus brillante et la plus policée du monde. Il est encore plus surprenant de voir les successeurs de cet homme se maintenir, jusqu'à notre époque, dans un rang à peine inférieur à la royauté, tout en restant fidèlement attachés au nom, aux coutumes, à la religion de leur ancêtre.

⚜

A quatre heures du soir, les princes firent voile pour l'île de Ceylan. Le dimanche 8, ils débarquaient à Colombo. Ce fut une apparition ravissante que celle de cette île en-

chantée. La nature y est tellement exubérante qu'il y a plus de différence entre celle de Ceylan et celle des Indes qu'entre celle des Indes et celle de l'Europe. Les cannes de bambous ont la grosseur d'un homme. Le duc de Madrid en a rapporté une. D'immenses forêts de cocotiers s'étendent à perte de vue. Elles côtoient une rivière idéale, entourant le plus beau lac. Ce qui attriste un peu le paysage, ce sont les costumes. Les hommes et les femmes portent le même : une jupe blanche qui tombe de la ceinture jusqu'aux pieds. Le corps est nu par derrière. En avant, les femmes portent une petite bandelette pour couvrir les seins. Ils vont tous tête nue, sans se couper jamais les cheveux. Ils se coiffent comme les femmes en Espagne, un grand peigne en écaille retient leurs cheveux. L'écaille de Colombo a une grande réputation dans tout l'Orient.

On employa la journée du 9 à l'achat des pierres précieuses dont toute l'île regorge. La pierre précieuse la moins rare, c'est le *sa-*

phir. On trouve toutes ses variétés, non seulement le bleu, mais aussi le blanc, le vert et surtout l'étoilé. Il n'y a ni brillants ni émeraudes, mais une profusion de rubis et de pierres de fantaisie inconnues en Europe : entre autres la *pierre de Canelle*, couleur orange. Elle ressemble plutôt au rubis pâle qu'à la topaze. La *pierre de la Lune* est une sorte d'opale. Les perles sont aussi une des sources de richesse de l'île : peut-être la première. On a l'habitude de vendre chaque pêche en bloc, avant d'ouvrir les huîtres perlières. L'un des voyageurs rencontrés sur le *Tibre*, le prince de Lucinge, avait acheté, pour 40 livres sterling, une pêche de plusieurs milliers d'huîtres. Il a retiré quelques grosses perles magnifiques et une quantité de petites.

Dans l'après-midi on visita les musées et les collections ethnographiques, botaniques et hindoues.

⚜

Ce qui frappa les princes plus encore que l'abondance des plantes et des animaux rares,

ce sont les objets qui ont rapport avec le culte du diable. On leur montra une très curieuse collection de masques représentant chacun une maladie. On l'offre au diable en le priant de guérir cette maladie : on place le masque sur l'autel et on donne dix francs. Il y a aussi de petites poupées en bois. On les dépose sur l'autel et on leur plante des épingles, soit à la tête, soit à d'autres parties du corps, et on dit : — « Monsieur le Diable, voici notre ennemi; je vous prie de lui envoyer des douleurs à chaque endroit où je place une épingle. » Le culte du diable est une génération superstitieuse du bouddhisme. Il est toléré par les prêtres qui ne veulent pas se rendre impopulaires ; mais il n'est pas admis dans le culte orthodoxe. Ce qui est très curieux, c'est que, à Ceylan, le diable n'est pas masculin : c'est une femme. C'est curieux; est-ce bien étonnant?

⚜ ⚜
⚜

C'est le pays où règnent par excellence les prestidigitateurs hindous. Ces pauvres gens n'ont ni compères, ni appareils compliqués,

ni théâtre, ni orchestre. Ils portent tout leur bagage de sorcellerie sur le dos. Ils frappent à votre porte, se mettent par terre et font des tours qui laissent bien en arrière les prestidigitateurs européens. « Ils font, me disait Melgar, un trou dans la terre, ils y mettent un morceau de bois sec. Ils l'y laissent et commencent à faire d'autres jeux. Au bout de quelques minutes, le morceau de bois laisse voir des branches et des feuilles. Le charme continue. Un peu plus tard, le morceau de bois donne des fleurs et, à la fin du spectacle, un très beau fruit vert. »

CHAPITRE XI

De Colombo à Khandy. — Le temple de la *Dent du Bouddha*. — Le grand prêtre du Bouddha. — Sa déclaration au duc de Madrid. — Le Bouddha. — Le *Tripitak i*. — Ce que fit le Bouddha pendant sa 732e incarnation. — Le *nirvâna*. — Les livres sacrés. — Le Diable. — Lady Gordon offre aux princes un *bal diabolique*. — Départ du duc et de la duchesse de Mecklembourg pour le Nizam. — Pèlerinage du duc de Madrid. — Le R. P. Cardano. — Mgr Boisson. — Les Frères ignorantins. — Arabi-Pacha. — Les Sœurs de charité. — Retour à bord.

Le commandant Fergusson, frère du gouverneur de Bombay, et le capitaine Maurel, secrétaire du gouverneur général de l'île, sir Hamilton-Gordon, sont venus de la part du gouverneur inviter les princes à se rendre à Khandy, dans les montagnes, où se trouvait la famille du gouverneur. Celui-ci se trouvait en tournée dans le nord de l'île. Les princes prirent le train officiel. La route de Colombo à Khandy est sans rivale. La traversée elle-même du Saint-Gothard avant et après le grand tunnel, qui est une pure merveille, ne peut donner une idée d'un semblable spectacle. La végétation s'y répand en

prodiges de puissance, de richesse, de grâce. Sur les pentes de l'Himalaya, d'immenses futaies reliées par des lianes gigantesques; ici les plantations les plus fécondes du monde, au milieu d'une flore étincelante, dont les parfums et les couleurs font pâlir celles de la Syrie et de l'Europe. Malheureusement la maladie du café sévissait : on brûlait les plantations pour les remplacer par le thé.

Le duc de Madrid fut reçu au palais de Khandy par lady Gordon. Les princes y restèrent deux jours. Puis on visita le fameux temple de la *Dent du Bouddha*.

Cette dent est un morceau d'ivoire de deux pouces de longueur sur un demi-pouce de diamètre. Il est certain que si le Bouddha eut jamais le mal de dent en proportion de la longueur de cette dent, il a dû rêver les béatitudes du néant. Il paraît qu'il y a quelques siècles il y avait une véritable dent du Bouddha, ou d'un autre. Mais Constantin de Bragance ayant pris Khandy, il a réduit la dent

en poudre, a fait brûler la poudre et jeté ses cendres dans la mer. Le siècle passé, un bonze ou prêtre bouddhiste se présenta au peuple avec la dent apocryphe d'aujourd'hui, et il raconta la fable suivante : « Au moment de tomber dans la mer, les cendres furent recueillies miraculeusement. Une fleur de lotus monta à la surface des vagues, elle ouvrit son calice et recueillit la poussière sacrée de l'incisive de la mâchoire du Bouddha. » La dent a été refaite par un procédé s. g. d. g.; un bonze l'a ramassée et transmise à d'autres bonzes jusqu'au bonze dont nous parlons.

En mémoire de cet événement, la dent est enfermée dans une fleur de lotus en or. Celle-ci, à son tour, est placée dans une boîte d'or, recouverte par cinq autres boîtes également en or et enrichies de pierreries. On les montra aux princes, ainsi que les trésors du temple. On ne put voir la dent, parce qu'elle était enfermée sous trois clefs différentes, confiées chacune à un prêtre. Il aurait fallu beaucoup de temps pour les réunir et pour accomplir les rites et les cérémonies d'usage.

⚜ ⚜
⚜

Celui qui faisait les honneurs du trésor aux princes était le grand prêtre du Bouddha, le premier chef de l'île. Il était nu jusqu'à la ceinture, la tête couverte d'un large chapeau à grands bords, en or et en argent. Un grand châle de tissu d'or était roulé autour de ses reins et tombait plus bas que les genoux. Il avait comme coadjuteur le prêtre titulaire du temple, habillé de jaune comme tous les bonzes. Ils portent des espèces de toges romaines : deux superposées : l'une en soie, l'autre en drap de laine très fin. Ils ne peuvent porter la barbe et doivent jeûner toute la vie. Dès qu'ils trouvent une chose qui leur plaît, ils doivent s'en détacher. Ils doivent ne pas regarder deux fois la même femme s'ils la trouvent jolie.

Le duc de Madrid engagea la conversation avec lui : elle dura deux heures.

⚜ ⚜
⚜

Quelques lignes sur le Bouddha. Le Bouddha

(Çakia-Muni), et ceci est invinciblement démontré, vivait entre 543 et 470 ans av. J. C. Après sa mort, comme il n'avait rien écrit, ses disciples recueillirent ses doctrines dans le *Tripitaka* (les trois corbeilles). Il n'est nullement prouvé qu'il crût en Dieu ; mais comme les brahmes, pour multiplier le nombre de ses adeptes, il admettait les dieux élémentaires. Il était en relation avec eux. Il alla, un matin, au *Tragastrinsa*, un ciel où il y avait trente-trois dieux. Après quoi, il descendit sur la terre avec eux, chacun par un escalier séparé. Celui du Bouddha était en or incrusté de pierres précieuses.

D'autres prétendent qu'il croyait à un être suprême incarné en lui-même. Il était sa millième incarnation. Dans une existence précédente, étant le roi Sivika, il avait vu attaquer un pigeon par un faucon; aussitôt, il coupa un morceau de sa chair et le donna au faucon. Un autre jour, il sacrifia mille fois sa tête pour nourrir de jeunes tigres. On n'est pas plus aimable.

L'état habituel de l'être suprême, c'est le repos. Pour créer les mondes, il sortit de son repos et forma d'abord les cinq Bouddhas cé-

lestes, qui ne sont autres que la terre, l'eau, l'air, le feu, l'éther. Le Bouddha n'admet pas la Providence. Chaque homme règle sa destinée par la pénitence et la méditation.

⚜

Le grand prêtre dit au duc de Madrid que le Bouddha n'avait rien dit de Dieu; que chacun était libre d'y croire ou de ne pas y croire; que LUI N'Y CROYAIT PAS... L'importance de cette déclaration faite devant de pareils témoins n'échappera à personne. Elle sera retenue par les catholiques. A défaut des armes du matérialisme, les ennemis du Christ se servaient de celles d'un pseudo-spiritualisme. Le *néant*, but suprême de la religion du Bouddha, ne serait, d'après eux, qu'un avant-goût d'une immortalité d'un genre nouveau.

Aux yeux du Bouddha, la puissance souveraine, celle qui contrôle les actes humains, les récompense ou les punit, c'est le *Karma*, c'est-à-dire le mérite ou le démérite intrinsèque des actes. Il s'ensuit que c'est du *Karma* et non de l'Être suprême, de Dieu, que dérivent la récompense de la vertu et la puni-

tion du péché, comme son effet découle de sa cause.

L'homme, d'après les bouddhistes, est le résultat de l'union de l'essence naturelle avec une portion de l'intelligence suprême. Son corps est un composé de cinq éléments, et l'âme est une partie de l'âme souveraine qui existe par elle-même.

La religion du Bouddha, disait le grand prêtre, est de la morale et non du dogme.

Voilà la doctrine du Bouddha :

La félicité suprême consiste dans la délivrance finale de la nécessité de renaître et l'absorption totale de l'âme dans la divinité. Pour atteindre à cet idéal religieux, que les bouddhistes appellent *nirvâna* (le néant), il faut absolument travailler à éteindre en soi le désir d'exister. On y arrive, comme au palais de Versailles, par huit avenues sacrées et droites : une foi droite, une résolution droite, un langage droit, une manière d'agir droite, une vie droite, un effort droit, une pensée droite, une droite concentration en soi-même.

Le mot *nirvâna* désigne l'état dans lequel l'âme, dépouillée de son corps, est soustraite

à la loi des renaissances. Pour y arriver, il faut anéantir complètement son esprit, sa pensée, ses désirs; sans cela l'âme ne meurt pas, et c'est à recommencer après la mort. C'est probablement pour indiquer ce dépouillement mystique pendant la vie et réel après la mort que certains bouddhistes, en contradiction formelle avec la volonté du Bouddha, osent vivre dans une complète nudité.

⚜

Le grand prêtre montra aux princes les livres sacrés écrits au poinçon sur des tablettes en or et en argent. Elles sont traversées par des fils comme les baguettes d'un éventail. Leur lecture doit être accompagnée d'une sorte de plain-chant : le prêtre voulut bien en lire ainsi quelques pages. Un bonze écrivit aussi, avec un poinçon d'or, sur une écorce amincie.

Mais, comme je l'ai dit, dans le bouddhisme, aussi bien que dans le brahmanisme, il est d'odieuses compromissions avec l'absurde et l'infâme. Devant la porte du temple et dans la galerie qui l'entoure, il y avait les *tam-*

bours du diable, sur lesquels les fidèles frappaient en passant. Le duc de Madrid en acheta deux.

⁂

Lady Gordon, voyant l'intérêt que cela éveillait chez les princes, fit venir au palais une troupe de danseurs du diable avec leurs costumes de cérémonie. Ils se sont livrés, pendant deux heures, à des danses vraiment infernales, avec des grincements de dents et des roulements d'yeux vraiment affreux.

Ne quittons pas le *temple de la Dent* sans dire qu'il se trouve dans le monastère de Vihara, attenant au palais des anciens rois de Khandy. Ajoutons que, si cette dent était la vraie, ce serait la dent canine gauche du Bouddha. Ce serait en l'an 157 avant J. C. qu'elle aurait été apportée à Ceylan.

⁂

Les princes reprirent le train officiel pour Colombo. A la station la plus proche de Colombo, ils eurent l'agréable surprise de trou-

ver le gouverneur qui venait à leur rencontre. Ce personnage charmant, d'une amabilité rare, parle très bien l'espagnol. Le vendredi 13, le duc et la duchesse de Mecklembourg se séparèrent pour quelques jours afin d'aller, à Hyderabad, assister à une revue de 80,000 hommes donnée en leur honneur par le Nizam. Rendez-vous fut pris avec le duc de Madrid, à Bombay.

⚜

Le 14, la *Bérénice* (signal du retour) fit son apparition dans les eaux de Colombo. Mais comme elle ne devait partir que le 18, Monseigneur en profita pour faire une pieuse excursion. Le dimanche 15, de bonne heure, il est allé, à dix milles anglais de Colombo, visiter l'église de Saint-François de Sales. Il avait promis ce pèlerinage au P. Carlos Cardano, missionnaire napolitain. Une demi-heure avant d'arriver devant l'église, Monseigneur fut salué par d'immenses clameurs et des décharges de mousqueterie. Il y avait plusieurs corps de musique. Des milliers d'indigènes se sont rués sur la voiture du prince, l'ont

dételée et l'ont traînée malgré les protestations énergiques du duc de Madrid. Deux députations l'attendaient. Une adresse fut lue en langue cingalaise et l'autre en anglais. Elles étaient ornées de miniatures, très joliment faites, représentant les armoiries d'Espagne et celles de Ceylan : *un éléphant et un cocotier*. Le duc de Madrid m'a remis cette adresse pour la faire voir aux savants de Paris.

Après la messe, toujours avec la même explosion d'enthousiasme, Monseigneur visita une exposition de fruits improvisée en son honneur. Après, il a déjeuné au presbytère. Pour satisfaire aux vœux de la population qui demandait à le voir, on laissa les portes ouvertes pendant le déjeuner.

Dans l'après-midi, se rendant avec plaisir aux prières du vicaire général, le R. P. Boisson, un Français, est allé à la cathédrale pour le salut. Après la cérémonie, il a visité les travaux de la cathédrale. Elle sera magnifique. Tout est fait, tout est dirigé par les Missions françaises. De la cathédrale, le duc de Madrid s'est rendu à un grand collège dirigé par les Frères ignorantins, tous Français. Le duc, assis sur un trône, ayant sur les marches

tous les supérieurs groupés autour de lui, a écouté un élève qui, dans un discours bien tourné, a remercié le prince de sa visite.

⚜ ⚜
⚜

Les dépendances du collège sont énormes. Les maîtres ont fait cadeau à Monseigneur d'une carte de Ceylan, chef-d'œuvre à la main qu'on prendrait pour une gravure. Parmi les élèves, il y avait deux fils d'Arabi-Pacha. Leur père habite Colombo, soi-disant en prison, richement pensionné par l'Angleterre. Le duc de Madrid ne voulut pas le voir. Ce jour-là on avait reçu de très mauvaises nouvelles de l'Égypte pour les Anglais. La tournée du duc de Madrid se termina par une promenade au collège des filles, dirigé par les Sœurs de charité.

Le 16, Monseigneur s'est installé à bord de la *Bérénice*, où il a passé les deux dernières journées, ne la quittant que pour des promenades en bateau à voiles, sur cette baie merveilleuse.

Le duc de Madrid employa ce temps à compléter ses notes sur les marines européennes.

Ces questions l'ont toujours vivement préoccupé, surtout depuis son voyage au Mexique. On sait que, fidèle à la conception géniale de Chateaubriand, et la perfectionnant même, il avait conçu le plan d'une fédération américaine des États de race latine.

CHAPITRE XII

Le duc de Madrid part pour Goa avec M. Melgar. — Avenir de Goa. — M. Texeira-Guymaraës. — Le vicomte d'El Paso d'Arcos. — Les capitaines de Lorena et Moreno. — Grand bal offert par la colonie portugaise. — Visite au tombeau de saint François-Xavier. — Honneurs royaux rendus au duc de Madrid par l'archevêque de Goa, primat des Indes. — Lunch offert par des ingénieurs anglais. — Départ.

Le duc de Madrid arriva un jour avant le duc de Mecklembourg. Le lendemain, don Carlos alla, à la gare, au-devant du duc et de la duchesse, pour se concerter avec eux sur le voyage de Goa. Mais tout le monde fut d'avis que la traversée était impossible pour la duchesse. Les bateaux ayant à peine 80 tonnes, ils n'ont ni cabines ni cuisinier. Ils sont encombrés d'indigènes des deux sexes, parqués comme du bétail, les uns sur les autres. Par conséquent, le duc de Madrid partit seul avec M. Melgar, son chambellan. Il faut trente-six heures pour aller et trente-six heures pour revenir. Le bateau s'appelait le *Shartis*. Il y avait 300 Hindous à bord; tous avaient le mal de mer.

Parti à cinq heures du matin, on arriva le lendemain à quatre heures de l'après-midi. Les bateaux s'arrêtent seize ou dix-sept fois pour déposer la poste sur la côte de Malabar. Arrivé en rade de Murmungoa, port de Goa, on se trouva sur une magnifique rivière, dans un très beau pays.

Un secrétaire d'État pour les Indes, M. Texeira-Guymaraës, est venu sur le bateau du gouvernement au-devant du duc de Madrid. Il lui a dit que sir James Fergusson avait télégraphié officieusement au gouverneur de Goa. Ce gouverneur, vicomte d'El Paso d'Arcos, étant dans une résidence, à la campagne, à cause de la santé de la vicomtesse, envoyait M. Texeira-Guymaraës pour mettre le palais du gouvernement à la disposition de Monseigneur, et, en même temps, M. Texeira lui a présenté le capitaine Bernardo de Lorena, frère cadet du comte de Sarcedas, aide de camp du gouverneur. Le capitaine était mis à la disposition du duc de Madrid pendant tout son séjour.

Pendant sa traversée, don Carlos eut le vif plaisir de trouver un officier carliste, le capitaine Moreno. Sa mère étant Portugaise, il

avait émigré en Portugal après la campagne. Il avait passé de brillants examens, avait été nommé ingénieur des ponts et chaussées et choisi comme chef des travaux du chemin de fer qui doit relier Goa au réseau anglo-indien. Le capitaine Moreno pleurait à chaudes larmes en embrassant les mains de Monseigneur. Le duc a demandé de garder le capitaine Moreno en même temps que le capitaine de Lorena. On a répondu que le duc de Madrid était chez lui.

Arrivé au palais, le duc de Madrid a reçu le vicaire général du diocèse. Il venait demander à quelle heure le prince voudrait se rendre au *Te Deum* ordonné par l'archevêque, Mgr Valente, pour fêter l'arrivée du petit-fils de Philippe V. Le duc de Madrid s'y rendit une demi-heure après. Il fut reçu par tout le clergé et conduit en chœur sous un dais.

L'archevêque de Goa est primat des Indes. Cet honneur est bien dû au Portugal qui, le premier, a évangélisé les Indes. Les autres États catholiques sont furieux; mais le Portugal tient bon. Le primat a quarante ans, sa figure est régulière, il est brun avec des

yeux très vifs : c'est un homme du monde accompli.

⚜ ⚜
⚜

A son retour au palais, le prince trouva le président et le vice-président du Club de Goa, MM. Candido Cordeiro et le capitaine de vaisseau don Antonio Sergio de Souza, ex-gouverneur de Damao. Ils invitèrent le prince à un bal donné en son honneur par la colonie portugaise. Le duc s'y rendit. Toute la colonie lui fut présentée. Nommons : comte et comtesse de Sarcedas, vicomte et vicomtesse de Ribodar, l'alcade mayor des îles de Goa, colonel Corneiro, membre du conseil suprême du gouvernement, et mademoiselle Corneiro ; le commandeur Nogar, membre aussi du conseil suprême, don Joaquim Lobaton de Laria, le comte de San-Vicente, MM. Olivet et Worth, membres de la commission anglaise pour la construction du port.

Le duc de Madrid dansa avec la comtesse de Sarcedas et madame de Souza.

⚜ ⚜
⚜

Le lendemain, à six heures du matin, le prince s'est rendu à la vieille Goa. Sa première visite fut pour le tombeau de saint François-Xavier. L'église du *Bon Jésus*, dans laquelle il se trouve, est une grande église très pauvre, très délabrée, très dénudée. Le grand saint n'y est pas, comme ses collègues de gloire saint Ignace et Louis de Gonzague à Rome, dans une basilique de marbre et d'or. Mais son immortalité est la même, et le lieu de son repos est bien choisi. Le conquérant des âmes dort sur le champ de bataille, au milieu de ses conquêtes. Et quand les cloches appellent les fidèles de Goa à l'office et à la prière, il leur semble entendre la clochette avec laquelle l'humble religieux appelait autour de lui les indigènes pour le catéchisme, pour la prière, pour l'aumône. Les libres penseurs nient les miracles opérés après la mort de Xavier; mais peuvent-ils nier le miracle d'un pauvre prêtre convertissant, à lui tout seul, des milliers d'Hindous à la foi chrétienne ?

Sur le tombeau de Xavier en marbre, et d'une grande magnificence, des bas-reliefs représentent des épisodes de sa vie. Il y avait des richesses dans l'église autrefois : le marquis de Pombal les a pillées.

Après, visite à San-Cajetano, église qui tient à l'ancien palais du gouverneur. La vieille cathédrale est une vaste église en pierre, un peu lourde et très pauvre. Monseigneur fut reçu sous un dais. Tout le clergé est noir, excepté les familiers de l'archevêque, qui sont Portugais, et le recteur du séminaire de Rachol.

Il y a un couvent de religieuses, où il n'y en a plus qu'une très vieille de la famille du capitaine Lorena. Le gouvernement portugais a prohibé ce couvent. La vieille religieuse parle le portugais des vieux livres de messe.

⚜

Les ingénieurs anglais offrirent un lunch au prince dans les chantiers de construction du chemin de fer. Il s'y est rendu accompagné de M. Cordeiro et des deux capitaines.

Après le déjeuner, les ingénieurs anglais lui ont montré, en détail, tous les chantiers du chemin de fer, ils ont fait manœuvrer devant lui les machines, l'ont fait assister au lancement des blocs pour la consolidation du port. Celui-ci est appelé à donner une très grande importance à la rade de Murmungoa. On fait, en même temps, le tracé d'une grande ville, à laquelle on donne le nom de Vasco de Gama.

Rentré à la nouvelle Goa, appelée aussi *Panyim*, le duc de Madrid a donné un grand dîner d'adieu à ses hôtes, et s'est embarqué à neuf heures du soir sur le *Cotch*, bateau dans le même genre que le *Shartis*. Mais les autorités avaient fait aménager une cabine pour le prince. Le surlendemain matin, on était de retour à Bombay.

CHAPITRE XIII

Retour. — Quarantaine à Suez. — Arrivée au Caire. — Entrevue du prince avec le Khédive. — Excursion aux Pyramides. — Dans le désert de Saccara. — Le duc de Madrid s'embarque pour Livourne, le duc de Mecklembourg pour Trieste.

Le 1er mars, à midi, la *Bérénice* leva l'ancre, et les princes voguèrent vers l'Afrique. Le duc de Madrid ramenait une vingtaine de singes. A l'arrivée à Aden, le général gouverneur de la place envoya une lettre au duc de Madrid et au duc de Mecklembourg, leur exprimant ses regrets que des mesures sanitaires le privassent de l'honneur d'aller les prendre à bord et de les recevoir. En effet, vingt-quatre heures après le départ de la *Bérénice* de Bombay, le choléra a été déclaré aux Indes. La nouvelle en fut télégraphiée, et on ne laissa à Aden ni débarquer ni recevoir des visites à bord.

A Suez, les princes durent subir une quarantaine de vingt-quatre heures; ils la passèrent à bord. Débarqués à huit heures du matin, ils prirent à dix heures le train pour le Caire. Ils traversèrent le champ de bataille de Tell-el-Kébir. L'emplacement des batteries et des tranchées était encore parfaitement visible.

Ils descendirent au *New-Hotel*, hôtel européen. Le lendemain, le comte de Sala-Pacha, général de brigade, premier aide de camp du Khédive, se présentait à l'hôtel pour souhaiter la bienvenue aux princes de la part de Son Altesse, et leur dire qu'elle les recevrait le lendemain à onze heures du matin. En effet, les princes y sont allés accompagnés par le comte de Sala. Ils ont été reçus à la porte du palais par les deux grands maîtres des cérémonies, Kalil-Pacha et Tonino-Bey. Le Khédive vint à la porte de ses appartements. Il les a fait entrer, ainsi que M. Melgar, chambellan du duc de Madrid, et le baron Durenthal, consul général d'Allemagne. Aussitôt des domestiques apportèrent des chibouques ornées de pierres précieuses. Le café fut servi dans de petites tasses dont les sou-

coupes en or sont incrustées de pierres précieuses.

⚜

Tawfick-Pacha, fils d'Ismaïl, est plutôt petit que grand, il est très blond, très blanc de peau, avec des yeux noirs. Il est fort et a un air de grande douceur. Il cause très affablement avec des apparences de timidité qui le rendent très sympathique. Il ne cacha pas ses angoisses patriotiques au sujet de la crise que traverse l'Égypte.

En sortant, les maîtres des cérémonies ont averti les deux chambellans qu'un quart d'heure après Son Altesse irait à l'hôtel rendre aux princes leur visite. Une escorte de cavalerie accompagna le Khédive. Il avait avec lui Kalil-Pacha. Pour le recevoir on avait tendu un tapis rouge depuis la rue jusqu'à l'appartement des princes. Sa visite dura une demi-heure. Il invita les princes à dîner pour le lendemain. Ayant entendu dire que la duchesse désirait monter sur un chameau, il dit qu'il enverrait son chameau de prédilection. Il mit aussi à la disposition des princes

son grand yacht de plaisance. Construit par Ismaïl à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, il est tout en bois précieux avec de ravissants cabinets de toilette, salons, salle à manger; toutes les chambres sont tendues en étoffes précieuses. Les boutons de porte et les serrures sont en argent massif.

On fit une excursion aux pyramides. Les princes escaladèrent la pyramide de Chéops; la duchesse arriva la première. La seconde excursion eut pour but, dans le désert de Saccara, de contempler le tombeau du bœuf Apis et les admirables découvertes de Mariette-Bey.

Les princes utilisèrent le yacht du Khédive et parcoururent le Nil, pendant deux heures, avec le comte et la comtesse de Sala et le baron Durenthal. Le tombeau du calife et l'*arbre de la Vierge* ne furent pas oubliés, ni le parc français pour l'élevage des autruches non plus.

⚜ ⚜

Le 24, le duc de Madrid s'embarqua, à neuf

heures et demie du matin, sur l'*Érymanthe* des Messageries françaises, pour gagner Naples et de là Viarregio. Le duc et la duchesse de Mecklembourg prirent, sur un bateau du *Lloyd*, la direction de Trieste.

⁂

Tel est le récit fidèle du voyage que le duc de Madrid a accompli aux Indes. C'est un événement dans l'histoire des voyages. Le rang, le caractère de l'auguste voyageur lui ont permis de voir et de bien voir.

Le duc de Madrid, on a pu le voir par mon récit, qui est le sien, a pris des notes avec un soin et une intelligence rares. Quant à moi, il m'a tellement intéressé que je me suis passionné pour les questions indiennes, et qu'à côté du voyage royal, dans le livre que je prépare, j'exposerai les idées que je me suis faites sur l'Inde au point de vue historique, artistique, et aussi religieux, en écoutant le duc de Madrid.

Le caractère du récit du duc de Madrid n'échappera pas aux catholiques de tous les pays.

En Espagne, il sera comme un nouveau témoignage de la piété, de la dévotion, de la foi du petit-fils des rois très chrétiens, des rois catholiques.

APPENDICE

LE BRAHMANISME

ET

LE BOUDDHISME

APPENDICE

LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME

CHAPITRE XIV

LES RACES DE L'INDE

Le peuple indien, dit l'auteur d'un livre, chef-d'œuvre d'érudition et de bonne foi; qu'il faudrait lire et relire (1), « se compose d'une infinité de tribus et de races qui sont venues habiter l'Inde à des époques variées; mais ces races et ces tribus, au lieu de se mélanger et de s'unifier entre elles, se sont tenues séparées les unes des autres, conservant avec un soin jaloux leur nom et leur

(1) Mgr Laouënan, *Du Brahmanisme* pag. 87, 88.

nationalité propre, leur culte, leur idiome, leurs coutumes particulières, ne s'alliant que dans leur propre sein ; de sorte qu'elles ont gardé jusqu'à présent, à peu d'exceptions près, la physionomie et le caractère qui les distinguaient quand elles entrèrent dans le pays, et qu'on peut les reconnaître encore facilement, malgré la distance qui sépare les branches diverses ».

Les peuples de l'Inde peuvent se diviser en trois grandes races : la race chamite, la race turanienne, la race aryenne, celle des vainqueurs définitifs. La race chamite descend de Cham par Nemrod, petit-fils de Chus. C'est bien véritablement la race maudite de l'Écriture. C'est bien aux peuples qui en sont issus que s'appliquent ces qualifications injurieuses des poèmes sanscrits : Dasyas, Dastyas, Rakshatas. Le mot *paria* résume à lui seul toutes ces races aborigènes malheureuses.

Le mot *paria* vient du tamoul *parey-an*, qui signifie l'homme du tambour. Le tambour joue un très grand rôle dans la vie de l'Indien. Peut-être aussi le paria était-il obligé de frapper un tambour pour annoncer sa dré-

sence. Le lépreux d'Aoste devait faire entendre une crécelle.

La tradition des parias, conforme avec le récit biblique, atteste que les malheureux portent la peine héréditaire d'une faute commise à l'origine par un de leurs aïeux.

Les lois de Manou (1) sont terribles pour les parias ou *chandalas* (les derniers des hommes). Leur demeure doit être « hors des villages; ils ne peuvent avoir des vases entiers et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts; pour plats des pots brisés; pour parure, du fer; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre. Qu'aucun homme fidèle à ses devoirs n'ait de rapports avec eux : ils doivent n'avoir d'affaires qu'entre eux, et ne se marier qu'avec leurs semblables; que la nourriture qu'ils reçoivent des autres leur soit donnée dans des tessons, et qu'ils ne circulent pas la nuit dans les villages et dans les villes; qu'ils y viennent le jour seulement pour le travail, distingués au moyen de signes particuliers.

(1) On dit Manu ou Manou, comme on dit, indifféremment, Bouddha et Buddha.

Qu'ils soient chargés de porter le corps d'un homme qui meurt sans laisser de parents; qu'ils exécutent les criminels condamnés à mort, et qu'ils prennent pour eux les habits, les lits et les parures de ceux qu'ils mettent à mort ». (Lois de Manou, livre X^e^, v. 51 et suiv.)

D'après plusieurs, les parias seraient nés du commerce des Brahmes avec des filles de condition inférieure. On invoque les lois de Manou; mais le chapitre qui concerne les parias est un chapitre falsifié et interpolé, comme il y en a tant dans les livres sacrés indiens. Gœthe a consacré aux parias un petit poème dramatique. En voici un fragment :

« La belle et chaste épouse du brahmine, du brahmine révéré, sans tache, d'une austère justice, sort pour puiser de l'eau. Chaque jour, elle demande au fleuve sacré son précieux breuvage. Mais où donc est le vase, où donc le seau? Elle n'en a pas besoin. Pour le cœur bienheureux, les mains pieuses, l'onde émue se cristallise en un globe splendide; elle, d'un cœur joyeux, d'un front pudique, d'un pied léger, le porte à son époux dans la maison.

« Matinale, aujourd'hui elle vient en prière sur la rive du Gange, et va pour s'incliner sur la claire surface, lorsque soudain elle voit, avec ravissement, s'y réfléchir, du fond de l'immensité du ciel, la tout aimable figure du plus beau jeune homme que la pensée sublime de Dieu ait évoqué, dès le commencement, du sein éternel. A ce spectacle, elle se trouble, elle se sent émue jusqu'au fond de son être; elle veut s'attarder dans sa contemplation, lui fait signe de s'éloigner; mais lui revient; éperdue alors, elle s'élance vers le fleuve pour y puiser d'une main incertaine; mais, hélas! elle ne puise plus! car le flot sacré de l'onde semble fuir et s'éloigner, et désormais elle n'aperçoit sous ses pieds qu'abîmes et tourbillons. »

CHAPITRE XV

RACES SCYTHIQUES OU TURANIENNES

Presque toutes les populations non-aryennes de l'Inde appartiennent à la race *scythique* ou *turanienne*.

Le savant Max Müller divise la famille des langues turaniennes en deux branches principales : celle du Nord, qui comprend les dialectes tamouls, mongoliques, turcs, samoyèdes, finnois et ouraliens; et celle du Sud, dans laquelle il place les dialectes qu'il appelle taïques ou siamois, malais, gangétiques, etc.

L'unité de grammaire, de déclinaison, de conjugaison et de syntaxe, l'identité des racines qui se retrouvent les mêmes dans

toutes les langues, démontrent qu'elles ont toutes une origine commune, et que les peuples qui les parlent appartiennent tous à la même race. En même temps, les diversités qui les distinguent les unes des autres indiquent clairement que les peuples sont venus successivement s'établir dans l'Inde. Enfin, leur indépendance à l'égard du sanscrit, quoique dans la suite des temps elles lui aient emprunté un grand nombre de mots, prouve qu'elles existaient avant l'arrivée des Aryas.

Plusieurs font descendre les Scythes ou les Turaniens de Cham, les mettant en opposition, comme Chamites, avec les Aryas et les Turaniens descendants de Japhet. Selon d'autres, et c'est probable, dit le savant évêque Laouënan, ils sont enfants de Japhet comme les Aryas. Le père des Aryas et des Turaniens serait Madaï, troisième fils de Japhet, tandis que celui des Scythes ou des Turaniens serait Magog, deuxième fils du même patriarche.

Les Turaniens portent le nom, dans l'Inde, de *Sudras*, artisans, ouvriers, manœuvres. C'est une race déjà bien supérieure aux pa-

rias. D'ailleurs, avec les bienfaits du christianisme et de la civilisation européenne, les parias eux-mêmes sont sortis en partie de leur misérable position (1).

Mes lecteurs ne s'attendent pas à ce que je leur décrive les mœurs de ces innombrables tribus. Je citerai, cependant, un trait qui indiquera la férocité des Garrows.

Lorsqu'une querelle, dit Laouënan, s'élève entre deux Garrows, le plus faible s'enfuit sur une montagne éloignée pour échapper à la vengeance de son antagoniste. L'un et l'autre plantent immédiatement un arbre appelé *chatakar* : il produit un fruit aigre. Ils font le serment solennel de profiter de la première occasion favorable pour se couper réciproquement la tête et la manger avec le jus de ce fruit. Une génération s'écoule quelquefois avant qu'ils aient pu exécuter leur menace; en ce cas, l'inimitié est transmise

(1) Voici les noms des tribus aborigènes de race turanienne : — — celles de Sirmour, de Konawar, du Népal, du Rhutan, les Garrows, les Abors, les Mihsmis, les Nayas, les Paharias (qu'il ne faut pas confondre avec les parias), les Khassyas ou Cassias, les Cacharis, les Khukis. Il faut y ajouter les Jats ou Djhats du Pandjab et du Rajputana, les Palindas qui comprennent les Kôles, les Khunds, les Suars, les Bhills, et enfin celles du Deccan, du Guzarat, du Koukan, de la côte de Malabar.

comme un héritage aux enfants. Le parti qui réussit, ayant coupé la tête de son adversaire, convoque ses amis, fait bouillir la tête avec le fruit de l'arbre, mange le premier une portion de cette horrible sauce et distribue le reste entre ses convives. Alors l'inimitié est éteinte et l'arbre est coupé.

Terminons ce court aperçu sur les races turaniennes, en citant ces réflexions judicieuses de Hunter :

« Les races non aryanes, dit-il, ont toujours été représentées sous des couleurs défavorables. Les écrivains sanscrits les dépeignent comme des *démons noirs, sans nez, de petite stature et usant d'un langage non articulé.* Dans les deux grands poèmes épiques (1) et dans les Purânas, elles sont appelées rakshasas ou démons. Mais, durant les luttes qui eurent lieu entre la civilisation brahmanique dégénérée et les premiers temps impétueux de l'Islam, les princes hindous découvrirent la valeur de ces races aborigènes. Beaucoup de ces nobles chefs aryas ne purent maintenir leur indépendance qu'en s'alliant à elles;

(1) Le *Mahâbhârata* et le *Ramayana.*

d'autres fondèrent de nouveaux royaumes parmi les populations des forêts. Encore aujourd'hui, quelques-unes des tribus présentent une portion noire, vivant côte à côte et mêlée avec une portion au teint plus clair, issue du mélange des réfugiés avec des femmes aborigènes. Plusieurs princes indiens, et des plus grands, doivent se soumettre à une singulière cérémonie en montant sur le trône. Ainsi l'investiture du rajah rajpute du Mairwar n'est point complète jusqu'à ce qu'un de ses sujets aborigènes, un Mina, ait tracé sur son front un point rond avec du sang tiré de l'orteil d'un autre Mina. Sans cette reconnaissance formelle de son autorité souveraine, il ne peut compter sur l'obéissance de ses sujets non aryas. Mais une fois qu'elle est accomplie, leur fidélité est absolue; ils ont la garde du palais et du trésor; ils tiennent entre leurs mains la sécurité personnelle du prince, et fournissent la seule escorte à laquelle, quand il sort, il confie l'honneur de ses femmes et de ses filles. Le rajah d'Udeypur, qui tient, pour l'antiquité et la pureté de son origine, le premier rang parmi les souverains natifs de l'Inde, rend le même

hommage aux traditions de ses sujets aborigènes; avant qu'il monte sur le trône, son front doit être marqué du sang d'un Bhill. Dans l'Inde centrale, les petits souverains reçoivent également l'investiture par le sang d'un Kôle. »

CHAPITRE XVI

LES ARYAS

La race des Aryas, une des plus nobles du monde, la plus noble peut-être, se compose des Brahmes, des Kshatryas, des Vaïssyas, classes *dwidjas* ou deux fois nées.

Cette division, à l'origine, se composait de purs Aryas. Elle admit plus tard dans son sein les races aborigènes : entre autres les Rajputes et les Mahrattes, qui, au moment du schisme bouddhique, remplacèrent les Kshatryas convertis à la foi de Cakia-Muni.

Leur antique patrie faisait partie de l'antique Médie et, plus tard, de l'Iran ou Perse. D'après Hérodote, les Mèdes descendaient de Madaï, troisième fils de Japhet. Les Aryas seraient donc les fils de Japhet par Madaï (1).

(1) Laouënan.

Des autres fils de Japhet, Gomer fut le père des Cimbres, Galls et Celtes; Magog, celui des Scythes, etc.; Javan, celui des Ioniens et des Grecs (les Yavanas des livres sanscrits); Thubal, celui des Ibériens et des Ligures; Mosok, celui des Moscovites ou peuples slaves; Thiras, celui des Thraces.

Les Orientaux attribuent à Japhet trois autres fils dont il n'est pas fait mention dans la Genèse; Djin, Sinn ou Tchinn, père des Chinois; Tur, père des peuples turcs ou turaniens; Russ ou Ross, père des Russes.

Les Aryas de race japhétique ont emprunté leur nom au mot *arare*. *Arya*, d'après Max Müller, cité par Laouënan, signifie *celui qui cultive la charrue, chef de famille, maître excellent, honorable.*

Les Aryas sont-ils le plus ancien peuple du monde? Leur patrie originaire, l'Ariane, serait-elle le *Paradis terrestre*, le berceau du genre humain? Rien d'invraisemblable. L'Ariane correspond aux provinces actuelles du Hérat, de Balk, de Samarcande. Si ce ne sont pas les pays indiqués par la Genèse, ils n'en sont pas bien éloignés; mais peu nous importe. Ce qui est certain, c'est que les Aryas

(les Brahmes) appartiennent à la même famille aryane ou *indo-européenne* ou *indo-germanique* qui a civilisé toute l'Europe. Ce qui est certain, c'est que, pendant que les différentes branches de la race aryane s'ébranlaient dans diverses directions, pour accomplir sa mission providentielle, celle des Hindous fut la dernière à quitter le berceau natal.

« — Pendant, dit Max Müller, que la plupart des membres de la famille aryane suivaient le glorieux sentier (l'invasion du monde), les tribus méridionales émigraient lentement vers les montagnes qui ceignent le nord de l'Inde. Après avoir traversé les défilés étroits de l'Indu-Kush et de l'Himalaya, elles subjuguèrent ou chassèrent devant elles les habitants aborigènes des contrées situées au sud des montagnes. Elles prirent pour guides les principales rivières du nord de l'Inde, et furent conduites par elles dans les belles plaines qu'elles arrosent. Il semble qu'après cela les montagnes du Nord aient fermé pour des siècles leurs portes cyclopéennes contre de nouvelles invasions, tandis que les flots de l'océan Indien gar-

daient les côtes de la péninsule. Aucun des grands conquérants de l'antiquité, — Sésostris, Sémiramis, Nabuchodonosor, Cyrus, — qui ont porté la guerre en Asie, en Afrique et en Europe, et dont les noms écrits en caractères sanglants sont encore lisibles sur le seuil de l'histoire, n'a troublé la demeure paisible des Aryas de l'Inde. Laissés à eux-mêmes dans un monde qui n'appartenait qu'à eux, sans passé, sans avenir devant eux, ils n'avaient qu'eux-mêmes à considérer. Il y a eu sans doute, dans l'Inde comme ailleurs, d'anciennes dynasties qui ont été détruites, des familles entières annihilées, de nouveaux empires fondés; et cependant la vie intime de l'Hindou n'a pas été changée par les convulsions » (*Littérature sanscrite*).

⁂

La race aryane se divisait en quatre castes : les Brahmes, les Kshatryas, les Vaïssyas et les Sudras : les prêtres, les guerriers, les marchands, et la basse classe. Les Brahmes finirent par se faire considérer comme de véritables dieux (devas). Aux Kshatryas, dans la

suite et probablement à l'époque du Bouddha, succèdent, comme races de rois et de guerriers, les Radjputes et les Mahrattes. Il est à remarquer que cette division de la race aryane ne se perd nullement dans les nuages d'une haute antiquité. On n'en parle pas dans le livre le plus ancien des Hindous, le Rig-Véda. Il est constant que l'hymne à *Purucha*, où on y fait allusion, a été interpolé à une époque relativement peu éloignée. Il n'est pas flatteur pour les Sudras, l'*hymne à Purucha* : « Le Brahmane est la bouche (du mâle suprême); le Radjanya, ses bras; le Vaïssya, ses cuisses; le Sudra est né de ses pieds. »

« L'Arya-Varta, dit Max Müller, était la terre sainte des Brahmes; c'est la contrée située entre l'Himalaya et les monts Vindhya. »

Les Brahmes appartiennent à la race aryane ou indo-européenne qui a civilisé toute l'Europe. Elle se compose de deux branches : l'occidentale et l'orientale. La branche occidentale comprend toute l'Europe, à l'exception des Turcs, des Madgyars et des Finnois; l'orientale, l'Arménie, la Perse, l'Afghanistan

et l'Hindoustan (hormis ceux qui sont de race turanienne).

« — Les nations aryanes (dans l'émigration générale de cette grande race) qui suivirent une direction nord-ouest, dit Max Müller, se tiennent devant nous dans l'histoire comme les principaux peuples de l'Europe et de l'Asie. Elles ont été les plus puissants acteurs dans le grand drame de l'histoire, et ont porté à son développement complet les éléments de la vie active que la nature nous a donnés. Elles ont perfectionné la société et la morale. »

Mais l'émigration aryane dans le sud, c'est-à-dire dans l'Hindoustan, n'a pas produit le même résultat. Se mélangeant avec les races chamites et turaniennes, avec les nations aborigènes, les Aryas sont devenus les Hindous : un des derniers peuples du monde dans l'état de leur civilisation actuelle. De leur illustre origine, il ne leur est resté que cette haute tradition du pouvoir théocratique qu'ils tenaient de la famille patriarcale des premiers âges et des temps qui rapprochaient l'homme de sa création divine.

CHAPITRE XVII

LE BRAHMANISME

Le brahmanisme a *une sorte* de dieu unique nommé Brahm. Il ne faut pas le confondre avec Brahma, la première personne de la trinité indienne ou *Trimurti*. A propos de cette Trimurti, la mauvaise foi des ennemis du christianisme éclate avec la plus rare ignorance. Ils prétendent que l'idée de cette trinité n'existe pas dans le Rig-Véda, le livre le plus ancien, le plus révéré de la religion brahmane. — « En vain on chercherait, dit Langlois, dans le Rig-Véda, au milieu de la multiplicité des rapports établis entre tous les dieux, la notion de la trinité (1). » Les trois personnes divines, il est vrai, s'appellent

(1) Introduction au Rig-Véda.

alors le Feu, Rudra l'air, et Vichnou le soleil; nous n'en sommes pas encore à Brahma, Vichnou et Siva. Mais, dans ces dénominations primitives, le philologue et le théosophe de bonne foi trouve des preuves écrasantes d'un mystère expliqué par saint Augustin, saint Ambroise et Bossuet, avec des données d'une moindre valeur. Car Vichnou, en lui donnant la signification de soleil, n'est-il pas le symbole le plus éclatant du fils engendré du père, le père étant le feu? Et Rudra, le chef des vents, le *pleureur*, le génie de la *tempête* gémissante, n'est-il pas l'esprit saint? N'est-il pas l'image de ce vent violent qui souffla, au cénacle, sur les apôtres? N'était-ce pas là la vraie tempête sacrée et gémissante?

— Dieu est, il se connaît, il s'aime; l'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père, elle a l'être; semblable au Fils, elle a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour. « Il ne faut donc rien concevoir, dit Bossuet, d'inégal ni de séparé dans cette trinité adorable; et, quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre âme, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la vérité de son être; et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent pas et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes, et que nous aimons; et nous aimons à être et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même? Et cependant une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier; puisque chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste la félicité et la dignité raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tous sens, la Trinité que nous servons et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, seconde partie. — *La piété de la religion*, œuvres complètes. Guérin, Bar-le-Duc, tome IV, page 180.)

Ce que les indianistes incroyants veulent détruire, c'est cette grande tradition de l'humanité qui affirme et corrobore toutes les

traditions du christianisme. — « Il n'y a pas, dit Joseph de Maistre, un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain (1). »

Longtemps après l'époque où furent écrits les premiers Védas, la Trinité indienne est fixée définitivement. Et il est probable que, telle qu'elle est aujourd'hui, elle leur est venue de la Grèce, de l'école de Platon. On ne découvre d'ailleurs dans les livres hindous qu'un tissu de contradictions sur la Trimurti. Ils ne sont d'accord que sur les scélératesses, les crimes et les débauches infâmes de Brahma, de Vichnou et de Siva. La première de ces aimables divinités crée, la seconde conserve, la troisième détruit.

⚜ ⚜ ⚜

Voici le nom des principales divinités de l'Olympe indien. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur faire observer que c'est

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

à la fois le panthéisme et le polythéisme le plus complet : ce sont Indra, Mitra, Varuna, Agni, Yama, Matariswan (Rig-Véda). Mais de toutes les divinités du panthéisme indien, celle qui réunit dans sa personne le plus grand nombre des qualités divines, c'est Varuna, le dieu du ciel, de l'Océan, des nuages. « De tous les accidents du temps, de tous les points de l'espace, de toutes les parties des éléments, il (le brahmanisme) fait, dit Langlois, des êtres divins ; il en fait du sacrifice lui-même, du prêtre qui l'offre, de la prière, de la libation, des rites qui la composent, tout s'anime de la vie qui est en Dieu ; tout reçoit une personnalité qui est l'ouvrage de l'homme. »

Les *Saktis*, ou énergies femelles, sont les femmes et les maîtresses des dieux ; Rhada, la maîtresse préférée de Krichna, et l'horrible Kâli.

Et puis, il y a les démons : les Rakshasas, les Pishasas, les Asuras. Ils descendent, comme les autres dieux, de Brahma lui-même.

Le brahmanisme n'a pas inventé le culte du démon, celui du serpent, celui du Lingam

et du Yoni (1), les sacrifices humains et la polyandrie; mais il les a d'abord tolérés, puis acceptés. Le catholicisme, je le répète, rejette de son sein tout ce qui n'est pas saint, pur, moral, honnête; le brahmanisme convoque, pour célébrer Brahm et son Trimurti, tous les sacrilèges, les infamies et les inepties de l'histoire humaine. En commentant la légende horrible de Sunahsépla, rapportée avec de légères variations par le Ramayana, le Bhâgavata et le Vayu-Purana, Max Müller fait remarquer (*Ancienne littérature sanscrite*, page 415) que, « avec toute la civilisation si vantée des classes les plus élevées parmi les Aryas, il s'est trouvé, dans l'Inde, des Aryas auxquels un jeune prince a pu offrir d'acheter leurs enfants pour les sacrifier, et, ce qui est plus étrange, que le père lui-même s'est présenté pour lier et immoler le fils qu'il avait vendu pour cent vaches. »

⁂

Les Brahmes, volontairement ou involon-

(1) Les attributs des sexes.

tairement, ont trahi la cause de Dieu, de la vérité, de la justice dans les Indes. Prêtres d'une religion à mille faces aussi odieuses que grotesques, ce sont eux qui ont mérité entre tous cette éloquente apostrophe de saint Paul :

« — Ils ont connu ce qui peut se découvrir de Dieu ; car ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible par le moyen de ce monde créé, et peut être compris par la connaissance que ses créatures nous en donnent ; sa puissance éternelle et sa divinité même éclatent dans ses œuvres. Aussi sont-ils inexcusables, parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces... Mais ils ont prostitué l'honneur et la gloire, qui ne sont dus qu'au Dieu incorruptible, à des images d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de serpents » (*Ad Rom.*, I, 19-23).

Saint Paul aurait ajouté en s'adressant aux Brahmes :

« — Vous avez toléré, encouragé les sacrifices humains, les hideux sattis ; le Jupiter des Grecs et des Romains lui-même fait honte à votre Brahma ; car un prêtre ayant offert

une victime humaine au roi des dieux fut changé en loup. Et il est très probable que c'est vous qui les avez enseignés au monde païen. Les Grecs, les Celtes, les Tyriens, les Chananéens vous les ont empruntés. »

Certes, les hommes primitifs se sont crus coupables. « Les institutions générales, dit de Maistre, furent fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer leur dégradation primitive et universelle. » Il était également dans la tradition humaine que « le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par le sang ».

Mais cette tradition, inspirée par le crime et la terreur, le Dieu de Moïse et le Dieu de l'Évangile l'ont foulée aux pieds. Dieu n'a autorisé qu'un sacrifice humain, celui de l'Homme-Dieu, pour sauver le monde. Et si Moïse, comme législateur, ordonne ou plutôt tolère les sacrifices d'animaux, c'est parce qu'il savait qu'être trop exigeant à l'égard d'un peuple d'une férocité légendaire aurait été la compromission de son œuvre de régénération religieuse et sociale.

On comprend qu'avec le dogme du sacri-

fice par le sang humain, il n'y a qu'un pas pour confondre un ennemi avec un coupable. Les Brahmes devaient aller plus loin encore. Du sacrifice humain, du sang des veuves et des jeunes filles, il devait sortir une source infâme de richesses pour eux et leurs sectaires. On brûlait les veuves pour enrichir les collatéraux, et, quant aux filles, on les égorgeait pour n'avoir pas de dot à leur donner. Comme le voyageur et écrivain italien Mantegazza demandait à un Radjpute le pourquoi du meurtre de ces pauvres enfants : — « Avez-vous des dots à nous donner? » répondit-il.

On lit dans le *Rudhiradhyaya*, traduit du *Calica purana*, nommé aussi le *Chapitre sanglant* : — « Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans, et celui de trois hommes pendant trois mille ans. »

A l'époque où le gouvernement anglais s'interposa entre ce peuple malheureux et les abominables entreprises des Brahmes, on brûlait trente-cinq mille veuves par an, et on égorgeait deux cent à deux cent cinquante mille petites filles. Mais les Anglais ne sont pas encore les maîtres absolus du terrain

et, dans les forêts, les montagnes, dans les tribus qui vivent écartées, les sacrifices et les assassinats continuent au nom de cette horrible trinité de bandits, dont l'un, Siva, dit Mantegazza, faisait des propositions sodomiques à Luckchee, dont l'autre, Brahma, voulait avoir sa fille pour maîtresse, et dont le troisième, Krichna, vivait avec la femme d'un autre. Et voilà ce que des historiens sans foi ont osé comparer à la Trinité chrétienne : le *Père* du Décalogue, le *Fils* du Calvaire, l'*Esprit* de toutes les œuvres qui, du nord au midi, de l'orient à l'occident, dans le monde visible comme dans le monde invisible, inspire et sanctifie l'œuvre du *Père*.

CHAPITRE XVIII

⚜

LA FEMME INDIENNE

Voulez-vous juger de l'état de progrès et de civilisation chez un peuple? étudiez la situation qui est faite à la femme. Elle est la moitié du genre humain pour le statisticien ; mais, pour le gentilhomme et le chrétien, elle est plus encore. Les hommes lèguent à leurs fils la raison et la force. Les femmes apportent dans le monde la foi et la grâce, les nobles passions, la sainte exaltation de l'âme, l'exquise sensibilité du cœur. Et ce sont précisément les êtres les plus faibles qui se passionnent avec le plus d'ardeur pour les plus nobles causes.

En entrant dans le monde, la femme, dans l'Inde, est accueillie par toutes les malédictions. Elle est reçue comme on reçoit une

calamité. Il suffit de citer quelques-uns des noms de baptême qu'on lui donne : *Arna* (plus jamais), *Ghirna* (la méprisée), *Chee-Chee* (parole du dernier mépris). L'infanticide est journalier, surtout chez les Radjputes du nord. « A Ceylan, en 1821, dit Mantegazza, pour cent hommes il y avait cinquante femmes. Et quand les Européens leur reprochaient leur férocité, ils répondaient : « Payez « la dot de nos filles, et elles vivront. »

Le major Walker, qui, à Guzarat, s'opposa avec la plus louable énergie à cette coutume barbare, fut salué à son départ par une foule d'enfants qui lui devaient la vie.

Dans l'Inde, quand quelqu'un fait une chose répréhensible, on dit : « Il l'a fait comme une femme. »

⚜ ⚜
⚜

Il n'y a dans l'Inde qu'une seule coutume qui soit à l'actif de la courtoisie hindoue : le Rakhi. Le Rakhi est un bracelet consistant en une pièce de soie ou un cordon de fils d'argent, et renfermant une prière ou une

invocation contre le mal (Raksa). S'il est envoyé par de jeunes personnes, c'est uniquement dans des cas d'urgente nécessité et de danger. La dame radjpute accorde avec le Rakhi le titre de frère adoptif, et ce titre lui assure la protection de l'homme de son choix, sans d'ailleurs que cette démarche provoque le plus léger scandale. Il est inouï qu'un Radjpute ait jamais décliné cet honneur et lui ait été infidèle (1).

Depuis quelques années le gouvernement anglais a interdit, sous les peines les plus sévères, les sacrifices humains et les bûchers funèbres; le sort de la femme a-t-il changé? Non. Elle est si malheureuse qu'elle regrette le *Satti*. Dès qu'elle est veuve, on l'attache les pieds en l'air, on lui coupe les cheveux, on la fouette, on la revet d'habits grossiers; ce n'est plus qu'une esclave, une servante battue et repoussée de tout le monde. Et il y a des milliers d'années que cela dure. Si cette antiquité n'était pas un mensonge de plus dans l'histoire épouvantable du brahmanisme, il y aurait de quoi être fier... dix

(1) Laouënan.

mille ans de tortures, de bûchers et d'infanticides !

Et pourtant la femme hindoue, issue de cette belle race aryane, née presque au paradis terrestre, est belle, elle est bonne, elle est d'une nature tendre et passionnée. Ses yeux sont grands et noirs, ardents comme les tropiques, ombragés de longs cils. Ses épaules, ses bras sont dignes d'une statue grecque. Ses pieds sont petits.

J'emprunte avec Mantegazza, au *Madras Athenæum*, le portrait suivant, dû à la plume d'un Anglais :

« — Ceux qui ont pu connaître la fleur des dames hindoues vous diront qu'en beaucoup de choses elles sont admirables. Elles sont sensibles et affectueuses, belles et gracieuses, leur démarche est légère et comme aérienne. Dans les mouvements de leur corps, qui est fait au tour, elles ont quelque chose de poétique. Elles ont, avec un cœur tendre, un doux langage. Leur fidélité à leurs maris est proverbiale. Dans leurs yeux noirs on peut surprendre des regards languissants et gracieux comme des rayons d'une flamme ardente. »

Pourquoi donc, cette malédiction qui les frappe depuis des siècles? Faut-il l'attribuer, comme pour les parias, à un châtiment héréditaire de la race de Cham? La Providence, dans ses décrets impénétrables, voulait-elle attendre la venue du Christ dans l'Inde avec nos missionnaires pour témoigner de la vertu de la croix? Ce qui est certain, c'est que ceux qui ont exalté ou réhabilité la religion hindoue ont vu leur dialectique se perdre dans d'irrémissibles contradictions.

Écoutez une femme de bonne volonté, mademoiselle Clarisse Bader, dans son livre *la Femme dans l'Inde antique*. Voyez quel enthousiasme à son début.

« — La femme, dit-elle, y est (dans l'Inde antique) dans le plus complet épanouissement de sa beauté morale! Et pour sujet (les poèmes) l'amour conjugal chaste et héroïque, thèmes sur lesquels les Hindous brodent des variations si riches. »

Mais il faut bien vite en rabattre, et c'est tristement que cette demoiselle enthousiaste

constate que : « Manou ne reconnaît pas à la femme le droit d'élever son âme à Dieu, de se fortifier dans ses devoirs par la prière, de se purifier par les prières. » Et elle finit par où elle aurait dû commencer, que : « C'est au christianisme qu'il appartient de vivifier par sa sève généreuse cette *lettre morte* des antiques traditions sanscrites ; c'est au christianisme de faire découvrir aux Indiens, dans leurs poésies sacrées, le germe des vérités oubliées qu'il est venu féconder (1). »

L'erreur dans laquelle mademoiselle Bader est tombée de la meilleure foi du monde, c'est d'avoir confondu avec l'histoire une mythologie dont les profondeurs d'absurdité donnent le vertige. Certes, les déesses des Védas pouvaient être très heureuses dans leur Olympe, tout mauvais lieu qu'il était ; mais les dames hindoues sur la terre, fouettées, ou égorgées, ou brûlées vives, avaient beaucoup à désirer sous le rapport de la félicité.

(1) Clarisse Bader, *la Femme dans l'Inde antique*, 572, 573.

CHAPITRE XIX

LIVRES SACRÉS DU BRAHMANISME

Les livres sacrés sont les Védas, du mot *Vid*, savoir, et les lois de Manou. Les Védas sont divisés en quatre livres : le Rig-Véda, le plus ancien de tous, le Sama-Véda, le Yadjur-Véda, et l'Atharva-Véda. Je m'occuperai seulement du *Rig-Véda* et des lois de Manou. Le *Rig-Véda* est un composé d'hymnes sans aucune valeur poétique : leur valeur mythologique et historique n'est pas plus grande. Excepté un hymne à l'Aurore, fort beau, et des hymnes à Pridjapati et à Paramatma (au Dieu créateur et à l'âme suprême), qui sont, les deux derniers, absolument interpolés, les hymnes du Rig-Véda ne sont que des invocations de sauvages de l'île de Robinson Crusoé. Cependant le *Sôma*, boisson eni-

vrante dont les Hindous faisaient un fréquent usage, les inspire un peu mieux; et sur les 115 hymnes du *Sôma* dont, bien entendu, les Brahmes font un dieu, il y en a trois ou quatre où l'on trouve de l'enthousiasme. Après le dieu boisson, Sôma, ce sont Indra, Agni et les Aswin (les deux crépuscules) qui sont le plus souvent chantés dans le Rig-Véda. Les commentaires du Rig-Véda et des Védas s'appellent : les Brahmanes, les Pulinas, les Sutras, les Upanischads. Quant à l'ancienneté des Védas, on peut, dit Laouënan, leur appliquer ce que dit le savant Eugène Burnouf de toute la littérature ancienne de l'Inde : — « C'est comme par un acte de foi que nous croyons qu'elle est ancienne; car, parmi tant d'ouvrages, on n'a pas encore rencontré de livres historiques... A ces preuves si variées et si frappantes d'une longue culture, il manque la preuve même de leur ancienneté, l'indication de leur date. »

⚜⚜
⚜

« — Ceylan, toute seule, dit Barthélemy

Saint-Hilaire (*Journal des savants*, mars 1866), Ceylan, toute seule, a, dans le monde de l'Inde, des annales régulières et qu'on pourrait presque appeler de l'histoire. Partout ailleurs l'histoire est absente, ou, si elle tente de se montrer, elle est tellement défigurée qu'elle est absolument méconnaissable. Qui peut découvrir, sous les légendes des épopées des Brahmanes, des Puranas, une tradition historique? Quelque complaisance d'interprétation qu'on y apporte, qu'est-il possible d'en tirer d'un peu précis, d'un peu réel? Les plus grands événements de la société brahmanique se sont effacés dans une nuit impénétrable, et, malgré les efforts de notre érudition si puissante et si sûre, nous devons à jamais désespérer de ressusciter ce passé anéanti par ceux-là mêmes qui en furent les acteurs. L'Inde n'a pas voulu sortir de ses rêves; nous ne pouvons pas historiquement l'évoquer de son tombeau. »

Il n'y a pas de date certaine dans l'Inde avant Alexandre : c'est l'opinion générale des indianistes.

Pour donner une idée de la véracité des annalistes indiens, je citerai, d'après Laouë-

nan, le fait suivant : Le capitaine Wilfort faisait de grandes recherches pour mettre un peu d'ordre dans ces chronologies extravagantes des dynasties solaires et lunaires, si fameuses dans l'histoire de l'Inde antique. Il employait à grands frais un *pandit* ou savant, qui passait pour être un homme très loyal, très honorable. Le capitaine s'aperçut bientôt que ce pandit n'hésitait pas à inventer des noms et à les insérer entre ceux des héros les plus célèbres, afin de grossir les listes et d'en mieux établir l'antiquité ! Interrogé sur cette pratique déloyale, il répondit ingénument que telle avait été toujours la coutume de ses prédécesseurs.

⁂

Les lois de Manou portent les noms de Manava-Dharma-Sastra. Ce livre est comme le *Pentateuque* indien.

Son auteur prétendu est Manou, le fils de Brahma et la personnification humaine de ce dieu, le premier père du genre humain, la divinité qui préside au *Kalpa* ou création

actuelle de l'univers. Les livres sanscrits supposent que la durée totale du monde se compose de quatorze *Manwantaras* ou périodes de temps, dont chacune est présidée par un *Manou*. Chaque Manwantara comprend soixante et onze fois le chiffre des années attribuées aux quatre *Yugas*, ou soixante et onze fois trois cent six millions sept cent vingt mille années humaines; d'où il suit qu'un Kalpa, qui correspond à un jour de Brahma, compte quatre milliards deux cent quatre-vingt-treize millions quatre-vingt mille (4,293,080,000) années humaines. A la fin de chaque Manwantara, il se fait une destruction ou déluge; après quoi l'ordre des créatures se rétablit. Six de ces périodes sont déjà passées, nous sommes dans la septième. Il en reste encore sept à venir après celle-ci; alors un jour de Brahma sera écoulé. Mais comme ce dieu doit vivre cent ans, et que chacun de ses jours représente la somme fabuleuse que nous venons d'indiquer, nous arrivons à 4,293,080,000 × 100 × 365, plus de 150,000,000,000 d'années (1).

(1) Laouënan.

Manou, c'est le *mens* des Latins, le *mein* des Allemands, le *man* des Anglais, le *mannum* des Germains. — « *Celebrant Germani*, dit Tacite, *carminibus antiquis* (*quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est*) *Tuistonem deum terra editum et filium Mannum originem gentis conditoresque* » (*Germania*, cap. II).

Le Manava-Dharma-Sastra a été rédigé entre le cinquième et le septième siècle après J. C. Les analogies si frappantes qui existent entre le Manava-Dharma-Sastra et le Pentateuque de Moïse ne doivent donc pas inquiéter la foi chrétienne. « S'il y a eu emprunt, dit Mgr Laouënan, comme il est impossible d'en douter, ce sont les auteurs du Recueil qui ont copié Moïse, et non Moïse qui a imité le législateur indien. »

Il en est de même pour les légendes de Salivâhana, de Mandaviah ou Sulastha et de Krichna, auxquelles, après coup, les écrivains brahmanes ont donné une couleur de ressemblance avec la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Relativement à la légende de Krichna, l'ignorance et non la mauvaise foi du jésuite le

P. Calmette a fourni une arme à cette école haineuse de faux savants, qui accepte, les yeux fermés, toutes les absurdités, toutes les extravagances quand il s'agit d'une religion qui n'est pas celle de Jésus-Christ, mais qui fait flèche de tout bois pour combattre la foi chrétienne.

Le P. Calmette a traduit maladroitement et contre toute vérité le mot *Vishnu Jësudu* par *Vishnou Jésou*. — « Au reste, dit le plus érudit des indianistes, l'éloquent Mgr Laouënan, aucune langue de l'Inde, antérieurement à l'établissement du christianisme dans ce pays, ne possède le mot *ïesu* et encore moins le *Jezeus* de M. Jacolliot, qui a bâti sa fable sur cette erreur grossière et regrettable. »

⚜

Mais l'illustre évêque aurait dû ajouter que tous les ouvrages des Brahmes ne sont qu'une encyclopédie de mensonges enseignée à leur bénéfice, un tissu de faussetés, d'extravagances, une théogonie monstrueuse; qu'en buvant à la coupe d'une science faussée et empoisonnée, le peuple indien a traversé les siècles

dans un état honteux d'ivresse et de débauche morale et physique. Tout ce qu'on peut leur accorder, c'est d'avoir été habiles, heureux surtout; car, au jeu sacerdotal et social qu'ils ont joué, ils risquaient chaque jour leur existence comme caste, et, comme hommes, ils jouaient l'indépendance du peuple indien.

Leur moralité n'a jamais existé ; et quant à leur soif du lucre et à leur cupidité, elles sont sans limites. Les rois et le peuple sont exploités par des prêtres souvent indignes. Les lois de Manou, qu'ils ont fabriquées à leur profit, ordonnent aux princes de léguer aux Brahmes leurs propriétés personnelles. Ceux qui touchent aux biens de l'Église passeront soixante mille ans dans un ver d'excrément. Ils déterrent continuellement des plaques de cuivre qu'ils oxydent au préalable. « A la stupéfaction générale, on y lit que le dieu Krichna ou autre leur a accordé, il y a deux ou trois mille ans, les terrains qu'ils convoitent. »

La religion hindoue a des traditions sur Dieu, sur l'âme, sur le ciel, sur l'enfer, sur le déluge. Ce dernier événement, rapporté par Manou, a de grandes analogies avec le même événement raconté par Moïse. Mais « la tradition du déluge universel, dit Bossuet, se trouve par toute la terre... Plusieurs autres circonstances de cette fameuse histoire se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples. Les temps conviennent et tout se rapporte autant qu'on pouvait l'espérer dans une antiquité aussi reculée ».

Mais toutes les ressemblances que l'on trouve entre le Manava-Dharma-Sastra et la Bible sont le produit d'impostures et d'interpolations du compilateur. C'est encore Bossuet qu'il faut écouter à ce sujet. L'aigle de Meaux n'avait pas besoin d'avoir lu les manuscrits du Népal pour pressentir et enseigner la vérité.

« — C'est pourquoi, dit-il, on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondements des arts demeurent en leur entier, et là même où l'on apprenait tous les jours beaucoup de choses importantes. La

connaissance de Dieu et la mémoire de la création s'y conservèrent, mais allaient s'affaiblissant peu à peu. Les anciennes traditions s'oubliaient, s'obscurcissaient. Les fables qui leur succédèrent n'en retenaient plus que les grossières idées ; les fausses divinités s'y multipliaient : c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham. »

On peut citer quelques belles strophes d'un sutra ou hymne philosophique hindou. Mais nous sommes bien loin des merveilles de la Bible ; car rien dans les livres sacrés, ni dans les poèmes indiens, n'approche, dit Max Müller, du moins beau des chants de David ou des prophètes. Il y a cependant du souffle et de l'inspiration.

Il résulte de tout ce qui précède qu'aucun des livres sacrés du brahmanisme n'a pu

inspirer ou servir de modèle à Moïse. Le récit du déluge, dans les livres hindous, ressemble à celui de la Genèse. Mais ne tombe-t-il pas sous le sens que l'humanité tout entière a recueilli des traditions générales et primordiales qui sont le secret et l'apanage de toutes les races d'Adam? En outre, le livre qui renferme le récit du déluge, le *Satapa-Brahmana*, est postérieur de plusieurs siècles à celui de Moïse. Il en est de même pour les doctrines de Pythagore et d'Aristote, que l'on a cru trouver dans le Nyaya et le Védanta. Il n'y a que l'école éclectique d'Alexandrie, postérieure à l'établissement du christianisme, qui a recueilli quelques-unes des doctrines de la philosophie indienne pour combattre le christianisme. Mais le christianisme est invincible : Brahma et le Bouddha ont vu leurs croyants chaque jour déserter leur foi, et le christianisme, le catholicisme à sa tête, augmente dans des proportions qui doivent rassurer ceux qui aiment l'humanité, qui ne peut être sauvée que par la croyance et la civilisation chrétienne.

CHAPITRE XX

⚜

L'AVENIR DU BRAHMANISME

Entamé vigoureusement par le mahométisme, le christianisme et le bouddhisme, que va devenir le brahmanisme? Certes, il en a encôre pour plusieurs siècles; mais une réforme qui préparera sa ruine est imminente.

Il s'est formé une secte, *Brahma Samay o Sobha*. Elle eut pour fondateur, en 1830, Râm-Raë, et a les nobles intentions de mettre l'indianisme d'accord avec le christianisme. Elle veut lui donner un caractère universel et chrétien. Voilà la substance du sermon que prêche en 1871 le babou (novateur) Partal Chandar : « Quoique nos religions soient nombreuses, il existe chez elles plusieurs principes qui sont généralement reconnus,

comme la paternité de Dieu, la fraternité des hommes, la soumission à Dieu, et la croyance dans une vie future. Une religion universelle fondée sur ces principes est donc possible (1). »

Mais alors il s'éleva un cri d'indignation dans toute la péninsule contre le mouvement antibrahmanique :

« Eh quoi! notre religion (2), qui est la plus ancienne de toutes les religions, qui n'a pas de rivale sur la terre, est traitée de superstition (3)! »

Leur indignation se calmera. Quand Dieu aura visité par son Christ toutes les nations de cet immense empire, quand le mouvement deviendra assez fort pour faire osciller le colosse, quand quatre mille ans d'imposture auront été démasqués, cette caste des Brahmes, vraiment coupable parce qu'elle ne croit pas à ses idoles, parce qu'elle ment au soleil, à la lumière, à sa patrie et à Dieu, cette

(1) Mantegazza.

(2) Harris, *Chandra's Magazine.*

(3) Les quatre religions les plus nombreuses du monde sont : le christianisme (plus de 350,000,000 de croyants, dont plus de 218 millions de catholiques), le bouddhisme, le brahmanisme, le mahométisme. La religion catholique, qui seule n'a pas de sectes, compte deux fois plus d'adhérents que les autres. (*Note de l'auteur.*)

caste, dis-je, disparaîtra. Les prêtres de Jupiter et les druides ont disparu avant, parce que, sans doute, Rome et la Gaule n'avaient pas mérité, selon la justice de Dieu, un aussi long, un aussi terrible châtiment. L'Inde, qui a envoyé à la Gaule ses sacrificateurs d'hommes et son culte de Mithra et de Priape, doit avoir un supplice proportionné à son crime. Le démon qu'elle adore enverra encore plus d'une fois, malheureusement, ses veuves au bûcher et ses filles sous le couteau de l'infanticide.

CHAPITRE XXI

LE BOUDDHA

Le Bouddha, qui, malgré l'opinion de Wilson et de plusieurs indianistes, a parfaitement existé, vivait, et ceci est invinciblement démontré, entre 543 et 470 avant J. C. Le Bouddha, la neuvième incarnation de Vichnou, mais une incarnation trompeuse, était fils de Suddhodana, roi de Kapila-Vistu, de la caste des Kshatryas, de la tribu des Gaütanas et de la famille des Sakias. De là ses titres de Gaütana-Singha et de Sakia-Muni (le livre des Gaütanas, le sage des Sakias). Sa mère Mayadevi (la déesse de l'illusion) mourut huit jours après l'avoir mis au monde. Il fut élevé par sa tante maternelle, qui était devenue l'épouse du roi son père. Le Lalita-Vistara, livre bouddhiste, raconte une série fantastique de miracles et de merveilles sur cet *enfant-divin*. Seulement

le Lalita-Vistara a été écrit après l'ère chrétienne, et ce n'est qu'une rapsodie mensongère de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'enfant royal croissait en beauté et en sagesse; mais on remarquait chez lui une mélancolie précoce que rien ne pouvait distraire. Devenu adolescent, sa tristesse innée, la profondeur réfléchie de son caractère, ne firent qu'augmenter. Évidemment, on se trouvait en présence d'un être extraordinaire, marqué par Dieu du sceau de la sainteté, de la grandeur ou de l'étrange. Absorbé par la méditation du problème de la vie et de la mort, il répétait souvent : « Rien n'est stable sur la terre, rien n'est réel. La vie est comme une étincelle produite par la friction de deux morceaux de bois : elle s'allume et s'éteint. Elle est comme le son d'une lyre, et l'homme sage demande en vain quelle est son origine et quelle est sa fin. Il doit exister quelque intelligence suprême, dans laquelle nous trouverons le repos. Si je pouvais y atteindre, j'apporterais la lumière aux hommes; si j'étais libre moi-même, je pourrais délivrer le monde entier. »

Plusieurs circonstances qu'il serait trop

long de raconter déterminèrent sa vocation et son abandon final de la vie du siècle et des honneurs de la royauté. Voilà quel fut le moment vraiment psychologique de sa destinée.

Un jour il aperçut un mendiant dont l'aspect calme et paisible le frappa. — « Quel est cet homme? » demanda le prince. — « Seigneur, lui répondit-on, cet homme est ce qu'on appelle un Bhikshu, un religieux mendiant. Il a renoncé volontairement à tous les plaisirs, à tous les désirs; il mène une vie austère et essaie de se conquérir lui-même. Il s'est fait religieux; sans passion, sans envie, il demande l'aumône. » — « Cela est bien, répliqua le prince; la vie des religieux a toujours été louée par les hommes sages; elle sera mon refuge et celui des autres créatures; elle nous conduira à une vie réelle, au bonheur et à l'immortalité. » Ayant dit ces paroles, il commanda de retourner au palais, fit ses adieux à son père, à son épouse, et, malgré leurs supplications, quitta le monde. Nous pourrions faire observer que la légende de saint Josaphat, plus ancienne que Lalita-Vistara, rapporte les mêmes détails sur ce

saint; mais peu importe, il est acquis que le Bouddha fut un sage, un homme de bien, dont la vie, sinon la doctrine, est irréprochable.

⚜

Il alla rejoindre un Brahme fameux qui réunissait autour de lui plus de 300 écoliers. Sakia-Muni se surnomma bientôt lui-même *Bouddha*, l'illuminé, l'éclairé; puis il se rendit à Bénarès, l'Athènes indienne. Il y exposa sa doctrine. Le plus illustre de ses disciples fut le roi Divodasa. Les livres brahmaniques racontent la conversion de ce roi de la façon la plus burlesque. Hostiles au bouddhisme, ils travestissent et dénaturent les faits; mais leurs efforts tournent contre eux-mêmes. En fixant certaines époques, ils mettent hors de doute qu'un très grand nombre d'hymnes du Rig-Véda ont été composés du temps de Bouddha. Et voilà encore la chronologie indienne qui croule sous le poids de ses fables et de ses invraisemblances.

La tribu des Sakias et la caste des Kshatryas se convertirent au bouddhisme.

Sentant sa fin prochaine, Bouddha convoqua autour de lui les princes et les prêtres : — « Prêtres, leur dit-il, si vous avez quelques doutes sur les doctrines que je vous ai enseignées pendant quarante ans, je vous invite à les manifester à présent; autrement vous pourriez regretter plus tard de n'avoir pas profité de l'occasion de les exposer pendant que j'existais encore. Ou, si vous hésitez à me les communiquer et à me demander les explications nécessaires, confiez vos doutes les uns aux autres. »

Les prêtres ayant gardé le silence, Bouddha reprit : — « Vous n'avez donc aucun doute sur lequel vous désirez être éclairés? Travaillez à votre délivrance avec diligence. Je vais au *Nirvâna;* je vous laisse mes commandements. Les éléments de *celui qui sait tout* vont se dissoudre; mais les trois pierres précieuses (c'est-à-dire la loi, la morale et l'assemblée) demeureront. »

En disant ces paroles, il expira tranquillement.

La crémation du corps se fit avec une pompe extraordinaire.

Après sa mort, comme il n'avait rien écrit,

ses disciples recueillirent ses doctrines dans le *Tripitaka* (les trois corbeilles). Pour rendre hommage à la vérité, ces mêmes disciples témoignèrent une joie inconvenante d'être débarrassés de lui.

« — Vénérés frères, ne pleurez plus ! leur dit le vieux moine Subadra, nous sommes heureusement délivrés du joug du grand Sramana (saint); nous ne serons plus ennuyés par ses éternelles répétitions. Nous pouvons désormais faire ce qui nous plaît et laisser de côté ce qui ne nous convient pas.»

⚜

Tel est le vrai Bouddha, le Bouddha souvent admirable et toujours respectable. Il n'a rien à faire avec les légendes brahmaniques et celles de beaucoup de ses propres disciples. Il n'est pas du tout prouvé qu'il crut en Dieu. Il garda un silence obstiné sur la divinité, et c'est là ce qui donna une puissance incroyable de multiplication à ses doctrines, puisque toutes les religions pouvaient les accepter. Mais, comme les Brahmes, pour

augmenter le nombre de ses adeptes, admettait-il les dieux élémentaires? N'est-ce pas insulter à la mémoire de cet illustre homme que de raconter des inepties sur son compte? Il serait allé, un matin, au *Tragastrinsa*, un ciel où il y avait trente-trois dieux. Après quoi il serait descendu sur la terre avec eux, chacun par un escalier séparé. Celui du Bouddha était en or, incrusté de pierres précieuses.

D'après d'autres, il aurait cru à un Être suprême incarné en lui-même. Il aurait été sa millième incarnation. Dans une existence précédente, étant le roi Sivika, il avait vu un pigeon attaqué par un faucon : il coupa un morceau de sa chair et la donna au faucon. Un autre jour il sacrifia mille fois sa tête pour nourrir de jeunes tigres. On n'est pas plus aimable. Tout ceci est absurde, et n'a même pas le mérite de la création. Il est certain que l'auteur de cette stupéfiante légende connaissait celle de saint François d'Assise donnant son manteau pour racheter la vie d'un mouton.

La doctrine du Bouddha est contenue dans ces quelques lignes.

La félicité suprême consiste dans la délivrance finale de la nécessité de renaître et l'absorption totale de l'âme dans la divinité. Pour atteindre à cet idéal religieux que les bouddhistes appellent *Nirvâna* (le néant), il faut absolument travailler à éteindre en nous le désir d'exister. On y arrive, comme au palais de Versailles, par huit avenues sacrées et droites : une foi droite, une résolution droite, un langage droit, une droite manière d'agir, une vie droite, un droit effort, une pensée droite, une droite concentration en soi-même.

Le mot *Nirvâna* désigne l'état dans lequel l'âme, dépouillée de son corps, est soustraite à la loi des renaissances. Pour y arriver, il faut anéantir complètement son esprit, sa pensée, ses désirs ; sans cela, l'âme ne meurt pas, et c'est à recommencer après la mort. « C'est probablement pour indiquer ce dépouillement mystique pendant la vie, et réel après la mort, que certains bouddhistes osent vivre dans une complète nudité.

L'opinion que Bouddha par le *Nirvâna* en-

seigne le néant absolu est celle de Eug. Burnouf, Clough, Turnour, Schmidt, Bouleaux, Spence, Hardy, Wasilief, Barthélemy Saint-Hilaire. D'ailleurs le maître n'avait-il pas dit: « Tout phénomène est vide. Aucun phénomène n'a de substance propre. Toute substance est vide. Au dedans est le vide; au dehors est le vide. La personnalité elle-même est sans substance » ?

Le vide, qui répugnait si fort aux Grecs, était la conclusion suprême de Bouddha. Altier, audacieux disciple de Kapila, du même coup il anéantit Dieu, l'âme humaine et la nature elle-même transformée en une pure illusion de nos sens et de notre intelligence.

⚜

Quels qu'aient été les mérites du bouddhisme au milieu des populations corrompues de l'extrême Orient, il n'en repose pas moins sur des principes radicalement faux, puisqu'il a pour point de départ la négation de la nature et celle de Dieu même. — « S'il apprend à l'homme à dompter sa chair, à

vaincre ses passions, à surmonter tout désir impur; s'il lui enseigne l'égalité, la charité, l'humilité, il place devant l'humanité un idéal qui l'absorbe et détruit toutes les idées éternelles de sainteté, de vertu, de justice, de bonheur : la sainteté, la vertu, la justice ne retournent pas à leur divin auteur; non, tout cela a pour fin suprême le néant.

Le réformateur devait, d'ailleurs, éprouver lui-même plus que personne le besoin de repos, puisqu'il avait parcouru (toujours avec la bonne foi chronologique des Hindous), pendant des milliers de kotis, dont chacun se compose de dix millions d'années, toutes les existences de la terre, de la mer, de l'air, passé par toutes les formes animales, minérales et végétales, par toutes les conditions humaines : c'est du moins ce que nous apprend le Lalita-Vistara. Il en résulte qu'il serait difficile de croire les légendes qui font naître Bouddha *pur et immaculé*, puisque la loi de la transmigration implique des crimes ou des actions mauvaises que l'on expie ou rachète dans des vies successives (1).

(1) *Encyclopédie du XIXe siècle.*

⚜

Maintenant, sans entreprendre une étude complète sur le bouddhisme, ce que nous espérons faire un jour, mettons en présence la seule vertu vraie du bouddhisme avec la vertu chrétienne correspondante.

Comparons le charité bouddhique et la charité chrétienne. La charité bouddhique est absolument passive. Elle s'abandonne, mais ne se donne pas. Il y a de la continence, de la résignation, de l'humilité; de la charité point. Si la charité a existé parfois dans le bouddhisme, c'est en dénaturant le bouddhisme, en sortant de sa nature, de sa doctrine. — « Arrivé à cet état (l'extinction du désir), l'homme, dit M. Taine (première manière), semble dénaturé, pareil à une pierre, capable de tout souffrir, mais incapable de rien aimer. C'est justement dans ce renoncement parfait que la charité trouve sa racine. » Quel paradoxe ! Quelle erreur monstrueuse ! Dans cet anéantissement périssent à la fois l'égoïsme et l'altruisme. La charité n'est pas un devoir dans le bouddhisme.

Un jour Bouddha se demanda si, oui ou non, il continuerait son œuvre de délivrance. Un sentiment de compassion lui fait prendre le parti de continuer; mais il agit selon son bon plaisir, et non parce que sa conscience l'y force.

Vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses, et vos semblables comme vous-même pour l'amour de Dieu. Voilà la charité chrétienne.

M. Taine prétend que la charité chrétienne est plus bornée, parce qu'elle ne s'étend pas aux animaux; moins métaphysique, en ce qu'elle ne s'appuie pas sur l'idée du néant universel. Inutile de discuter cette dernière assertion: elle ne soutient pas, une seconde, une discussion sérieuse. Quant à la première, il est clair que le christianisme, n'admettant pas la loi des transmigrations, ne met pas sur le même rang l'homme et la bête. Mais encore là il y a erreur. Plus d'une fois le christianisme a étendu son aile de charité sur les animaux eux-mêmes. L'histoire de saint François d'Assise n'est pas isolée dans les annales de notre foi.

Il n'en est pas moins vrai que le bouddhisme a adouci les mœurs et a accompli un

acte de pacification sociale. Partout où il a régné, il a fait prédominer les affections bienveillantes sur les passions violentes.

« — Ce sont les apôtres du bouddhisme, dit Abel de Rémusat, qui, les premiers, ont osé parler de morale et de devoirs aux farouches conquérants qui venaient d'envahir et de dévaster l'Asie. Au temps de Gengis, une égale férocité distinguait les nations de race turque et celles de race mongole, que la force avait réunies momentanément sous ses lois. Les premières sont toutes restées attachées à l'islamisme, et le fanatisme d'un culte intolérant n'a fait que renforcer leurs habitudes turbulentes et leur disposition au carnage et à la rapine. Au contraire, les nations mongoles ont successivement embrassé la religion bouddhique, et le changement qui s'est opéré dans leurs mœurs n'a pas d'autre cause. Aussi pacifiques maintenant qu'ils étaient autrefois remuants et indociles, ils se livrent exclusivement au soin de leurs troupeaux. »

Il en est de même au Thibet. A Bangkok, ville de 400,000 âmes, il n'y a presque jamais de rixe.

D'après M. Taine, « le bon fleuve boud-

dhique » a répandu la bienveillance et l'humanité dans la vie sociale et domestique de l'Asie. Je ne le nie pas. Mais les preuves données par Abel de Rémusat ne sont pas concluantes. A Florence, on ne se bat plus dans les rues à coups de poignard, comme au moyen âge, et pourtant la religion n'est pas changée. Dans une partie de la Chine, dans l'Annam, au Japon, où le culte de Bouddha est en honneur, les mœurs sont-elles moins féroces?

⚜ ⚜
⚜

Je quitte le Bouddha en suppliant mes lecteurs de se tenir en garde contre les impostures accumulées, non seulement par les Hindous, mais par les ennemis de la foi chrétienne. Tout ce qui a un rapport, une analogie quelconque avec le judaïsme, le christianisme, la hiérarchie, la discipline, les rites et les usages de l'Église romaine, a été copié et pillé par les compilateurs brahmanistes et bouddhistes. Tout a été pris, jusqu'au pouvoir temporel des papes, dont la puissance terrestre du grand Lama est une copie servile.

N'oublions pas que l'Inde a été en rapport constant avec la Judée, la Syrie, la Grèce, l'Égypte, l'Occident. N'oublions pas qu'il y a dans l'Inde des colonies juives plus anciennes que la plupart des livres saints hindous; que l'apôtre saint Thomas a prêché le christianisme dans l'Inde avant que le Lalita-Vistara et le Code de Manou fussent compilés; que les papes envoyèrent, dès le premier siècle, des missionnaires dans l'Inde et en Chine; qu'un des empereurs chinois s'est fait chrétien. N'oublions pas que, 500 ans avant Jésus-Christ, les Hindous pouvaient très bien ne pas ignorer cet édit de Darius le Mède : « Que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel; car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles. Indestructible est son empire, et sa puissance n'aura pas de fin. C'est lui le vrai Libérateur et Sauveur qui fait des prodiges et des merveilles dans le ciel et sur la terre » (Dan., ch. 6, v. 25-27). — Un monument d'une importance capitale, l'inscription de Si-Gau-Fou, ne prouve-t-il pas qu'aux VIIe et VIIIe siècles, le christianisme florissait dans la Chine?

Le grand siège lamaïque des patriarches bouddhistes dans le Thibet ne date que du temps de François Ier, à une époque où tout à l'entour des nations asiatiques entières étaient chrétiennes; c'est dans ces circonstances « que fut fondé, au Thibet, dit Abel de Rémusat, le nouveau siège des patriarches bouddhistes. Il est naturel qu'intéressés à augmenter le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence à leur culte, ils se soient approprié quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule; qu'ils aient même introduit quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du pape; que leur vantaient leurs propres ambassadeurs revenus de Lyon et de Rome, et que les circonstances les disposaient à imiter.

De là les monastères, le célibat, la tonsure, le bréviaire. les processions solennelles, les pèlerinages, une cour pontificale, etc. »

Concluons donc, avec le saint et éloquent Laouënan, que la vérité historique a été travestie; que, de tout temps, les doctrines, les traditions, le culte et l'organisation de

l'Église catholique ont été connus dans l'Asie centrale, la Chine et l'Inde, et qu'il a été facile aux bouddhistes et aux Brahmes de les lui emprunter.

CHAPITRE XXII

⚜

CONCLUSION

La nation ou caste des Brahmes se partage aujourd'hui en deux grandes divisions : celle des Gaüras, au nord ; celle des Dravidas, au sud.

Les Brahmes sont encore divisés en neuf familles principales, du nom de leurs neuf auteurs primitifs : Bhrigu, Anghiras, Viswamitra, Vasistha, Kâsyappa, Atri, Agastya, auxquels on a joint ensuite Jamadagui et Gaütana. Chaque famille se fractionne en quarante-cinq branches, et chaque branche par un nombre infini de subdivisions. Chaque Brahme, dit Laouënan, qui entretient le feu du sacrifice, est obligé de connaître et d'invoquer les chefs de la subdivision, de la branche et de la famille à laquelle il appar-

tient; il ne peut se marier ou marier ses enfants que dans sa famille, sa branche ou sa subdivision.

Les sept premiers Richis, auteurs des Brahmes, seraient, d'après l'opinion très risquée du P. Dubois, les sept fils de Japhet.

C'est par ce moyen et beaucoup d'autres que la classe des Brahmes a acquis et conservé jusqu'à nos jours l'autorité incroyable qu'elle exerce depuis les rois jusqu'au dernier des parias. Elle a borné son ambition à obtenir la supériorité morale et intellectuelle : cette supériorité, elle la possède sans conteste.

« — En se posant, dit Laouënan, comme les défenseurs du peuple, ils ont assumé une grande responsabilité; et, à cette responsabilité, ils n'ont pas fait défaut, dans la mesure, s'entend, de leur lumière, de leur capacité, trop souvent aussi de leurs intérêts personnels. Non seulement ils ont été les prêtres de la nation, mais ils en ont été encore les poètes, les théologiens, les philosophes, les législateurs, les savants en tout genre. C'est à eux que sont dus les Védas avec leurs commentaires, les Brahmanas, les Sutras, les

Upanischads, les livres philosophiques, le Code de Manou et autres; les ouvrages de grammaire, les lexiques, les traités d'astronomie, etc. »

Et c'est pour cela que, malgré sa difformité religieuse et morale, l'idole de Brahma s'élève encore, avec une certaine grandeur, sur les autels de l'ignorance la plus antique et la plus profonde.

AVERTISSEMENT

Mes lecteurs me sauront gré de leur offrir, comme pièces probantes, le curieux parallèle qu'on va lire entre les Écritures indiennes et nos saintes Écritures. Il est extrait du livre de Mgr Laoüenan, qu'il faut, — nous le répéterons à satiété, — lire et relire, quand on étudie l'histoire de l'Inde et de ses religions. Pour que la lecture des fragments que nous allons donner soit utile, il faut savoir ou se rappeler que les livres sacrés des Juifs sont antérieurs de mille ans aux livres indiens.

Pce DE V.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

LA CRÉATION (1)

« Alors, lit-on dans le *Rig-Véda*, il n'exis-
« tait ni être, ni non-être ; ni monde, ni ciel ;
« rien au-dessus de Lui (l'Être suprême), rien
« partout ; aucun être enveloppant ou enve-
« loppé. L'eau n'existait pas ; tout était pro-
« fond et ténébreux. La mort n'existait pas.
« Alors il n'y avait pas d'immortalité ; pas de
« distinction de jour ni de nuit ; mais *celui-là*
« (*l'Être sans nom*) respirait sans respiration,
« seul avec *celle* dont il contient la vie... Ou-
« tre que lui, rien n'existait qui depuis ait
« existé. Des ténèbres étaient là ; car cet uni-
« vers était enveloppé de ténèbres ; il était in-
« distinguible, comme les fluides mêlés dans

(1) *Du Brahmanisme*, etc., par Mgr Laouënan, Ire partie, p. 7 et suivantes.

« les eaux; mais cette masse, qui était cou-
« verte d'une croûte, fut enfin organisée par
« le pouvoir de la contemplation.

« Le premier désir fut formé dans son in-
« telligence, et il devint la semence produc-
« tive originaire. Les sages l'appellent *non-*
« *être*, comme la limite de l'être; le non-être
« existait dès le commencement; c'est de lui
« que l'être est né.

« L'âme ou l'esprit suprême était le seul
« être qui existât dès le commencement, et
« aucun être que lui n'existait. Cet être
« éprouva un désir : je créerai les mondes. Il
« créa ces mondes : l'éthéré, le lumineux, le
« mortel, l'aqueux (1). » (*Rig-Véda*, section 8e, lecture 7e, hymne 10e à l'Ame suprême, *Paramâtmâ.*)

(1) M. Langlois traduit cet hymne de la manière suivante : « Rien « n'existait alors, ni visible ni invisible. Point de région supérieure; « point d'air; point de ciel. Où était cette enveloppe du monde? « Dans quel lit l'onde était-elle contenue? Où étaient ces profondeurs « impénétrables de l'air? Il n'y avait pas de mort, point d'immor- « talité. Rien n'annonçait le jour ni la nuit. Lui seul respirait, ne « formant aucun souffle, renfermé en lui-même. Il n'existait que « lui. Au commencement, les ténèbres étaient enveloppées de téné- « bres; l'eau se trouvait sans impulsion. Tout était confondu. L'être « reposait au sein de ce chaos; et ce grand tout naquit par la force « de sa piété. Au commencement, l'amour (*Câma*, le désir) fut en « lui, et de son esprit jaillit la première semence. Les sages, par le

On lit dans le *Padma-Purâna* : « L'univers « n'existait que dans la pensée divine, d'une « manière imperceptible, indéfinissable, non « susceptible d'être découverte par l'enten- « dement, comme si elle eût été enveloppée « d'ombres ou plongée dans le sommeil. « Alors la puissance existante par elle-même « créa le monde visible avec les cinq éléments « et les divers principes des choses, étendit « son idée et dissipa les ténèbres, sans dimi- « nuer sa gloire. »

« Chaque jour, dit le P. Dubois, les Brah- « mes doivent adresser à l'eau la prière sui- « vante, où l'on retrouve des traces du dogme « de la création, en même temps que du « déluge : Eau, dans le temps du déluge, « Brahm, la sagesse suprême, dont le nom « ne contient qu'une lettre, existait seul, et il « existait sous votre forme. Ce Brahm, ré- « pandu et confondu en vous, fit pénitence, « et, par le mérite de sa pénitence, il créa la

« travail de l'intelligence, parvinrent à former l'union de l'être réel « et de l'être apparent... »

On pense généralement que cet hymne, aussi bien que les autres hymnes de ce genre philosophique qui se trouvent vers la fin du Rig-Véda, appartient à la dernière période du védisme, vers le sixième ou le cinquième siècle avant J. C.; et peut-être même plus tard.

« nuit. Les eaux éparses sur la terre, s'étant « retirées dans le même lieu, formèrent la « mer. De la mer furent créés le jour, les an- « nées, le soleil, la lune et Brahma à quatre « visages. Ce dernier créa de nouveau le ciel, « la terre, l'air, les mondes inférieurs et tout « ce qui existait avant le déluge » (*Mœurs et institutions*, tome I, p. 351).

Mais le récit de la création, tel qu'il est rapporté dans les Lois de Manou, offre des analogies encore plus extraordinaires avec le récit biblique. Nous en transcrivons ici les principaux passages, en mettant en regard les versets correspondants de nos Livres saints (1).

§ I. CRÉATION DU MONDE.

Genèse	*Manou.*
Ch. I, v. 1. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.	*Livre I, v.* 5. Ce monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu
2. La terre était in-	

(1) Moïse écrivit le Pentateuque entre l'an 1625 et l'an 1585 avant J. C.; tandis que le Code de lois attribué à Manou n'a été compilé qu'entre le cinquième siècle avant et le huitième après le commencement de l'ère chrétienne.

Genèse.

forme et vide, et les ténèbres couvraient la surface de l'abîme.

3. Et Dieu dit : Que la lumière soit ; et la lumière fut.

Manou.

de tout attribut distinctif, ne pouvant être découvert par le raisonnement, ni être révélé ; il semblait entièrement livré au sommeil.

6. Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même et qui n'est pas à la portée des sens externes, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité.

8. Il produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe.

9. Ce germe devint

Genèse.

2. Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (Glose : pour les féconder, comme un oiseau sur son œuf).

6. Et Dieu dit : Que le firmament soit fait au milieu des eaux et qu'il les sépare les unes des autres.

7. Et Dieu fit le firmament, et il sépara

Manou.

un œuf brillant comme l'or..., dans lequel l'Être suprême naquit lui-même sous la forme de Brahma, l'aïeul de tous les êtres.

10. Les eaux sont appelées *Nâra*, parce qu'elles étaient la production de Nâra (l'Esprit divin) ; ces eaux ayant été le premier lieu du mouvement (*Ayana*) de Nâra, il a été en conséquence *Nârâyana* (Mouvement, où celui qui se meut sur les eaux).

12. Le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts ;

13. Et de ces deux parts, il forma le ciel

Genèse.

les eaux qui étaient sous le firmament d'avec celles qui étaient au-dessus.

8. Et Dieu nomma le firmament *Ciel*...

10. Et il nomma l'aride *Terre*, et à l'assemblage des eaux il donna le nom de *Mer*.

27. Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu...

Ch. II, v. 7. Et il souffla sur son visage le souffle de la vie (en unissant à ce corps une âme raisonnable), et l'homme devint ainsi un être vivant et animé (ou doué d'une âme vivante).

Manou.

et la terre; au milieu, il plaça l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux.

14. De l'Ame suprême, il tira l'intelligence instinctive, qui existe, mais n'existe pas par elle-même; et de cette intelligence, la conscience qui conseille intérieurement et qui gouverne;

15. Et le grand principe intellectuel, et toutes les formes vitales revêtues des trois qualités; et les cinq organes des sens, des-

Genèse.

Ch. I, v. 20. Dieu créa les poissons et les oiseaux, chacun selon son espèce

25. puis les animaux terrestres, chacun selon son espèce..

14. (Le quatrième jour) Dieu dit : que des corps lumineux soient faits dans le firmament du ciel, qu'ils séparent le jour et la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer le temps et les saisons, les jours et les années.

Manou.

tinés à percevoir les objets extérieurs.

16. Alors aussi il forma tous les êtres (corporels)...

21. L'Être suprême assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier son nom, des actes et une manière de vivre...

24. Il donna l'existence aux divisions des temps, aux étoiles, aux planètes, aux fleurs, aux mers, aux montagnes, aux plaines et aux vallons...

§ II. CRÉATION DES ANGES.

Genèse.

S. Paul aux Hébr., ch. I, v. 14. Les anges sont des esprits administrateurs...

Daniel, ch. VII, v. 10. Des milliers se tenaient à ses ordres, et dix mille fois des centaines de mille l'entouraient...

Manou.

22. Le souverain Maître produisit de sa substance une multitude de dieux (*dêvas*), essentiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe invisible de génies...

D'après la théogonie de l'*Upnékat* (ou *Upanischada*, un des commentaires des Védas), le créateur produisit d'abord *Pradjâpati*, ou le Seigneur des créatures, et celui-ci, joignant les deux mains, les mit dans sa bouche, et il en sortit un feu qui est le plus grand des *Feréschats* (Lucifer) ou des préposés. « Au com-
« mencement, est-il dit dans cet ouvrage, il
« n'y avait que le plus grand des préposés; il
« parut en figure de feu (Lucifer). Il vit que
« la création n'était pas parfaite. Il créa (par-
« mi les anges ou génies) l'espèce des rois

« ou gardiens, les Râdjas. Parmi eux, Indra « est le gardien des anges, ou génies, ou dé- « légués; Bran est le gardien des animaux « qui vivent dans l'eau; Mah est le gardien « des Brahmes; Rutra, celui des âmes des « morts; Marut, celui qui augmente les ma- « ladies ; et Mahâdêva est le gardien de ceux « qui sont grands et forts. Voilà les plus « grands rois parmi les anges... »

L'Écriture sainte, en une multitude de passages, et les Pères de l'Église établissent unanimement que Dieu gouverne le monde par le ministère des anges ou des esprits. Qu'il nous suffise de rapporter à ce sujet un passage de Bossuet, tiré de sa préface sur l'Apocalypse :

« Si nous ouvrons l'Apocalypse, dit-il, « nous y voyons avant toutes choses le mi- « nistère des anges; on les voit aller sans « cesse du ciel à la terre et de la terre au « ciel; ils partent, ils interprètent, ils exé- « cutent les ordres de Dieu... Tous les an- « ciens ont cru, dès les premiers siècles, que « les anges s'entremettaient dans toutes les « actions de l'Église; ils ont reconnu un « ange qui intervenait dans l'oblation, et la

« portait sur l'autel sublime qui est Jésus-
« Christ ; un ange qu'on appelait l'ange de la
« prière...

« Il ne faut point hésiter à reconnaître saint
« Michel pour défenseur de l'Église, comme
« il l'était de l'ancien peuple. . Daniel nous
« parle du prince des Grecs, du prince des
« Perses, c'est-à-dire sans difficulté, des an-
« ges qui président par l'ordre de Dieu à ces
« nations ; et saint Michel est appelé dans le
« même sens le prince de la Synagogue, ou,
« comme l'archange saint Gabriel l'explique
« à Daniel : *Michel, votre prince ;* et ailleurs
« plus expressément : *Michel, un grand*
« *prince, qui est établi pour les enfants de*
« *votre peuple.*

« Quand je vois dans les Prophètes, dans
« l'Apocalypse et dans l'Évangile même, cet
« ange des Perses, cet ange des Juifs, l'ange
« des petits enfants, qui en prend la défense
« devant Dieu contre ceux qui les scanda-
« lisent, l'ange des eaux, l'ange du feu, et
« ainsi des autres ; et quand je vois, parmi
« ces anges, celui qui met sur l'autel le céleste
« encens des prières, je reconnais dans ces
« paroles une espèce de médiation des saints

« anges ; je vois même le fondement qui « peut avoir donné occasion aux païens de « distribuer leurs divinités dans les éléments « et dans les royaumes, pour y présider ; car « toute erreur est fondée sur quelque vérité « dont on abuse. »

« Les bons anges, continue l'*Upanischada*, « et les démons (*Djins* ou *Râkshasas*) com- « battirent les uns contre les autres ; la vic- « toire resta aux premiers par la vertu de la « prière et du nom de Dieu. » (*Michaël : quis « ut Deus ?*) — « Et il se fit, dit l'Apocalypse, « un grand combat dans le ciel ; Michel et ses « anges combattaient avec le dragon ; et le dra- « gon combattait ainsi que ses anges ; et ils ne « prévalurent point, et il n'y eut plus désor- « mais de place pour eux dans le ciel » (*Apoc., ch. XII*). Les Djins eurent cependant l'avantage pendant quelque temps, parce que les bons anges attribuaient leurs succès à leurs mérites, et s'en glorifiaient. Le roi des Djins et ses compagnons tombèrent dans l'erreur, parce qu'ils crurent que le corps est tout, qu'on doit adorer son corps, et qu'enfin il n'y a point d'âme universelle.

« L'Éternel, lit-on encore dans le *Brahma-*

« *Sastra*, dans la contemplation de sa propre « existence, résolut, dans la plénitude du « temps, de communiquer sa gloire et son « essence à des êtres capables de goûter et de « partager sa béatitude et de contribuer à sa « gloire. Ces êtres n'existaient pas encore ; « l'Eternel le voulut, et ils existèrent. Il les « forma en partie de sa propre essence, ca- « pables de perfection, mais avec la faculté « de la perdre. Il créa d'abord Brahma, « Vishnu et Siva ; ensuite *Maisasura* et toute « la foule des anges. Il établit Brahma prince « de toute la troupe angélique et son vice- « gérant dans le ciel. Il lui donna pour coad- « juteurs Vishnu et Siva. Il partagea les an- « ges en différents ordres, et constitua un « chef sur chacun d'eux. La joie et l'harmo- « nie régnaient autour du trône de l'Éternel, « lorsque l'envie et la jalousie s'emparèrent « de Maisasura et des autres chefs des bandes « angéliques. Ils oublièrent les devoirs qui « leur étaient imposés, s'écartèrent de l'o- « béissance qu'ils devaient à leur Créateur, « et refusèrent de se soumettre au vice- « gérant et à ses coadjuteurs, Vishnu et « Siva. Ils dirent en eux-mêmes : Nous vou-

« lons gouverner; et ils inspirèrent la même « ambition à un grand nombre d'anges qui « se séparèrent avec eux du trône de l'Éter- « nel. Dieu, irrité du crime de ces rebelles. « après les avoir fait avertir inutilement de « rentrer dans le devoir, commanda à Siva « de les chasser du ciel, et de les précipiter « dans les ténèbres épaisses, pour y souffrir « des tourments éternels. »

Quelles réminiscences frappantes non seulement de la doctrine générale de l'Église catholique sur les anges et leur distribution en plusieurs ordres, mais aussi des termes mêmes employés par nos écrivains sacrés en parlant des anges rebelles et de leur châtiment! « Comment, s'écrie Isaïe, es-tu tombé « du ciel, Lucifer, toi qui te levais si brillant « dès le matin? Comment es-tu tombé sur « la terre, toi qui blessais les nations? Tu di- « sais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'é- « lèverai mon trône au-dessus des astres de « Dieu; je siégerai sur la montagne du fir- « mament, dans les flancs de l'aquilon; je « me placerai au-dessus des nuées les plus « élevées; je serai semblable au Très-Haut. « Et voilà que tu as été précipité dans l'en-

« fer, au plus profond de l'abîme » (*Isaïe, ch. XIV, v. 19 et suiv.*). « Dieu, ajoute saint « Pierre, n'a point épargné les anges qui ont « péché, mais il les a précipités dans le Tar- « tare, où les ténèbres leur servent de chaî- « nes, pour y être gardés jusqu'au jour du « jugement (1) » (2e *épître de saint Pierre, ch. II, v. 4*).

§ III. CRÉATION DE L'HOMME.

Genèse.	*Manou.*
Ch. I, v. 27. Et Dieu créa l'homme à sa ressemblance... il *les* créa mâle et femelle.	*Livre I, v.* 32. Ayant divisé son corps en deux parties, l'Être suprême devint moitié mâle et moitié femelle, et, s'unissant à cette partie femelle, il engendra *Virâdj* (c'est-à-dire un être androgyne).
Ch. V, v. 1. Au jour où Dieu créa l'homme... *V.* 2. il *les* créa mâle et femelle, et il *les* bénit; et il *les* nomma Adam.	
Ch. II, v. 20. Mais	

(1) Le prophète Isaïe vécut et écrivit de l'an 785 à l'an 681 avant J. C. — La seconde épître de saint Pierre fut écrite vers l'an 67, et l'Apocalypse de saint Jean vers l'an 68 de J. C. — Le Brahma-Sastra est du treizième au quatorzième siècle de notre ère.

Genèse.

Adam n'avait point d'aide qui lui fût semblable.

21. Dieu lui envoya donc un sommeil, et quand il fut endormi, il tira une de ses côtes et mit de la chair à la place.

22. Et de cette côte qu'il avait ôtée à Adam le Seigneur Dieu forma une femme, et il l'amena à Adam.

23. Et Adam dit: Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair; elle sera appelée *Virago*, parce qu'elle a été tirée de l'homme...

Manou.

33. Celui que le divin mâle appelé *Virâdj* a produit de lui-même, c'est moi, Manou, qui à mon tour ai créé tout cet univers.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que Manou ait représenté le premier homme comme ayant été d'abord androgyne, mâle et femelle;

certains hérétiques ont interprété de la même façon les paroles de Moïse, lesquelles, à première vue, se prêtent facilement à cette interprétation.

Il existe, dans l'hypogée ou temple souterrain de l'île d'Éléphanta, près de Bombay, des représentations de la création du premier homme, telle qu'elle est rapportée par Manou. Ce temple est divisé en cinq nefs parallèles creusées dans le roc même qui sert de noyau à la montagne dont l'île est formée ; ces nefs sont divisées entre elles par des rangs de piliers massifs et sculptés, qui font partie du même roc et adhèrent également au pavé et au plafond. Au fond de la nef centrale, on voit une gigantesque figure du Trimurti, sculptée en relief dans la paroi du roc : Brahma, le créateur, est au milieu ; Vishnu, le conservateur, est à droite ; Siva, le destructeur, est à gauche ; chacun est reconnaissable à certaines marques distinctives. A droite du Trimurti, au fond de la deuxième nef, dans un large panneau creusé dans le roc, se voit une grande figure humaine de plain-pied, moitié mâle et moitié femelle, c'est-à-dire présentant du côté droit tous les caractères

de l'homme, et du côté gauche tous ceux de la femme. Cette figure représente le premier homme androgyne, sous le nom de Virâdj. A droite du Virâdj, et un peu au-dessus, se tient Brahma aux quatre visages, assis, les jambes croisées, sur une fleur de lotus; à gauche est Vishnu, assis sur l'aigle Garuda. Auprès de Brahma, on reconnaît Indra et Indrâni sur leur éléphant, et au-dessous une figure de femme tenant un disque. De l'autre côté du Trimurti, au fond de la seconde nef de gauche, dans un panneau semblable, on retrouve l'homme et la femme séparés et formant deux personnes distinctes; entre eux et au-dessus de leurs épaules s'élève la tête déployée d'un serpent capel ou serpent à lunettes, tenant dans sa gueule un fruit semblable à une orange ou à une pomme de grenade (1).

L'*Upanischada*, que nous avons déjà cité, rappelle la même tradition et nomme le premier homme *Adima*. « Se trouvant seul, dit-« il, Adima ne ressentait aucune joie... Il « souhaita l'existence d'un autre que lui, et,

(1) Ces sculptures ne paraissent pas remonter au delà du dixième siècle de l'ère chrétienne.

« tout à coup, il se trouva comme un homme « et une femme unis l'un à l'autre. Alors il « fit que son propre être se divisât en deux, « et il devint homme et femme. » La première femme est nommée *Pakriti*, qui peut se traduire par *procréée*, comme l'*Eva* des Hébreux par *vivifiée*.

LE PARADIS TERRESTRE

L'arbre de vie, la faute du premier homme.

« Brahma, ayant créé le premier homme, « le plaça dans un lieu de délices appelé « *Chorca* (Swarga), rempli d'arbres et de « fruits. On y voyait même un arbre dont les « fruits avaient la vertu de donner l'immor- « talité. Les dieux inférieurs, n'ayant pas le « privilège de l'immortalité, tentèrent toutes « sortes de moyens pour l'acquérir. A la fin, « ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de « vie, qui était dans le Chorca. Ce moyen leur « réussit, et, en mangeant de temps en temps « du fruit de cet arbre, ils se conservèrent le

« précieux trésor qu'ils avaient tant d'intérêt « à ne pas perdre. Mais un fameux serpent, « nommé Tchéia, s'aperçut que l'arbre de vie « avait été découvert par les dieux du second « ordre. Comme apparemment on avait con- « fié à ses soins la garde de cet arbre, il con- « çut une si grande colère de la surprise qui « lui avait été faite, qu'il répandit sur le « champ une grande quantité de poison. « Toute la terre s'en ressentit, et pas un « homme ne devait échapper aux atteintes « de ce poison mortel. Mais le dieu Siva eut « pitié de la nature humaine ; il parut sous « la forme d'un homme et avala sans façon « tout le venin dont le malicieux serpent « avait infecté l'univers » (Lettre du père Bouchet à l'évêque d'Avranches. *Lettres édifiantes*, tome XI).

Le même père Bouchet pense encore que le respect que les Indiens ont pour certains fleuves, et surtout pour le Gange, vient de ce qu'ils ont entendu raconter des fleuves du paradis terrestre. Ils disent que le Gange traverse un jardin délicieux qui produit des fruits exquis, lesquels ont la vertu d'ajouter un siècle à la vie de ceux qui en mangent (*ibidem*).

Le *Rig-Véda* mentionne quelquefois quatre fleuves sacrés, et quelquefois sept. D'autres livres indiens placent le paradis au sommet du mont Méru. Enfin, plusieurs commentateurs de la Bible ont pensé que le paradis terrestre se trouvait au sommet de l'Himalaya, à l'endroit qui est occupé aujourd'hui par le lac *Manasarovara*, et que les quatre fleuves cités par la Genèse sont : l'Oxus, appelé aussi *Djihoun*, qui coule vers le nord ; l'Indus, qui se dirige d'abord vers l'ouest ; le *Brahmaputre*, qui prend d'abord sa course vers l'est ; et le Gange, qui descend au sud. Le lac Manasarovara (lac de splendeur) était aussi considéré par les Indiens comme la source commune du Gange et du Brahmaputre. Mais il n'en est point ainsi ; il est vrai seulement que les quatre fleuves mentionnés ci-dessus ont leur source au pied de l'immense plateau sur le sommet duquel s'étend ce lac.

LES DIX PREMIERS PATRIARCHES.

Les géants; durée de la vie humaine dans le premier âge.

Moïse.

D'Adam à Noé (en les comprenant eux-mêmes), il y eut dix patriarches : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noé.

Gen., ch. VI, v. 1... Les hommes ayant commencé à se multiplier, et ayant engendré des filles, les en-

Manou.

Liv. I, v. 34. C'est moi (Manou) qui, désirant donner naissance au genre humain, ai produit d'abord dix saints éminents (*Maharichis*), seigneurs des créatures, savoir :

35. Maritchi, Atri, Anghiras, Pulastya, Pulaha, Kratu, Pratchéta ou Daksha, Vasichta, Bhrigu et Narada.

Ces êtres tout-puissants créèrent sept autres Manous, les dieux, leurs demeures...

Genèse.

fants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour épouses...

4. Il y avait des géants sur la terre en ce temps-là ; car, après que les fils de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en naquit des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans ce siècle...

Les premiers hommes, d'après la Genèse, vivaient plusieurs centaines d'années. Mais Dieu, voyant la corruption effroyable produite par l'union des fils de Seth avec les filles de Caïn, dit : Mon esprit (l'esprit de

Manou.

37... Les géants, les vampires, les titans. les dragons...

83. Les hommes, exempts de maladies, obtiennent l'accomplissement de tous leurs désirs, et vivent quatre cents ans dans le premier âge; dans le Trêta-Yuga et les âges suivants, leur existence perd par de-

Genèse.	*Manou,*
vie) ne demeurera plus en l'homme aussi longtemps qu'il l'a fait jusqu'ici : le nombre de ses jours ne s'élèvera plus au delà de 120 ans...	grés un quart de sa durée.

DÉLUGE UNIVERSEL.

La tradition du déluge universel se rencontre, avec des variantes plus ou moins considérables, dans plusieurs ouvrages sanscrits : le *Sathapatha Brâhmana*, ou commentaire du *Yadjur-Véda blanc*, le *Bhâgavata Purâna*, le *Matsya-Purâna* et le *Mahâbhârata* (1). Nous nous contenterons de

(1) Nous avons déjà dit que les Brâhmanas appartiennent à une période indéterminée, qui s'étend du huitième siècle avant jusqu'au dixième siècle après J. C. — Le Bhâgavata-Purâna et le Matsya-Purâna ont été composés vers le douzième siècle de notre ère. — Le Mahâbhârata, immense poème qui ne renferme pas moins de 250,000 vers, divisés en 18 chants, appartient à des époques diverses, depuis le premier ou le deuxième siècle avant J. C., jusqu'au douzième siècle de notre ère, ou même plus tard.

donner le récit de ce dernier, en mettant en regard les passages de la Genèse qui se rapportent d'une manière plus frappante avec la narration du poète, dont nous retranchons ce qui paraît inutile à notre but.

Genèse.	*Mahâbhârata.*
Ch. VI, v. 8. Or Noé trouva grâce devant le Seigneur.	Manou, fils de Vaisvaswata (le soleil), était un roi grand et sage,
9. Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps; il marcha avec Dieu.	un prince des hommes, semblable par son éclat à Pradjâpati. Par sa force, sa splendeur, sa félicité, Manou surpassa son père et son aïeul. Les bras levés en haut, ce souverain des hommes, ce grand saint, debout sur un seul pied, soutint longtemps cette pénible attitude.
	La tête penchée, le regard fixe et immo-
Chap. VIII, v. 6.	bile, ce redoutable pé-

Genèse.

Noé était âgé de six cents ans, quand les eaux du déluge couvrirent la terre.

Mahâbhârata.

nitent se livra à ces austérités pendant une longue série d'années.

Un poisson, s'étant approché du pénitent sur les bords du fleuve Varini, lui parla ainsi : « O bienheureux! je suis un petit et faible poisson, qui ai peur des poissons grands et forts... car les grands poissons mangent toujours les petits. Telle est notre condition. C'est pourquoi sauve-moi de ces gros monstres qui inspirent la crainte; je te serai reconnaissant de l'action que tu auras faite pour moi. »

Manou, ayant entendu le discours du

Genèse.

Gen., ch. VI, v. 13. Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée... Je ferai périr les hommes avec tout ce qui vit sur la terre.

Mahâbhârata.

poisson, fut ému de pitié, et, l'ayant pris avec la main, il le déposa dans un vase rempli d'eau. Bientôt le poisson crût tellement, que, ne pouvant plus tenir dans le vase, il demanda à être déposé dans un lac. Y ayant encore grossi au point que le lac ne pouvait plus le contenir, il obtint d'être jeté dans le Gange et de là dans l'Océan.

Quand le poisson eut été jeté dans l'Océan par Manou, il lui tint, en souriant, ce discours : « O bien-« heureux ! tu m'as « procuré une entière « et continuelle con-« servation ; apprends

Genèse.	*Mahâbhârata.*
	« de moi ce que tu « dois faire quand le « temps sera venu. « Bientôt tout ce qui « appartient de fixe et « de mobile à la nature « subira une submer- « sion générale, une « dissolution com- « plète.
17. Je vais répandre les eaux du déluge sur la terre, afin de faire mourir toute chair qui est vivante sous le ciel; tout ce qui est sur la terre sera consumé.	« Cette submersion « temporaire du mon- « de est prochaine ; « c'est pourquoi je « l'annonce aujour- « d'hui ce que tu dois « faire pour ta propre « sûreté. Ce qui meurt « et ce qui ne meurt « pas, le temps s'ap- « proche pour lui, « menaçant et terri- « ble.
14. Fais-toi une arche composée de bois	« Tu dois construire « un navire fort, soli-

Genèse.	*Mahâbhârata.*
bien équarris.	« de, bien assemblé « avec des liens.
18. Et tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils. (En tout, huit personnes.)	« Là, tu dois mon- « ter avec les sept Ri- « chis. (En tout, huit « personnes.)
21. Et tu prendras avec toi de tout ce qui peut se manger, et tu le placeras dans l'arche.	« Et tu porteras aus- « si sur ce navire tou- « tes les semences, « afin qu'elles s'y con- « servent longtemps. »
22. Noé fit exactement tout ce que Dieu lui avait prescrit.	J'agirai ainsi que tu l'as prescrit, fut la réponse de Manou au poisson...
	Ensuite Manou, ayant rassemblé toutes les semences, se mit à voguer sur l'Océan terriblement soulevé; et Manou pensa au poisson, et celui-ci, ayant connu cette

Genèse.

Ch. VIII, v. 1. Et Dieu se souvint de Noé.

Ch. VII, v. 17. Et le déluge eut lieu, et les eaux se multiplièrent, et elles élevèrent l'arche à une grande hauteur au-dessus de la terre.

18. Elles inondèrent tout, et couvrirent tout sur la surface de la terre : mais l'arche était sur les eaux.

19. Et les eaux s'élevèrent prodigieusement au-dessus de la terre; et elles submergèrent toutes les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel.

23... Et Noé resta seul avec ceux qui

Mahâbhârata.

pensée, se présenta aussitôt muni d'une corne. Alors Manou attacha une corde (d'autres disent un serpent) à la corne du poisson; et le poisson entraîna le vaisseau sur les flots de l'Océan.

Ni la terre, ni les régions du ciel, ni l'espace qui est entre eux n'étaient plus visibles : tout était eaux, l'espace et le ciel.

Au milieu du monde ainsi submergé, se

Genèse.

étaient avec lui dans l'arche.

24. Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours.

Ch. VIII, v. 4. Et l'arche s'arrêta sur les monts d'Arménie.

15. Et Dieu dit à Noé :

16. Sors de l'arche, toi et ta femme, et tes fils et les femmes de tes fils avec toi.

17. Croissez et multipliez sur la terre.

21. Je ne maudirai

Mahâbhârata.

voyaient les sept Richis, et Manou et le poisson.

Ainsi le poisson fit voguer ce navire pendant plusieurs séries d'années.

Ensuite, là où l'Himalaya élève son plus haut sommet, là le poisson traîna le navire.

Le navire fut aussitôt attaché par les Richis au sommet de l'Himalaya.

Alors le gracieux poisson dit aux Richis : « Je suis Brah-
« ma... sous la forme
« d'un poisson. Je suis
« venu vous sauver
« des terreurs de la
« mort. De Manou doi-
« vent maintenant nai-

Genèse.

plus la terre à cause des hommes, je ne frapperai plus, comme je l'ai fait, les êtres vivants...

Ch. IX, v. 21. Toute chair vivante ne périra plus désormais par le déluge; il n'y aura plus désormais de déluge qui trouble la terre.

Mahâbhârata.

« tre toutes les créatures, avec les dieux, « les démons et les « hommes... Par ma « faveur, la création « des êtres ne tombera « plus en confusion. »

Le P. Dubois (*Mœurs et institutions...*, tome I, p. 48), après le P. Bouchet, a remarqué la ressemblance qui existe entre les noms de Manou et de Noé. « Manou, dit-il, « pourrait bien être composé de *Mâ* ou « *Mâha*, qui veut dire grand, et de *Nouvou*, « qui serait la forme indienne de Noé. »

Quelle que soit la valeur de cette étymologie, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'analogie du Manou indien avec le Menès des Égyptiens, le Minos des Grecs, et surtout le Man des Anglais, le Mann ou Mannus des

Germains. En sanscrit, *Manou* désigne l'être qui pense, l'être formé d'un corps terrestre et d'une âme intelligente, l'homme. C'est le sens dans lequel les mots *Manou* et *Manavas* sont ordinairement employés dans le Rig-Véda. *Manou* est le radical du mot *Manas*, qui signifie en sanscrit *esprit*, *volonté*, et que nous retrouvons dans le *mens* des Latins.

Quant à l'époque à laquelle arriva le déluge de Manou, elle donne lieu encore à un rapprochement extraordinaire avec le déluge de Moïse. Le premier arriva à la fin du troisième âge et servit de transition au quatrième, au Kali-Yuga, l'âge de malheur dans lequel nous vivons. D'après les données fournies par les livres et les monuments indiens, il arriva l'an 3101 avant J. C. Or, d'après la chronologie biblique, le déluge universel eut lieu en l'année 3308 ou 3021 avant l'ère chrétienne, selon les textes qu'on peut adopter indifféremment.

FAUTE ET PUNITION DE CHAM.

Genèse.

Ch. IX, v. 18. Noé avait trois fils, qui sortirent de l'arche : Sem, Cham et Japhet.

20. Noé planta la vigne.

21. Et ayant bu du vin, il s'enivra et pa-

Padma-Purâna.

Sir W. Jones. Asiatic researches. T. 3, *p.* 262. « Satyâvrata, roi « de toute la terre, eut « trois fils : Serma, « Charma et Yapéti. « C'étaient des hom- « mes sages, excellents « en vertus et actions « nobles, vaillants et « avides de victoires. « Satyavrata, qui fai- « sait ses délices de la « contemplation spiri- « tuelle, voyant que « ses fils étaient pro- « pres au gouverne- « ment, les en chargea. « Mais un jour, par les « décrets du destin, le « roi but du vin nou- « veau; il perdit les

Genèse.	*Padma-Purâna.*
rut nu dans sa tente.	« sens et s'endormit « nu.
22. Cham l'ayant vu, ainsi que les parties honteuses de son père, sortit et l'annonça à ses frères.	« Charma en fut té- « moin; il appela ses « frères. Qu'est-ce ceci? « dit-il. Dans quel état « est notre père?
23. Mais Sem et Japhet, jetant un manteau sur leurs épaules et marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père, sans la voir.	« Serma et Yapéti « couvrirent le roi de « vêtements et le rap- « pelèrent à l'usage de « ses sens.
24. Noé, se réveillant de cette ivresse et ayant appris ce que lui avait fait le plus jeune de ses fils,	« Quand il fut ré- « veillé, instruit de ce « qui avait eu lieu, il « maudit Charma : Tu « seras, dit-il, l'esclave
25. Dit : Maudit soit Chanaan; il sera l'esclave des esclaves de ses frères.	« des esclaves; et, par- « ce que tu as été un « moqueur en leur pré- « sence, ton nom signi- « fiera *moquerie.*
26. Et il ajouta : Que	« Il donna ensuite

Genèse.

le Seigneur Dieu de Sem soit béni; que Chanaan soit son esclave!

27. Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave!

Padma-Purâna.

« à Serma une vaste « souveraineté au mi- « di des montagnes de « la neige, et à Yapéti « tout ce qui est au « nord de ces monta- « gnes. »

ABRAHAM, ISAAC, JACOB, MOISE, JOSUÉ, JOB.

Plusieurs auteurs, et particulièrement le père Bouchet, dans ses lettres à l'évêque d'Avranches, trouvent dans les noms de plusieurs personnages et en diverses traditions indiennes, des analogies avec les noms et les faits principaux de l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de Josué, de Job. Nous avouons, toutefois, que ces analogies ne nous paraissent pas assez fondées pour être rapportées ici.

LE MARIAGE.

« L'obligation de se marier dans sa tribu « et même dans sa famille, observe le P. Du- « bois, fut imposée au peuple juif dans les « règlements que Moïse lui transmit par « ordre du Seigneur, afin que les propriétés « des enfants d'Israël ne passassent point « d'une tribu à l'autre. Tous les hommes de- « vaient donc épouser des femmes de leur « tribu et de leur parenté, et toutes les fem- « mes devaient accepter des maris de la « même tribu (*Num., ch. XXXVI, v. 6 et suiv.*). « Abraham épousa sa nièce, et fit venir de « loin une fille de sa parenté pour Isaac. Ce- « lui-ci et sa femme Rebecca pardonnèrent « avec peine à leur fils Ésaü de s'être marié « à des femmes étrangères, et ils envoyèrent « dans un pays éloigné leur fils Jacob, pour « y choisir une femme dans sa lignée. C'est « encore la coutume universelle et invariable « des Indiens ; on en voit quelquefois aller à « deux cents lieues de distance, et davantage, « chercher dans leur pays natal et parmi « leurs proches des femmes pour leurs fils

« et des maris pour leurs filles » (*Mœurs et institutions...*, tome I, p. 47).

« L'âge auquel on doit marier un jeune « Brahme est d'environ seize ans, quoique « souvent on tarde à le faire. Celle qu'on lui « choisit pour femme est une enfant de cinq, « sept ou tout au plus neuf ans. Les Hébreux « mariaient aussi de bonne heure leurs en- « fants. Tout garçon qui n'était pas marié « avant dix-huit ans accomplis, péchait à « leurs yeux contre ce précepte du Créateur : « Croissez et multipliez ; il pouvait se marier « dès qu'il avait dépassé sa treizième année « On fiançait les filles dès leur bas âge, et on « les mariait lorsqu'elles avaient atteint l'âge « de puberté, qui, chez ce peuple, était fixé à « douze ans » (*ibid.*, p. 294).

« Comme les dépenses du mariage sont « considérables, on voit dans toutes les castes « plusieurs jeunes gens qui, dépourvus des « moyens de les faire, ont recours, pour se « procurer une femme, au même expédient « dont usa Jacob envers Laban. De même « que ce saint patriarche, l'Indien sans for- « tune entre au service d'un de ses parents « ou de toute autre personne de sa caste qui

« a des filles à marier, et il s'engage à le ser-
« vir gratuitement pendant un certain nom-
« bre d'années, à condition que, au bout de
« ce temps, il obtiendra la main d'une de
« ses filles, et que le beau-père fera les frais
« du mariage. Et ce qu'il y a de singulier,
« c'est que le nombre d'années de service re-
« quis dans l'Inde pour avoir une femme à
« ces conditions, est le même pour lequel
« Jacob s'engagea à servir Laban, c'est-à-dire
« sept ans » (*ibid.*, p. 295).

Mais rapprochons les prescriptions de Manou de celles de Moïse au sujet du mariage: nous y trouverons d'autres motifs d'étonnement.

Moïse.	*Manou.*
Nombr., *ch. XXXVI*, *v.* 7 *et* 8. Que tous les hommes prennent des femmes dans leur tribu et leur parenté, et que toutes les femmes (ayant un héritage) prennent des maris de la même tribu.	*Livre III*, *v.* 4. Ayant reçu l'assentiment de son directeur, que le Dwidja (le Brahme) épouse une femme de la même classe que lui... et qu'il évite 5. Celle qui ne descend point d'un de ses

Moïse.

Tobie, ch. VII, v. 12. Et Raguel, prenant la main de sa fille, la mit dans la main droite de Tobie...

Genèse, ch. II, v. 23. Voici maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et ils seront deux en une seule chair.

Lév., ch. XVIII, v. 16. Vous ne révélerez point la turpitude de la femme de votre frère, parce que c'est

Manou.

aïeux maternels ou paternels jusqu'au sixième degré; celle qui n'appartient pas à la famille de son père ou de sa mère par une origine commune.

43. La cérémonie de l'union des mains est enjointe, lorsque les femmes sont de la même classe que leurs maris.

Livre IX, v. 45. Le mari ne fait qu'une seule personne avec son épouse.

101. Qu'une fidélité mutuelle se maintienne jusqu'à la mort; c'est le principal devoir de la femme et du mari.

58. Le frère aîné qui connaît charnellement

Moïse.	*Manou.*
la turpitude de vôtre frère même.	la femme de son jeune frère, le jeune frère la femme de son aîné, à moins que le mariage ne soit stérile, sont dégradés.
	59. Lorsqu'on n'a pas d'enfants, la progéniture que l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse convenablement autorisée avec un frère ou un autre proche parent.
Deutér., ch. XXV, v. 5. Lorsque deux frères demeurent ensemble, et que l'un sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme, et suscitera	60. Que le parent chargé de cet office, en s'approchant d'une *veuve*, ou d'une femme sans enfants, engendre un seul fils, et jamais un second.
	69. Lorsque le mari d'une jeune fille vient à mourir après les fian-

Moïse.

des enfants à son frère, et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura eus d'elle.

Deutér., ch. XXII, v. 13. Si un homme, ayant épousé une femme, en conçoit ensuite de l'aversion....

14. Et que, cherchant l'occasion de la renvoyer, il lui impute un vice honteux et dise : Je ne l'ai pas trouvée vierge... S'il ment, on le frappera... Mais si l'accusation est

Manou.

cailles, que le propre frère du défunt la prenne pour femme.

72. Après avoir épousé régulièrement une jeune fille, un homme doit l'abandonner, si elle a des marques funestes, si elle est malade ou polluée.

77. Durant une année entière, qu'un mari supporte l'aversion de sa femme; mais, après une année, qu'il cesse d'habiter avec elle.

80. Une femme adonnée aux liqueurs enivrantes, ayant de mauvaises mœurs, toujours en contradiction avec son mari, at-

Moïse.

véritable, elle sera lapidée...

Ch. XXIV, v. 1. Si un homme, ayant épousé une femme, en conçoit ensuite de l'aversion pour quelque défaut honteux, il fera un écrit de divorce, et, l'ayant mis entre les mains de cette femme, il la renverra de sa maison.

Manou.

taquée d'une maladie incurable, d'un caractère méchant, et qui dissipe son bien, doit être remplacée par une autre femme.

81. Une femme stérile doit être remplacée la huitième année; celle dont tous les enfants sont morts, la dixième; celle qui ne met au monde que des filles, la onzième; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ.

IMPURETÉS ET SOUILLURES LÉGALES.

Une des choses les plus remarquables dans les institutions et les usages des peuples de l'Inde, c'est la similitude ou plutôt l'identité presque absolue de leurs règles concernant les impuretés et les souillures légales avec

celles qui régnaient chez les Hébreux. Nous plaçons ici en regard les prescriptions de Moïse et de Manou sur cette matière.

§ I. ANIMAUX IMPURS.

Moïse.

Deut., ch. XIV, v. 3. Ne mangez pas ce qui est impur.

11. Mangez tous les oiseaux purs...

12. Ne mangez pas ceux qui sont impurs, savoir : l'*aigle*, le *griffon*, l'*aigle de mer*, l'*ixion*, le *vautour*, selon son espèce (tous oiseaux de proie et qui déchirent avec les griffes);

14. Toute espèce de *corbeaux*...

15. L'autruche, la chouette, le larus, l'*épervier et tout ce qui tient à son espèce*,

Manou.

Livre V, v. 11. Que tout Dwidja (Brahme deux fois né ou investi du cordon sacré) s'abstienne des *animaux carnivores* sans exception, des oiseaux qui vivent dans les villes, des *quadrupèdes aux sabots non fendus*, de l'oie rougeâtre;

12. Du moineau, du *plongeon*, du *cygne*, de la *grue*, du coq de village, du *Sârasa*, de la gallinule, du pivert, du perroquet, du martin;

13. Des oiseaux qui frappent avec le bec,

Moïse.

16. Le *héron*, le *cygne*, l'*ibis*, le *plongeon*, le porphyrion, le hibou, l'onocrotale, le charadrius, la huppe, la chauve-souris...

6. Vous mangerez de tous les animaux qui ont *la corne divisée en deux* et qui ruminent; mais vous ne devez pas manger de ceux qui ruminent et dont la corne n'est pas fendue, comme du *chameau*, du lièvre, du chœrogrille...

8. Le *pourceau* aussi, qui a la corne fendue, mais qui ne rumine pas, vous sera impur.

9. Parmi les animaux qui demeurent dans l'eau, mangez

Manou.

des oiseaux palmipèdes, du vanneau, *des oiseaux qui déchirent avec leurs griffes, de ceux qui plongent* pour manger les poissons, de la viande exposée dans la boutique d'un boucher, et de la viande séchée.

14. Du *héron*, du *hoche-queue*, du *corbeau*, des animaux amphibies mangeurs de poissons, *des porcs apprivoisés ou domestiques*, et des poissons (excepté quelques-uns).

17. Qu'il ne mange pas les animaux qui vivent à l'écart, ni les bêtes fauves, ni les oiseaux qu'il ne connaît

Moïse.

ceux qui ont des nageoires et des écailles, mais ne mangez pas de ceux qui n'ont ni nageoires ni écailles.

Lévit., ch. XI, v. 20 *et suiv.* Tout ce qui vole et marche en même temps sur quatre pieds vous sera en abomination. Mais pour tout ce qui marche sur quatre pieds et qui, ayant les jambes de derrière plus longues, en use pour sauter sur la terre, comme le bruchus, l'attacus, l'ophiomachus, la sauterelle... vous pouvez en manger.

Entre tous les animaux à quatre pieds, ceux qui ont des mains

Manou.

pas, ni ceux qui ont cinq griffes.

18. Le hérisson, le porc-épic, le crocodile du Gange, le rhinocéros, la tortue et le lièvre sont permis, ainsi que les quadrupèdes qui n'ont qu'une rangée de dents, le *chameau* excepté.

Moïse.

sur lesquelles ils marchent, seront impurs. La belette, la souris, le *crocodile*, la musaraigne, le caméléon, le stellion, le lézard, la taupe, tout ce qui rampe sur la terre, tout quadrupède qui marche sur la poitrine, tout ce qui a plusieurs pieds ou se traîne sur la terre sera abominable.

Lév., ch. X, v. 14. Vous mangerez aussi, vous, vos fils et vos filles (est-il dit au grand prêtre Aaron), la poitrine de la victime qui a été offerte en sacrifice, et l'épaule qui a été mise à part; car c'est ce qui a été ré-

Manou.

27. Le Dwidja peut manger de la viande, lorsqu'elle a été offerte en sacrifice et sanctifiée par les prières d'usage, ou quand les Brahmes le désirent. ou dans une cérémonie religieuse, lorsque la règle l'y oblige, ou

Moïse.

servé pour vous et pour vos enfants, des hosties pacifiques des enfants d'Israël;

15. Parce qu'ils ont offert au Seigneur l'épaule, la poitrine et les graisses qui se brûlent sur l'autel, et que ces choses vous appartiennent, à vous et à vos enfants, par une ordonnance perpétuelle, selon l'ordre qu'en a donné le Seigneur.

Manou.

quand sa vie est en danger;

29. Pourvu que ce soit de la chair des animaux qu'il est permis de manger.

§ II. IMPURETÉS PROVENANT DE L'HOMME.

Nombr., ch. XIX, v. 11 *et suiv.* Celui qui aura touché le cadavre d'un homme sera impur pendant sept jours.

Tous ceux qui en-

Liv. V, v. 58 *et suiv.* A la mort d'un enfant qui a toutes ses dents et qui a reçu l'investiture du cordon, tous ses parents seront impurs pendant dix

Moïse.

trent dans la tente d'un homme mort, tous les vases qui s'y trouvent, celui qui touche le cadavre d'un homme tué dans la campagne, ou un de ses os, ou un tombeau, sera impur pendant sept jours;

Celui que l'impur aura touché sera également impur.

Lév., ch. XXI, v. 1 et suiv. Que le prêtre se garde bien de se souiller au contact de ses concitoyens morts... si ce n'est quand ces morts sont ses proches. Mais le grand prêtre ne s'approchera jamais d'un mort, même quand ce serait son père ou sa mère.

Manou.

jours, ou quatre jours, ou trois jours, ou même un seul, suivant leur mérite.

64. Toucher un cadavre...

85. ...ou un homme qui en a touché un,

65. Assister à l'enterrement de son précepteur,

81. Demeurer dans la maison d'un mort,

87. Toucher un os humain, sont des causes de souillure.

Moise.

Chap. XV, v. 2 et suiv. L'homme qui souffre de la gonorrhée sera impur, ainsi que tout ce qu'il touche... L'homme qui laisse couler la semence, ses vêtements, la femme dont il se sera approché, seront impurs.

La femme qui a ses règles, tous ceux qui l'auront touchée, les objets auxquels elle aura touché, seront impurs.

Ch. XII, v. 2. Après ses couches, une femme sera impure pendant 40 jours, si elle a

Manou.

61. Le père et la mère, à la naissance d'un enfant, sont souillés.

63. Répandre la semence (virile), même involontairement, donner le jour à un enfant par une union avec une femme déjà mariée à un autre, sont des causes de souillure.

Lév., ch. VI, v. 40. Un homme ne doit point s'approcher de sa femme lorsque ses règles commencent à se montrer, ni reposer dans le même lit qu'elle ;

65. Car une femme qui a ses règles ou qui fait ses couches est impure.

Moïse.

mis au monde un garçon, et 80 jours, si c'est une fille.

Deut., ch. XXIII, v. 10. Si un homme a éprouvé quelque chose d'impur dans un songe, il sera impur. *Lév., ch. XI, v.* 33 *et suiv.* S'il tombe quelque chose des cadavres sur quoi que ce soit, il sera souillé; que ce soit un vase de bois, un vêtement ou des peaux, ou des cilices. Si c'est un vase de terre... il devra être brisé... Mais les sources, les citernes et tous

Manou.

85. Toucher un Tchandâla (homme de caste impure), une femme ayant ses règles, une femme qui vient d'accoucher, sont des sources de souillure.

Les métaux, les maisons, les vases, les meubles, etc., peuvent être souillés par les mêmes causes et sont purifiés de diverses manières (*passim*).

Moïse.

les réservoirs d'eau ne peuvent être souillés, non plus que les semences.

Deut., ch. XXIII, v. 12. Vous aurez hors du camp un lieu pour les besoins de la nature... autrement il serait souillé.

Nombr., ch. V, v. 2. Ordonnez de chasser du camp tout lépreux, tout homme qui souffre de la gonorrhée, tous ceux qui se sont souillés par le contact d'un mort, que ce soit un homme ou une femme.

Manou.

Toutes les excrétions ou sécrétions du corps humain... toute relation avec un homme souillé ou excommunié, la lèpre blanche, etc., sont des causes de souillure...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE

Pages.

Lettre de Don Carlos à l'auteur 1

Préface 1

Introduction. — Un voyageur 3

CHAPITRE PREMIER

L'Inde 13

CHAPITRE II

Battaglia. — Le Cathay. — La puissance anglaise. — L'antiquité du christianisme. — Don Carlos. — Le duc et la duchesse de Mecklembourg. — M. Melgar. — Départ de Trieste. — Port-Saïd. — Le *Venezuela*. — Une bonne farce de MM. les Anglais. — *Si non è vero ben trovato*. — Arrivée à Bombay. . . . . Pag. 19

CHAPITRE III

Bombay. — Le Parell. — Sir James Fergusson. — Le palais du gouvernement. — Mœurs indiennes. — Lord Meurin, évêque catholique de Bombay. — Le temple d'Éléphanta. — La Trinité indienne. — Les corbeaux et les écureuils. . . . . Pag. 27

CHAPITRE IV

La Tour du Silence. — Les croque-morts. — Encore les Parsis. — Le duc de Madrid et sir James Fergusson. — Le bijoutier Punanal Purunchund. — Départ pour Jaypour. — *Gloire de la lune.* — *Douceur du miel.* — Une ville rose . . . . . Pag. 39

CHAPITRE V

Les palais de Jaypour. — Combats d'éléphants. — Exercices et courses de chevaux. — Grande fête de nuit. — Bayadères. — Les Radjputes. — Le Rakki et le Satti. — Moyen indien de terminer une guerre à l'amiable. — Excursion à Amber. — Chasse à l'antilope. — Mort dramatique d'un sanglier. — Un peu d'ethnographie, d'histoire et de théosophie. — Les Aryas — Brahm. — Les Brahmanes. — Les Kshatryas. — Les Vaïssyas. — Les Sudras. — Les Indiens sont nos aïeux. — Couches et relevailles d'une panthère. — Le duc Paul de Mecklembourg-Schwérin . . Pag. 47

CHAPITRE VI

Agra. — Le Jahunjiri-Mahal. — Le Tadj. — La Mosquée rose. — Saint-Pierre de Rome. — Lord Byron. — La grande mosquée d'Agra. — Le tombeau d'Ethmadudolhah. — Les portes de Sommath. — Lord Ellenborough. — Le Bagne. — Fabriques de tapis pour le *Bon Marché* et le *Louvre* . . . . . Pag. 69

CHAPITRE VII

Arrivée à Meerut. — Revue des troupes anglaises passée par les princes. — Carrousel donné par les officiers d'artillerie. — Bal magnifique offert par le 19e lanciers de Bengale. — Shardana. — Lady Forster. — Dîner au mess du 11e régiment d'artillerie. — Discipline anglaise. — Les mess des régiments. . . . Pag 77

CHAPITRE VIII

Delhi. — La Mosquée-Perle. — La campagne de Delhi. — La tour de Koortub-Minar. — Bénarès. — Allahabad. — Le temple des Singes. — *La Tour d'or.* — L'uniforme des Fakirs. — Chasse au sanglier. — Le dieu Siva. — L'Observatoire indien . . Pag. 85

CHAPITRE IX

Bénarès (suite). — Déjeuner à l'hôtel de ville. — Cérémonies religieuses. — Crémation d'une jeune fille. — Dangers de la calvitie — Bénarès et Venise. — Départ pour Calcutta. — Lord Dufferin. — Les pouvoirs du vice-roi. — Aspect de Calcutta. — Un mot sur la famille indienne. — Un bal costumé. — Les courses. — Barrakpoor. — Duel entre deux aigles . . . . . Pag. 95

CHAPITRE X

Excursion à l'Himalaya. — Un chemin de fer à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. — L'*Évériste* et le *Chinchinyunga.* — Acte de témérité fabuleux. — Retour à Calcutta. — Réception solennelle du Maharajah de Jaypour. — Madras. — Pondichéry. — Dupleix. — L'île de Ceylan. — Le prince de Lucinge et les huîtres perlières. — Le culte du Diable. . . . . Pag. 107

CHAPITRE XI

De Colombo à Khandy. — Le temple de la *Dent du Bouddha.* — Le grand prêtre du Bouddha. — Sa déclaration au duc de Madrid. — Le Bouddha. — Le *Tripitaka.* — Ce que fit le Bouddha pendant sa 732e incarnation. — Le *Nirvâna.* — Les livres sacrés. — Le Diable. — Lady Gordon offre aux princes un *bal diabolique.* — Départ du duc et de la duchesse de Mecklembourg pour le Nizam. — Pèlerinage du duc de Madrid. — Le R. P. Cardano. — Mgr Boisson. — Les Frères ignorantins. — Arabi-Pacha. — Les Sœurs de charité. — Retour à bord . . . . . Pag. 133

CHAPITRE XII

Le duc de Madrid part pour Goa avec M. Melgar. — Avenir de Goa. — M. Texeira-Guymaraës. — Le vicomte d'El Paso d'Arcos. — Les capitaines de Lorena et Moreno. — Grand bal offert par la colonie portugaise. — Visite au tombeau de saint François-Xavier. — Honneurs royaux rendus au duc de Madrid par l'archevêque de Goa, primat des Indes. — Lunch offert par des ingénieurs anglais. — Départ. . . . . Pag. 147

CHAPITRE XIII

Retour. — Quarantaine à Suez. — Arrivée au Caire. — Entrevue du prince avec le Khédive. — Excursion aux Pyramides. — Dans le désert de Saccara. — Le duc de Madrid s'embarque pour Livourne, le duc de Mecklembourg pour Trieste . . . . . Pag. 155

APPENDICE

LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME

CHAPITRE XIV

Pages.
Les races de l'Inde 163

CHAPITRE XV

Races scythiques ou turaniennes 169

CHAPITRE XVI

Les Aryas 175

CHAPITRE XVII

Pages.
Le brahmanisme 181

CHAPITRE XVIII

La femme indienne. 191

CHAPITRE XIX

Livres sacrés du brahmanisme. 197

CHAPITRE XX

L'avenir du brahmanisme. 209

CHAPITRE XXI

Le Bouddha. 214

CHAPITRE XXII

Conclusion. 231

PIÈCES JUSTIFICATIVES

La création. 237
Création du monde. 240
Création des anges 245

Pages.
Création de l'homme. 251
Le paradis terrestre. 255
Les dix premiers patriarches 258
Le déluge universel. 260
Faute et punition de Cham 270
Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, Job 272
Le mariage. 273
Les impuretés et souillures légales 279

PLACEMENT DES GRAVURES

DON CARLOS, en regard de la Lettre à l'auteur, page 1.

Le duc PAUL DE MECKLEMBOURG-SCHWÉRIN, en regard de la page 19.

La duchesse MARIE DE MECKLEMBOURG-SCHWÉRIN, en regard de la page 77.

M. MELGAR, chambellan de Mgr le duc de Madrid, en regard de la page 147.

1763. — Paris. Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1886

00102559

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 20 February, 2020